











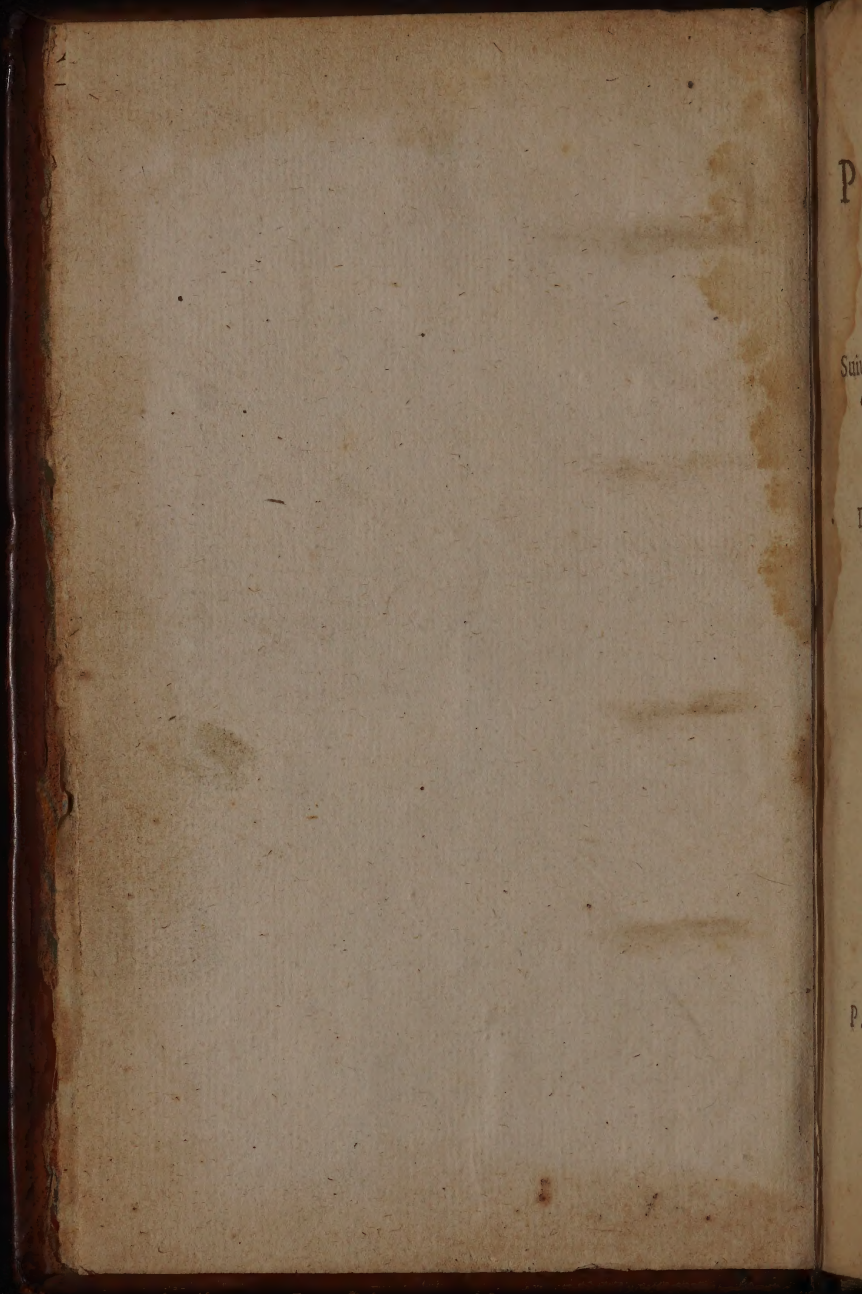


41 1570

f L. v. Con

©

C 18



42550
BRIEF TRAICTE'
DE LA
PHARMACIE
PROVINCIALE
ET FAMILIERE:

Suiuant laquelle la Medecine peut estre faicte
des remedes qui se treuuent en chasque
prouince, sans qu'on soit contraint
les aller mandier ailleurs.

Dressé & fait vulgaire par M. ANTOINE
CONSTANTIN, D. en Medecine
à Aix en Prouence.



A LYON,
PAR THIBAUD ANCELIN,
IMPRIMEVR DV ROY.

M. D. XCVII.



A

I



l'ass
des p
souffle
au
me le
actiō
cun d
gaig
a fons
de les
amece



A MES SEIGNEURS

DE LA COVR DE PARLE-
ment de Prouence.



Es Seigneurs c'est l'ordinaire des hommes qui font profession des lettres, principalement de ceux qui re- celent beaucoup plus à l'in- terieur qu'ils n'en portent au front, d'estre long temps suffoquez & cōme enseuelis parmi les tenebres des plebees, si quelque grand personnage ne les soustieue & leur soustienne le menton. C'est quasi aussi l'ordinaire entre ceux qui courent en mes- me lice, de mesdire & detracter des labours & actiōs d'autrui. Et c'est pour autāt qu'un chas- cun desirant sa renommee nager au dessus & gaigner le haut, tasche par tous moyens mettre à fons & enseuelir la memoire non seulement de ses contemporains, mais voire mesme de ses antecessurs. Peu s'en est salu que ceste enuie ne

nous aye priuez des œuvres du divin Platon, les
idees duquel le mirent à la malegrace d'Aristo-
te ayant alors le vent en poupe & poussé de la
faveur du grand Alexandre. Ce vice a faict que
nostre medecine a perdu les escrits d'un Hero-
phile, d'un Crisippe, d'un Diocle, d'un Prodi-
que, d'un Praxagore, d'un Erasistrate, d'un
Themisso, d'un Thessale & d'une infinité d'au-
tres qui sans doute l'eussent de beaucoup illu-
stree & augmentee. Les liures de nostre Hippo-
crate pleins de saine doctrine, eussent passé le
mesme hasard, ne fust qu'ils tumberent entre les
mains de Galen, qui soustenu lors des Empereurs
Romains, contendoit la primauté contre ceux de
son temps, en interpretant & dilatant l'anciëne
& obscure doctrine de son Hippocrate. Si donc
les detractions ont eu tant de pouuoir sur les
œuvres de tant & tant de renommex persona-
nages, que doibs-ie esperer de ce petit surgeon,
sinon de le voir assailli par les morsures empe-
stees de plusieurs mesdisans, plus addonnez à de-
tracter du labeur d'autrui, que diligens & cu-
rieux de mieux faire. Ce m'est tout un, mes Sei-
gneurs, pourueu que la gloire de Dieu & utilité
publique (lesquelles ie me suis seulement propo-
sees) soyent à iceluy cōioinctes, & qu'il vous plai-
se de fauoriser ce tresriche, tresiuste & tressequi-
table

table dessein. Ce que à bon droit ie m'estois promis long temps deuant l'entreprise, m'assurant que tels me disans & mal affectionnez aux labours d'autrui, considerans les merites & grandeurs de vostre tres auguste compagnie, pleine d'humanité, de doctrine, de prudence, de pieté, de foy & de religion tout ensemble: seront contraincts poser les armes & caler les voiles, le voyet esclos sous la protection & sauuegarde, de ce tres-illustre & royal senat. Prenez donc, mes Seigneurs, en gré, ie vous supplie tres-humblement, ce qui vous est offert de la part de celuy qui vous reuere, vous honore, vous admire, & qui vous souhaite à tous le comble de toute felicité.

Vostre à iamais tres-humble
& tres-obeissant seruiteur,

A. C O N S T A N T I N.



ADVERTISSEMENT
au Lecteur.

NE pense pas, ami lecteur, cōbien que ce traicté semble s'adresser seulement aux Prouëçaux, qu'il ne soit aussi basti pour toutes les prouinces de la France, & ne se puisse encores estendre plus loing. L'auteur l'a fait vulgaire & dedié à son pays pour le desir qu'il a de profiter à sa republique, & à ceux parmi lesquels il exerce la medecine, & encores pour inciter les autres de sa profession de faire le semblable chacun en son pays, estimant que les principes & axiomes fondemens de la medecine (desquels il ne se despart aucunement) peuuent aussi bien estre verifiez par l'vsage & application des remedes domestiques & prins de nostre creu, que par ceux qu'on va mandier ailleurs parmi les estrangers.

SVR



SVR LA PHARMACIE

PROVINCIALE ET FAMI-

liere de M. Antoine Constan-
tin, D. en Medecine.

SONNET.

*Amoureux Apollon, ta suppliante voix
Finiſſoit en ces mots, ie te ſacre les plantes,
Lors qu'à ieunes rameaux, tu vis changer les plâtes
Qui verdifſent ton front, ta lyre, & ton carquoix.
Ton cher fils, Apollon ſubit pareilles loix;
Constantin eſt eſpris de nos ames fuyantes,
Embaſme de nectâr leurs eſforces mourantes,
Les transforme, & iouyt de leur eſtre François.
Je crains, qu'un Dieu jaloux ne retranche ſon âge,
Sa main prie Caron de l'importun naulage,
Aque aux châps herbeux n'attent plus le mortel.
Je ne deſire pas qu'il devienne Epidaure,
Mais vieillard qu'il deſloge, ainſi que le Centaure,
A qui, meſmes les Dieux redreſſent un autel.*

DE-GALLAVP.

AVTRE SONNET SVR
le mesme sujet.

Dites nous Indiens qui vous rend estonnez,
Quelle est vostre douleur? Quoy vos drogues moïsies
Ainsi qu'auparavant ne seront plus choisies,
Ny vos fruits abuseurs dans nos hautes traîneZ?
Dites nous Indiens vous qui nous marineZ
Quelle, quelle fureur tient vos ames saisies,
Qui lasche à vos esprits ces folles phrenesies
Qui de mille malheurs vous tiennent encheñez?
Je le sçay, vous n'avez caressé la vieillesse
Du cher fils d'Apollon, qui despit vous laisse
Pour se rendre aussi tost nostre aimé iardinier.
Il domestique à tous les cayers de ce liure
Qui resserroit l'esprit du simple familier,
Du simple qui sans fin nos corps fera reuiure.

N. Perrin Aduocat en Parlement.

Autre Sonnet sur l'anagramme de
l'auteur, par le mesme.

Hippocrate nous rend par mille & mille escrits
De son diuin sauoir vn diuin tesmoignage,
Et pource son renom florira d'aage en aage,
Hommage saintement des plus doctes esprits.
Le fils de Coronide a doctement appris
Soubs le docte Chiron, & cest apprentissage
Comm' il le fit chenu, il le rendit si sage
Qu'il raut à son maistre & la gloire & le pris.

*Le Pergame divin chasse-mal de l'Asie,
Presque de tous ces deux rend la gloire moisie,
Qui c'est aussi soy-mesme en son art surmonié.
Nul d'eux en toutesfois l'autorité si grande,
Que nostre Constantin, que des lors qu'il commande
Aux malades il donne incontinent sanie.*

Autre Sonnet sur ladite Pharmacie.

*Fidelles gardiens du recours de la vie,
Sacres-saincts heritiers de l'Epidaurien,
N'allez plus outre mer rechercher nostre bien,
Ny relisez plus tant les secrets d'Arabie.
Ce liure seul pourra contenter vostre enuie
Sans relire sans fin le diuin Galien,
Et fournira pour vous & au Pharmacien
Le rheubarbe & la casse en vostre champ sortie.
Cacochimes François vous en estes aussi,
Et vous ô Prouençaux lisez ce liure icy,
Car sur tout c'est pour vous qu'il est mis en lumiere.
Ce Constantin sans cost autre que son travail
Vous redonne santé par vostre propre esmail,
Et retrenche le cours de l'onde mariniera.*

B. BERNARDI Aduocat au
Parlement de Prouence.

Nec flamma nec ferro.



IN LIBRVM D. CONSTANTINI
Doct̃oris Med. Aquensis de abro-
gandis exoteris medicam,

CARMEN.

HYppocratis quodã deuicta potētibus armis
Mors penē inuictum cesserat imperium,
Sapē suo doluit frustratam pondere cymbam
Terribili stygias, qui rate sulcat aquas:
Et penitus nullis accrescere manibus vmbas
Dessesset cui sors tertia regna dedit,
Si non sparsa forent totum quærenda per orbem
Pharmaca, quæ nostræ iura salutis habent:
Ast dum ferus Arabs lacrymas, absynthia Pōtus,
India dat nardum serius ipsa suum,
Dum reliquæ gentes medicos spoliantur in vsus,
Venit & è longis herba petita plagis:
Copia fera datur Medico post fata medendi,
Materia gnaras destituente manus:
Et pretium auctæ longinquo è limite mercis
Diuitibus æquē est, pauperibusque graue:
Morsq; vetus reparat toto conamine regnum,
Insurgitq; nouis imperiosa minis.
Heu quoties cecidit letho detrusus ad orcum
Implorans vanis quæstibus æger opem;
Qui nunc spectaret iucundum lumen & auras
Cerneret & sobolis tempora longa suæ:
Si non vana fides medicos lussisset inertes,
Pharmaca è longinquis esse petenda locis:
Omibus

Omnibus haud terris nasci foeliciter herbas
Omnes, queis nostra est restituenda salus.
Hactenus at stultas error caligine mentes
Luserit hic mortis tristia regna iuans.
Non ita delusus posthac nece concidet orbis:
Est cum morte liber, qui noua bella gerat.
Ille tuus liber est ô Constantine furenti
Qui sæuæ iniiciet fortia vincla neci:
Ille inquam liber est, qui fert noua lumina mûdo,
Atq; vetustatis nubila cæcâ fugat:
Qui docet, antiqui, quod non videre parentes,
Non videre, suis nec docuere libris.
Namq; probat cûctas producere germina terras,
Quæ possint Medicis vsibus esse satis:
Maxima tutanda pandit compendia vitæ,
Et breuius monstrat noscè salutis iter:
Imminuit sumptus, vitæ communia iura
Seruandæ diti pauperibûsq; facit:
Intentas quido quærendis remige succis
Frustra, mille rates in statione tenet,
Quas fera tempestas alio merisset in orbe
Longius à patria, pignoribûsq; suis.
Inuidus ergo tibi tenebris quid condis opacis
Tantum opus, & nihili publica damna facis?
Dignus luce fui liber est vitaq; perenni
Quo noua lux mundo, vitâq; longa datur.

Tuum discipulus,

LYDovicvs TILIANVS.



P R E F A C E.

NTRE tous les arts & sciences qui sont eslongnees du deshonneſte & ſordide gain, la medecine ſemble ſeulement ſe pouvoir glorifier d'auoir la certitude & ſtabilie immuable : car eſtant dependante de la philoſophie naturelle, elle contemple, admire & lit comme dans vn tableau au theatre de la nature la maieste, la puiſſance, la bonie & la ſapience de Dieu createur de toutes choſes. La nature ſeu appui de la medecine eſt à bon droit eſtimee l'idee & le miroir de tous les arts, inuentions & industries humaines, de laquelle celles qui ſe deſſarrent & s'eſloignent tant ſoit peu, ne peuuent aucunement auoir ceſte certitude : & c'eſt pourquoy on la proclame la moderatrice & la regle de tous les arts pour la vulgaire propoſition, ars imitatur Naturam. Et combien que cela ſoit en general de tous les arts, ſi eſt-ce que ceſte imitation ſe void plus clairement & plus parfaitement obſeruee en la medecine, qu'en aucun autre : Car en quoy ſauroit on mieux contreſaire les ceuures de Nature, qu'en reſtituant la ſante à l'homme chef d'ceuvre de la Nature, & le rendre, en tant que faire ſe peut, en telle integrite que naturellement il auoit eſte compose. Les loix quoy qu'elles ſemblent auoir ce fondement, ſi n'ont elles pas telle ſtabilite, d'autant qu'elles ſont la plus part dependantes
des

des-volontez humaines, qui sont pleines d'inconstances
& mutabilitez. L'art militaire n'a pas cest obiet non
plus que l'industrie & invention de missionner les ve-
nins, d'autant qu'elles tendent à dessiair les hommes &
ruiner leur naturelle structure, plustost qu'à les conserver
& restituer en Nature. Ceste certitude des choses natu-
relles est irragrable aux corps celestes, car en leurs cours
& mouuemens nous obseruons un merueilleux ordre,
aux reuolutions des anneés, des mois, des iours, des heu-
res & momens. Tesmoins de ceste stabilitié immuable
sont aussi les elemens, les saisons, la propagation des
plantes, la production des fruits, la generation des ani-
maux. Brest tous les effects qui reüssissent de la Nature
par ceste tres. feconde voix de son auteur. Producat
terra herbam virentem, crescite & multiplicami-
ni & replete terram, demonstrent que toutes choses
se font en Nature avec ordre, pois & mesure. Nous
donc ne faillirons en rien si estans appuyez sur ceste fru-
ctifiante & vniuerselle voix, à l'imitation de Nature,
nous empolyons & mettons en usage, pour la restaura-
tion de la santé, les remedes qu'elle a produit, & quasi
en un mesme lieu & en une mesme ventree engendrez
avec les malades. A cecy ont visé ceux qui ont ietté les
premiers fondemens de nostre medecine, laquelle ils ont
asseuree sur des propositions vniuerselles & inexpugna-
bles, la verité & certitude desquelles a esté comme es-
clarcie & appreneue par les applications des facultez
agissantes aux passives, des manieres les plus prochai-
nes, plus domestiques & plus familières qu'ils pouuoient
promptement choisir. De cecy sont tesmoins tres-suffi-
sans les escrits des Grecs & Arabes medecins anciens,
desquels de main en main la medecine est venue ins-
ques

ques à nous, & si bien conseruee en son entier, que tout
ainsi que par nous rien n'a esté adiorsté, diminué, ny
changé. de ce qu'appartient aux propositions fondamen-
tales: aussi sommes nous si exactes observateurs de leurs
ordonnances, que nous n'estimons point ceux la faire bien
la pratique qui ne les suivent de point en point, & n'y
employent leurs receptes. Et combien que nous ayons
retenu des anciens Grecs quelques medicamens, comme
la theriaque d'Andromach, l'emplastre phenicinum
& la hiera de Galen &c. Si est-ce que les Arabes &
leurs fauteurs, en ce qui appartient aux medicamens, ont
si bien gagné le dessus que nous voyons encores aujour-
d'huy le mesme Galen, Aëce, Oribase, Trallan, Paul
Aeginetie estre postposéz à Auicène, à Rhasis, à Alia-
bas, à Auenzoar, à Mesué, à Albuerase: de sorte que
leurs drogues sont si bien employees presque par toute
la Chrestienté qu'elles semblent auoir esté faites plus
pour nous que pour eux, tout ainsi que lesdits auteurs
semblent plustost auoir escrit & experimenté leurs sim-
ples pour les estrangers, que pour ceux de leur nation. Il
est certain que si tels rares personages & exactes inqui-
siteurs des secrets de Nature tât Grecs que Latins eus-
sent escrit & fait la medecine aux prouinces de la Fran-
cè, qu'ils n'eussent employé ny prescript autres medica-
mens que ceux qui se peuuent trouuer en France. Ceste
consideration couuee des long temps en mon estomach,
m'a fait en fin ietter aux champs, & mettre la main à
ce labour, lequel alors me sembla de si peu de merite,
que ie n'eusse csele mettre en lumiere, n'eust esté que plu-
sieurs de mes amis ont gagné ce point sur moy, me re-
monstrans que le public pourroit auoir interest à telles
desfances. A cela m'a incité aussi beaucoup l'esperoir que
i ay

i ay que ce suiet qui n'a esté encores exactement touché, sera plus diligemment manié & mené à perfection (de laquelle il est ires-capable) par quelque autre amateur de sa republique , & plus docte & mieux versé en ces choses que ie ne suis. Celuy qui sans passion voudra estre iuge de ce fait, estimera que ie suis bien fondé, & que ma cause est fauorable, d'autant que les escrits de ceux cōtre lesquels ie plaide m'ont fourni de pieces & defences.



TABLE DES CHAPITRES

contenus aux trois Liures de la premiere
partie de la Pharmacie
Prouinciale.

L I V R E I.		
Ch. I.	Qu'en chascune prouince la Medecine peut & doit estre faicte des remedes qui y sōt nourris, & que lon n'a aucune necessité de les aller chercher ailleurs.	III. Que nous pouuons faire la medecine sans le sucre. 27
	page 1	V. De la preparation des medicamens, desquels est faicte mention cy apres. 34
II.	Que la Prouence est fournie de tous les simples necessaires pour la guarison des maladies qui peuuent aduenir. 12	VI. Du cocōbre sauuage. 40
		VII. De la catapuce. 45
		VIII. Du tithymale. 50
		IX. De la thymelea & chamelea. 54
		X. De l'ellobore. 58
		XI. Du turbith. 64
III.	Qu'en ce pais peuuent estre treuuez plusieurs medicamens propres pour purger toutes les humeurs. 21	XII. De la flamme ou glayul. 68
		XIII. Du sureau, & hieble. 71
		XIII. De la brionia ou colmutree. 73
		XV.

XV.	De la laureole.	77
XVI.	Du pied de veau.	79
XVII.	De la geneste.	82
XVIII.	De l'aristolochie.	86
XIX.	De l'oignon marin.	88
XX.	Du chou marin.	91

LIVRE II.

DES MEDICAMENS qui purgent sans faire aucune violéce ou bien peu au corps humain.

I.	De la division des medicamens en quelques especes & differences.	95
II.	De la frangula.	98
III.	Des roses.	102
III.	Des violettes de Mars.	109
V.	De l'epithyme ou goutte du thym.	112
VI.	De l'absinthe.	115
VII.	De la fumeterre.	117
VIII.	De la mercuriale.	120
IX.	Des clochettes.	122
X.	Du caribame ou saffra bastard.	124
XI.	Du polipode.	127
XII.	De l'agaric.	130
XIII.	Du cabaret ou asaron.	133

LIVRE III.

DES MEDICAMENS, qui outre ce que ils purgent le corps, ont aussi quelque pouvoir de le nourrir.

I.	De la division des alimens.	136
II.	Du pain.	140
III.	Des lentilles.	145
III.	Du fenugrec.	150
V.	De la manne.	152
VI.	Du petit lait, autrement appelé la mesgue.	157
VII.	Du jus du coq enuicilli.	162
VIII.	Des prunes.	167
IX.	Des figues.	171
X.	Des raisins.	174
XI.	Des cerises & meures.	179
XII.	Des melons & cocombres.	184
XIII.	Des oignons domestiques.	187
XIII.	Des bettes.	190
XV.	Des arroches & blettes.	193
XVI.	Des espinars.	196
XVII.	Des chous.	198



PREMIERE PARTIE
DE LA PHARMACIE
PROVENÇALE.

Qu'en chasque Prouince la Medecine peut & doit estre faicte des remedes qu'y sont nourris, & que nous n'avons aucune neceſſité de les aller chercher ailleurs.

CHAPITRE I.

LA Medecine, eſtant le plus grand & plus ſignalé benefice (apres celuy de la creation & redemption) que Dieu ait eſlargi aux humains, a ſes facultez tant riches & abondantes, que elles s'eſtendent par tout l'univers, profoundent les entrailles de la terre, fendent les abifmes des eaux, & montent par deſſus les nuees. Si que par tout, touſiours, & de tout ce que le monde eſt orné & rempli, elle treuve dequoy entretenir & reſtaurer la ſanté des hommes, qui eſt le principal but auquel ſon autheur l'a eſtablie. Auſſi eſtoit-il tres-conuenable à la grandeur d'un tel

A

ouurier, & de la chose mesme, que l'ayant ordonnee pour la neccessité : & à icelle (ou pour estre recogneu des hommes, ou bien pour les faire entret en la cognoissance d'eux mesmes) les ayant tous soubmis, leur fust donné en tous lieux le moyen de s'en secourir & soulager. Ainsi que leur ayant attisé vn feu continuellement destruisent l'huile radical de leur vie, & reueustus d'une mollesse offenfable, tant par les rigoureuses qualitez de l'air, que par vne infinité d'autres inuitables externes iniures, ne leur refuse en aucun endroit les alimens pour reparer, tant qu'il est possible, la perte dudit humeur radical, ny les matieres & engins pour abatre lescdites iniures.

Nous seuls en ces contrees, entre tous les ministres d'une chose si sainte, auons voulu (non sans lamentable perte de plusieurs, tresgrand interest de la chose publique, & griefue offense enuers les dieux) auons, di-je, voulu arcter l'immensité de ceste largesse, & relegué le pouuoir de ses plus beaux & rares effects, aux plus esloignées prouinces, & réputé les nostres desnuees, vefues & steriles. Dequoy sommes autant iustement moquez & blasmez de ceux qui peuuent tant soit peu exactement iuger des choses, comme les autres qui ont l'administration de la republique, semblēt vituperables, ne nous en anoir (ainsi que iadis les Romains par moindre occasion) exilez & bannis, quoy que ne soit pas vray que les Medecins soyent esté chassez de Rome. Car outre le blaspheme qui est directement prononcé contre le Tout puissant, c'est l'estimer imprudent,

imprudent, & plus foudieux des animaux irraisonnables, (aufquels, & iufques aux plus contemptibles, il a baillé par tout les remedes neceffaires & oportuns) que des hommes, pour l'utilité & fervice defquels, non feulemment iceux, mais encores la terre, le ciel, & iufques aux Anges ont efté créés. Outre dif-je, qu'il eft absurde de penfer que le fouuerain medecin, (luy qui par fa mifericorde accouftumee nous afflige de maladies corporelles, pour nous rendre foigneux de la guarifon de nos ames languiffantes, par les pechez que nous commettons contre fa majefté, & de recourir aux medecins comme difpenfateurs de tant de beaux & bons remedes, que la nature, laquelle Platon appelle *diuinitatis instrumentum*, produit) foit fi illiberal, qu'estans les hommes pecheurs, & par confequent fubiects à beaucoup d'infirmitez, il ne leur baille en tous lieux lefdits remedes. Et qu'il vueille eftre fi mal representé par les chofes naturelles, lefquelles (comme dict le mefme Platon) feruent de portraits & exéplaires aux effects de la diuinité.

In Tymao.

Nous fommes affeurez par l'expres témoignage de l'efcripture faincte, que la medecine a efté faicte indiffereimmét pour tous, & qu'à ceste raifon la terre a efté benie: affin qu'estant rendue féconde par telle benediction, elle nous produife à tous, & en tous endroits les medicamens neceffaires. L'Ecclefiafte mōftre affés clairement, que les medicamens viennent à fuffifance en toutes contrees, quand il dict que d'iceux les hommes fages fe feruiront, & fecourrōt en leurs

Ecclefiaft.
chap. 38.

necessitez. Autrement puis qu'il n'y a que les riches qui puissent fournir aux frais, & recouurer les drogues de si loing apportees, ceux qui n'ont de quoy les acheter, ne pourroyët, (ô grand absurdité) estre appelez prudents. Dauantage cela peut estre plus clairement verifié, en ce que nostre Seigneur n'a fait que bien peu de choses pour la nourriture des hommes : & toutesfois il n'y a rien de créé par son infinie puissance en cest vniuers, depuis la region eleménaire iusques au centre de la terre, qui ne puisse servir à la medecine pour la guarison de nos infirmitéz & pour la conseruation de nostre santé. Tellement que non seulement toutes autres choses, tant animees que inanimees, mais aussi les hommes mesmes, c'est à dire leur chair & graisse, est encores aux hommes medecinale. Et qui plus est les extremens & superfluitez du mesme homme, ou de quelque membre d'iceluy, peuuent estre employez pour la guarison du corps & des membres du mesme homme.

C'est merueille que nous qui faisons profession d'espellucher, contempler & admirer de plus pres les effects de la nature, ayons tant voulu retrancher de sa gloire : veu qu'au contraire (& sans sortir de ce subiect) nous la voyons iusques là soigneuse, que de produire copieusement en chasque region les remedes des maladies auxquelles les hommes sont plus particulièrement subiects : voire aux maux qui seroyent le plus souuët incurables, sans prompt secours. (comme sont les picqueures & morsures des bestes venimeuses,

meuses, serpens, scorpions, chiens enragez) nous donner nostre propre & prompte saluë, nostre vrine, & les mesmes animaux ou parties d'iceux, pour y estre medicablement appliquez.

C'est encores plus esmerueillable, que nous nous estimions indigents de remedes, depuis que les rustiques & les simples femmelettes en preschët & en cognoissent la terre par tout tres-abondante: & que pis est, de ne nous en seruir, puis qu'eux ordinairement & en toutes leurs infirmités (combien que non sans peril, à faute de les sçauoir preparer) s'en seruent & mediquent.

Les Medecins qui nous ont deuançé, qui avec gloire ont fait la medecine, & desquels nous nous honorôs d'estre dictés disciples, n'ont desdaigné les remedes que leurs terres produisoient, ni passé leurs confins, pour en preferer d'autres, à ceux qui croissoient en leurs contrees. Tellement qu'en leurs admirables & tresrenommees cures, ils ont plustost employé les leurs que les estrangers remedes.

Nostre Dieu mesme en la composition de l'onguent tant precieux & aromatique, (duquel il vouloit que le grâd Pontife fust oingt) mit-il en peine Moyse d'aller chercher aux terres loingtaines & estranges les ingrediens, ou s'il ne se contenta de la cacia, de la mirrhe, & du cinamome, qui sont drogues qui se treuuent sur le lieu? Exod. cha. 30.

Moyse pour chasser l'amertume des eaux & les rendre potables, manda-il ses droguistes aux Antipodes (comme nous faisons à tout propos) Exod. cha. 15.

plustost que d'experimenter la vertu de l'arbre voisin du fleuve?

*Liv. 4. des
Rois ch. 2.* Elisee, mundifia-il les eaux de Iericho avec autre drogue, qu'avec celle qui est en chasque maison vsuelle & familiere, assavoir avec le sel?

Chap. II. Thobie le ieune pour curer la cecité de son pere, de quel collyre, ou de quelles autres drogues vsa-il en ceste operatiō, que du fiel du poisson, qu'il pescha dans le fleuve voisin?

*Liv. 4. des
Rois ch. 20.* Esaye ne fit-il pas la cure admirable, d'amener à cicatrifation l'vlcere maligne du Roy Eschias, avec le cataplasme, fait des seules figues?

Chap. 14. Daniel pour empoisonner le Dragon pestrit-il ses pilules, qu'avec choses viles, & aisees à recouvrer, qui sont la poys, la graisse, & le poil?

Toutes lesquelles operations, & plusieurs autres mentionnees en la sainte escripture, pourroyent estre estimees du tout miraculeuses, si quand au bois, l'escripture n'adioustoit, *A ligno indultara est aqua*, si la vertu du sel n'estoit à tous manifeste, la propriété du fiel du poisson appelé Collionyme ou Hiene, la puissance des figues seches, la force des ingrediens aux dites pilules.

Salomon lequel, selon le tesmoignage de la sacree escripture, n'a rien ignoré de la propriété & vertu des choses medecinales, depuis le cedre iusques à l'hyssope, quels remedes pour l'entretenement de la santé a il ordonnez, que les plus familiers qu'on scauroit excogiter, qui sont la diete, l'abstinence & le vomissement, lors que la repletion est onereuse?

Les Arabes lesquels le plus souuent nous imi-

tons

tons en practiquant, & fuiuant leur dispensaires, noz boutiques pharmatiennes sont dressees) nous monstrent à l'œil, s'il nous faut sortir hors de noz terres, pour exercer nostre art de medecine. Car ores qu'ils soyent les plus copieux entre tous les practiciens, si n'vsurpent-ils autres simples en leurs receptes, ny bastissent leurs grands dispensaires d'autres drogues, que de celles de leur propre païs.

Galen nostre palæmon, n'a iamais faict autrement, i'aoit qu'en plusieurs lieux entre ses œures, il fasse mention de beaucoup de simples; qu'il n'auoit pas en main: voulant par cela monstrier, que le Medecin doit estre disposé à practiquer, en toutes parts où il se pourroit treuuer, des medicamens qui se presentent. Car lors qu'il a mis la main à l'œuure, ses escrits tesmoignent, qu'il n'a vsurpé aucuns autres, que ceux du païs. Nous luy ferions aussi grand tort, d'estimer, que estant luy venu à Rome, il n'eust sçeu faire la medecine qu'avec les remedes gregaux, ou de Pergame lieu de sa natiuité, & non avec ceux que la terre Italiéne produit: veu mesme, qu'estât luy appellé aux champs, le plus souuét se seruoit des medicamens que le lieu & la saison luy pouuoit fournir. La cure qu'il fit, soy treuuant aux champs chez vn villageois des tophes & nodes, aduenues aux ioinctures, avec le fromage vieux & vermoleu. La playe recente qu'il mena à cicatrification, avec le seul fromage frais. La playe semblablement, faicte aux nerfs, qu'heureusement il guarit par la meslange du propolis avec

*Liu. 10. des
simples.*

Liu. 3. ch. 2.

de la cōp.

des med.

*selon les
genres.*

le leuain : & vne infinité d'autres experiences, qu'il a faictes des medicamens vulgaires & familiers, monstrent allés la verité de ma proposition. Brief les tresbeaux & tresprofitables liures qu'il a faits, *de paratu facilibus*, ne semblent pretendre autre chose, que nous persuader, que la terre est en tous endroits pleine de medicamens, & aussi que la multitude de remedes est superflue & vaine, lors qu'en ce que peut estre faict par peu & familiers, nous en employons beaucoup, trop exactement preparez, & avec trop de fraiz recherchez. Ce que Pline a aussi condamné, comme chose ridicule, & plus propre pour enrichir les Apothicaires, que pour donner soulagement aux malades, par ces paroles, *Hinc ex terra nascentibus nata medicina, hec sola natura placuerat esse remedia parata vulgo, inuentu facilia, & sine impendio, ex quibus viuius. Postea fraudes hominum & ingeniorum captura, efficinas inuenire, in quibus sua cuique homini vanalis promittitur vita. Statim compositiones & inexplicabiles decantantur. Arabia & India in medio aestimatur, vlcerique paruo medicina à rubro mari importatur, &c.* Et en vn autre lieu. *Nos nec Indicarum, nec Arabicarum mercium aut externi orbis attingimus medicinas : non placent remedia tam longè nascentia, non nobis gignuntur, imò ne illis quidem alioquin non venderent, &c.*

Lii. ch. i. Oribase Medecin non moins excel'ent qu'ancien, semble n'auoir pas esté moins curieux en la recherche des medicamens. Pour autant que la plus part des œures que nous auons siennes, sont employees, tant à desferre ceux que luy
mesme

mesme a experimentez, qu'aux autres, qu'il a receus de la main de ses ancestres. De sorte qu'apres Galen, il se glorifie, d'auoir en toutes oportunittez de temps & de lieux, abondance de remedes. Hypocrate tant honnoré des Philosophes (& duquel Galen affirme n'auoir rien ignoré, luy attribuant le titre de diuinité, & de superiorité entre tous les Philosophes, qui a marché par toute la Grece avec admiration de tout le monde,) n'a iamais (ainsi qu'appert en ses œures) vîsurpé les medicamens estrangers. Tant s'en faut que ses ordonnances sont toutes pleines des plus vulgaires & familiers remedes.

*Lib. quod
animi mo
res, ca. 7. 8.*

Il est certain & personne ne le sçauroit nier, que la terre ne soit par tout pleine, des medicamens alteratifs à toutes intensions: Mais quand à ceux qui sont dediez aux purgations, nos Prouinces (selon l'opinion de plusieurs) en sont destituees: & si en icelles on en treuue quelques vns, ils sont si pleins de malignité, qu'ils ne peuvent estre accommodez à l'vsage des hommes, & de là vient (disent-ils) que la necessité nous contraint, d'aller mandier les estrangers; Dauantage combien que les medicamens, qui sont en vsage par toutes les Prouinces de l'Europe Chrestienne, soyent la plus part Arabesques & Orientaux, on les met neantmoins plustost en besongne, comme ceux desquels on a desia de long temps fait experience. Ioint aussi que nos Medecins abhorrent ceux, desquels les effects nous sont incertains, & incogneus.

Telles & semblables obiections ont accoustu-

mé faire ceux, qui soustiennent le parti des Arabes en ce faict, ausquels il n'est pas difficile de respondre. Premièrement l'expérience (qui n'est de peu d'efficace, principalement aux choses qui concernent la medecine) nous sert de suffisant tesmoignage, qu'il n'y a ny plaine, ny môtagne, voire aux prouinces plus infertilles, en laquelle les vns & les autres ne croissent suffisamment. N'est pas vray semblable, que celuy qui a créé toutes choses, aye pourueu nos regions des vns, les laissant destituees des autres, veu que en ses dons il y a toute perfection: & depuis qu'il est dict de luy & de nature, n'auoir rié faict en vain, ne faut point estimer, qu'il aye faict les vns sans les autres: depuis que les alteratifs, se raportent si bien aux purgatifs, que l'vsage des premiers est le plus souuent tres-dommageable, si quand & quand l'emotion par eux faicte, n'est par les seconds appaisée. En ce que nous remarquons, & deuons auoir tousiours deuant les yeux, le soing que Dieu a de nous, nous cherissant comme ses enfans. Ayant establi par vn merueilleux ordre la permanence & succession des choses corporelles, pour nostre proffit: & desquelles il est curieux iusques là, & nous ayme si tendrement, que mesme au pais là où la canicule eschauffe par trop, il mande annuellement le vent Ethide pour rafraieschir l'air, & le rendre aux habitans plus favorable. Quand à ce qu'on ameine de l'vsage des medicamens desia experimentez: il est certain qu'auçc plus d'assurance ils peuuent estre exhibez aux malades, que ceux là, les effects desquels

sont

sont incertains, & sans aucune preuve. Mais tout ainsi que les Grecs, les Arabes, & autres anciens Medecins, ont premierement par longues & assiduelles experiéces recogneu la faculté de leurs simples : ainsi doit faire chasque Medecin en sa prouince : & principalement ceux qui habitent aux villes, là où les lettres sont en estime, & les vniuersitez ont esté anciennement erigees.

Cóme de ma part ie n'ay iamais espargné, ny les meilleures heures, ny le peu de facultez que Dieu ma donné, depuis le temps que i'exerce ceste profession, & ne feray a l'aduenir à mon possible, à l'honneur de Dieu, & pour l'vtilité publique.

Entre plusieurs autres occasions, qui nous deuroyent esmouuoir, de nous approprier & rendre nos remedes familiers & domestiques, sont infinis inconueniens, qui arriuent tous les iours, par la violence d'aucuns medicamens nostres : & mesmement par l'vsage des drogues estrangeres, tant pour cause qu'a peine les receuons nous qu'adulterees & vermolues, que pour autant que nous les ordonnons, estimans qu'elles soyent à present telles, que les anciens les ont experimentees, sans nous prendre garde, que leurs qualitez sont entierement alterees par le changement des temperatures des Prouinces. Lequel changement est fait, par la mutation des aspects celestes, procedans du mouuement de trepidation. De sorte que les país qui estoient fertilles, deuiennent par cela steriles, & au contraire. Les hommes mesmes, (cóme les Histoires nous

nous font foy) changent de corpulence, de force, & de complexion. Exemple, anciennement que le païs des Gaules estoit fous Mars, les hommes estoient grands comme Geants, blancs, &c. C'est pourquoy Dieu qui fait toutes choses à poids & à mesure, a baillé à tous indifferemment les remedes propres, lesquels il accommode, change & façonne par ses causes secondes, suivant le naturel des hommes.

*Que nostre Prouence est fournie de tous les
simples necessaires pour la guarison des
maladies qui peuuent aduenir.*

CHAPITRE II.



Vand on voudroit bien faire se tort à la nature, de l'accuser, qu'elle eust laissé quelques côtrees despournuës & indigentes, de remedes necessaires à la conseruation, & restauration de la santé des hommes qui les habitent: oserions nous dire cela de nostre Prouence? De laquelle semble que la mesme nature ait voulu faire vn abregé de tout le monde, & y enfermer la fœcondité, de tout ce qu'elle a esparsement distribué, entre toutes les autres du globe. Elle nous produit, toutes les especes de grains, vins, huiles, sels, bestails, poisons, & toutes sortes de fruiçts, foyes, laines, brief tout ce qui est propre pour la nourriture, entretien, & plaisir des homes. Elle nous exhibe

le ver

le vermeillon, le safran, quand bon nous semble, la toulde, le pastel, la guesde. Elle nous presente pierre de toutes sortes, pour bastir & edifier, plastrer, moudre, crufer, & à faire verres. Le bolus encores, le tale, le iayet, le coral, la croyer & ocre. Elle enferme dans ses flancs l'or, l'argent, le mercure, le plomb, le soulfre, le fer, le vernis, & le charbō naturel, (qui est vne spece de bitumē) pour purifier & rendre tous lesdicts mineraux propres à nostre vsage. Et pour la guarison de plusieurs maladies, par autre artifice incurables, elle nous elixe dans ses entrailles, de bains naturels & tres-salutaires, à Digne & dans ceste cité d'Aix. Et neantmoins quoy que nous habitons vne tant fertile prouince, & si apte à la production de toutes choses: nous ne voulons confesser estre abondans & tres-riches de remedes. Et pour autant que des choses susdittes, les vnes suiuent naturellement les pais chauds, les autres les froids, aucunes les temperez, plusieurs les secs & moëttes, quelques vnes les sales, d'autres les doux, les gras, les maigres, &c. Nostre Dieu a proueu ceste prouince, en diuers endroits, de toutes celles temperatures: car l'Orient & les Indes ne scauroyent estre gueres plus chauds, que sont les cartiers d'Hieres, de Toulon, &c. Plusieurs lieux des montagnes de ce pais, ne cedent rien en froidure, au pais de Suede, de Danemarc. de la Flandre, &c. Quand aux lieux qui n'excedent aucuns limites de temperature, on en treuve aussi beaucoup en ceste prouince.

Et pour retourner aux medicamens desquels
les

les Medecins vsent coustumieremēt, ou doiuent vser, pour la guarison des maladies, qui affligent les Prouençaux, nous en parlerons, prenant la diuision generale, qui est seulement de deux membres. Asçauoir, que les medicamens sont ou preparatifs & alteratifs seulement, ou bien purgatifs ensemble: laissant pour le present ceux qui ont quelque pouuoir d'alimenter le corps, & de produire autres effects, tant externes que internes.

Les puïssances des premiers sont la chaleur, la froidure, l'humidité, la secheresse, l'appertion, l'occlusion, l'incision, l'inuiscatiō, l'attenuation, l'incrassation, & semblables operatiōs, qui procedent des premieres & secondes qualitez. Quand aux autres facultez, qu'on attribue aux medicamens de ce genre, d'auoir esgard à telle ou à telle humeur, à telle ou à telle partie, mon intétion n'est pas d'en parler en ce lieu. L'action des seconds est principalement la purgation des superfluitez & excremens molestes au corps humain: combien que en iceux se treuuent aussi les puïssances premieres.

Or que nous ayons les premiers en abōdance, il est si notoire que personne ne l'oseroit mettre en controuerse. Mais que les apozemes, les syrops, & vne infinité d'autres compositions, que nous mettons ordinairement en besongne, à semblables intentions, en font suffisante preuue. Mais (*proh dolor*) nous auons estimé iusques à present nostre Prouence si sterile & despourueue des purgatifs, que n'auons daigné de chercher,

cher, pour voir si en son magasin, nous pourriôs choisir les drogues conuenables, pour l'expurgation des excremens & superfluitez, qu'elle mesme semble auoir occasionnez, & qui plus est, disposez à mesme intention. Tant s'en faut, qu'en telles necessitez aymons mieux recourir aux empruns, à cent pour cent, que de prendre de nostre creu, & d'vser des drogues que nostre tres-fœconde mere nous produit.

Et depuis que la faculté purgatrice des medicamens (au moins de ceux qu'on dict purger par attraction) ne peut estre cognuë, que par la seule experience, n'ayant en cela la raison aucun lieu. N'est-il pas chose digne d'admiratiô, ou plustost de vitupere, que les estrangers & barbares nous surmontent de diligence: d'auoir si bien examiné & appreuë la puissance des leurs, que nous, ignorans ce que peuuent les nostres) soyons contrainsts d'en vser comme des nostres propres. Je ne doute point que si Platon estoit viuât qu'il n'eust tres-suffisant argument de nous blasmer & reprendre, comme infracteurs de la Loy, qu'il louë tant: par laquelle estoit prohibé à tous, d'aller querir de l'eau chez son voisin: que premierement ils neussent creuë dans leur fons iusques à l'argille, c'est à dire qu'ils fussent asseurez de n'en pouuoir recouurer chez soy.

Le vulgaire, & mesmes les femmelettes semblent en cecy auoir esté plus curieuses & diligentes que nous: car elles ont mises les facultez de plusieurs medicamens en lumiere, lesquelles nous estoient auparauant incognuës. Et quand

aux

aux purgations, le plebee coustumierement mesprise les estrangers, vſe de la catapuce, de la laureole, du tytimal, de l'hieble, & autres que la neceſſité leur a faiſt experimenter.

Brief la populacé met en beſongne les medicamens produits en noſtre Prouence, tant aux internes, qu'aux externes maladies, quelquefois avec meilleur ſuccés, & touſiours avec moins de frais que nous, qui preferans le rheubarbe, les tamarins, les mirobolans, la caſſe, & autres drogues eſtrangeres, adulterees, ou vermolues & chanſſies de vieilleſſe, outre le trouble que donnons aux malades à cauſe de l'odeur & du gouſt mauſade, odieux & ingrat; Sommes cauſe que les Apothicaires ſont contraincts (eſtans les drogues eſtrangeres ſi cherement achetees) d'eſpuier la bource des pauvres malades: tellement que nous en voyons pluſieurs, ceder pluſtoſt à l'impetuofité des maladies, & aymer mieux mourir, que de recourir à nous, comme aux propugnateurs de la ſanté des hommes, ſachans fort bien qu'ils ne pourroyent euites les drogues Orientales, & Indiennes, ny le regiſtre des Apothicaires.

La couſtume ancienne de faire la medecine, combien qu'elle fuſſe moleſte aux Medecins, & de beaucoup de travail: elle eſtoit neantmoins tres-ſalutaire aux malades, & de beaucoup de profit à la republique: car lors qu'un meſme homme (docte toutesfois & experimenteré) faiſoit l'office de Medecin, de Chirurgien, & d'Apothicaire, les malades en receuoient plus de ſoulagement, & ſi encores eſtoyent immunes du triple ſalaire,

salairé, duquel maintenant sont chargez.

Les Apothicaires, quand en ce fait, doiuent estre deschargez de toute accusation & blasme. Car ils ne peuuent, ni doiuent, meubler leurs boutiques, d'autres drogues, que de celles, que les Medecins mettent ordinairement en pratique. Lesquelles estant acheptees cheres, ne peuuent estre vendues qu'a cher pris.

Je ne veux pas aussi mesdire des medicamens Orientaux, Indiens, & Arabesques, autant accommodez & conuenables aux hommes de ces contrees là, (pour lesquels principalement, ils sont esté faitz) que scauroyent estre à nous les nostres. Mais i'oseray bien dire, qu'a peine pourrons nous euter le crime d'ingratitude, ou de negligence, ou plustost, d'estre dictz peu soucieux du profit public, de n'auoir fait long temps y a vne diligente recherche par tous les endroits de ceste prouince, laquelle (suis asseuré) nousourniroit en affluence de tresbons & beaux medicamens, tant purgatifs (desquels nostre intention est seulement de parler en ce lieu) qu'autres, d'où nous receurions autant, & voire plus de profit, que des estrangers, moins propres & accommodez à nostre complexion. Car il est tref-certain, que les animaux, les plantes, & toutes autres choses, d'où nous choisissons les alimens & medicamens, iouissans de mesme influence celeste, de mesme air, & presque de mesme alimens & nourriture, respondēt mieux à nostre temperament, & naturelle complexion, que celles qu'on nous apporte des pais estrāges.

Ceux qui ne ſçauent faire la medecine qu'à la mode des Arabes , ne peuuent nier qu'il n'y aye en ce païs bonne prouiſion de ſimples medicamens, & meſmement des purgatiſs. Mais diſent-ils , leur vehemence eſt tant ſuſpecte , qu'ils ne peuuent eſtre donnez aux malades , qu'avec detrimement de leurs perſonnes , & haſard de leurs vies , comme ſi la correction n'auoit pas lieu en iceux, tout ainſi que l'eſcammonee, le turbith, & autres qui ne cedent rien aux noſtres en malignité, ont eſté corrigez par les anciens Arabes.

Quels remedes plus propres pour les purgations pourroit-on trouuer, que le cocombre ſauuage en toutes ſes parties , que l'hyeble, la catapuce, & autres, que nous mettrôs cy apres, pourueu qu'ils ſoyent bien maniez, preparez & deueſtus de leurs vehemens & malignitez, par l'induſtrie de l'Apothicaire? Tout ainſi d'ôc que les Medecins tant Grecs qu'Arabes , au temps iadis , ont trouué le moyen d'accommoder leurs medicamens , quelque vehemence & qualité eſtrange qu'ils euſſent , à l'vtilité de leurs citoyens : à quoy tiendra-il que nous n'en uiſſions autant faire des noſtres , au profit de noz compatriotes? voire meſme ſans emprunter les fortes du poiure, ny le gingembre, ny la canelle, ny le macis, ny les muſcades, & vne infinité d'autres ſpeces que les Orientaux ont employees pour la correction de leurs drogues malignes & vehementes.

Sur quoy nous magnifions touſiours plus les raretez de ceſte prouince , & admirons la prouidence

dence de nature, ou plustost de Dieu autheur d'icelle : car à mesure qu'il nous a baillé de medicamens purgatifs, peut estre plus violents qu'aux autres, aussi nous a-il pourueu de correctifs pour brider & arrester leurs vehemens, plus qu'en autre part : car outre la familiarité des coins, dequels nous abondons, nous auons encores dans les forests & lieux champpestres, infinis pomiers, poiriers, & pruniers sauuages, qui produisent leur fruct, tres-vtile pour ce faict, en quantité non comparable. Nous auons encores les corneilles, cuernis en Prouence, les nesses, les cormes, ou sorbes en Prouençal, ie laisse les aromatiques, qui ne seruent de peu à ceste intention, tant pour le regard des medicamens, que pour les parties du corps, auxquelles ils seruēt comme de rampars pour empescher lesdictes vehemens : dequels correctifs si nous sommes aussi riches que les Orientaux mesmes, i'en laisse le discours aux plebees. D'auantage le vin-aigre (qui est de grand efficace à surmonter l'excessiue chaleur & mordacité des simples) se faict de soy-mesme en ce pais, & plus genereux qu'en aucune autre part.

Ie ne puis omettre vn propos veritable, & digne d'estre remarqué, suiuant ce poinct, d'un sieur Conseillier, disant que nostre Dieu a si bien prouueu ce pais de toutes choses vtiles aux hommes, que iusques aux corneilles, cormes, & autres semblables, se treuent en maturité, iustement au temps, que les hommes sont plus subiects aux disenteries, lors que l'vsage, ou plustost

abus des melons, raisins, & autres semblables fruiçts, ou bien l'acrimonie des humeurs, par trop eschaufez, au temps de la canicule, la peut exciter.

Quel contentement & profit seroit-il à la republique, que les Medecins, chacun en sa province fussent si diligens & curieux, d'accommoder les medicamens, au profit de leurs concitoyens, comme ont esté iadis les Arabes, & principalement Mesues, qui a surmonté en ce faict tous les autres de son temps: selon les regles duquel nous deuons & pouuons preparer nos medicamens, tant par la meslange de ceux qui ont contraires vertus, que par la coction, trituration, lotion, incineratiõ, & autres telles preparations, faictes par le labeur & industrie du Pharmacien.

S'en suit donc, que despuis qu'avec beaucoup moins de despée, & autant ou plus de commodité, nous pouuons faire la medecine en ce país, des medicamens, qui sont en iceluy nourris, nous faisons tort à la nation Prouençale, de la frustrer des biens, que nostre Seigneur semble auoir seulement preparez pour elle, & desquels nous auons esté faicts les fidesles dispensateurs: Comme aussi les Apothicaires & droguistes, ont dequoy se plaindre de nous, de ce que nous les contraignons nauiger iusques aux extremitez de la terre, pour recouurer avec grands perils, frais & despens, ce que se peut sans danger, sans grand pourchas, & à bon conte recouurer en ce país.

Qu'en

*Qu'en ce pais peuuent estre treuuez plusieurs
medicamens propres pour purger toutes
les humeurs.*

CHAPITRE III.



L n'est donc pas en controuerse que la terre Prouençale produise suffisamment les medicamens alteratifs, necessaires à toutes intentionns, mais qu'en icelle se puissent treuuer les drogues conuenables pour les purgations vtils & asseurees, plusieurs le treuuent impossible, ou difficile. Aufquels nous tacherons de respondre & satisfaire, au present chapitre. En premier lieu faut noter, que les humeurs & excremens subjects à la purgation, ou sont bilieux, ou phlegmatiques, ou melancholiques, d'où est venu que nous appellons les medicamē purgatifs, cholagogues, phlegmagogues, & melanagogues, leur attribuant le nom des humeurs, que (comme l'on dict) naturellement ils purgent.

Quand à ceux qui tirent le sang hors des veines, que les Grecs appellent hemagogues, Galen confesse n'en cognoistre point, & combien qu'il en eust la cognoissance, il estime n'estre point licite, de le diuulguer, non plus que les venins & poisons, ne deuoyent iamais estre tant diuulguez, & faicts si familiers, que iusques aux plus idiots & ignares, aujourd'huy en abusent: au grand interest de la republique, & scandale de la Chrestienté.

Si donc nostre intention & scope tend à purger la bile, de quelque genre qu'elle soit, nous auons de medicamens à ce propres, & des-jà experimentez, & iceux tant benins, que vehemens: combien que ie ne fais pas doubte, qu'il ne s'en trouuast chez nous beaucoup plus, n'estoit que nostre negligence faiët, que nous nous contentons de la curiosité, & diligente recherche des anciens.

En premier lieu entre les benins cholagogues, nous auons les prunes, la manne, la fumeterre: nous auons d'abondant plusieurs especes de roses, toutes bonnes pour purger l'humeur bilieux, & les serositez, avec plus ou moins de vehemence. Il est certain que plusieurs autres fleurs, des herbes & arbres, feroient le mesme, si la coustume estoit d'en faire les syrops, comme l'on faiët des roses incarnates, & des violettes de Mars. Dauantage l'ablinthe croist dans nos iardins, autant recommandé pour ce faiët qu'aucun
1. des simp. autre, selon Mesues.

Le petit laiët, que les Latins appellent *serum lactis*, le vulgaire la gaspe, n'a pas moins d'efficace de purger ladite humeur: & principalement si on la separe de la recuite ou brouë, les bergers s'en purgent souuent, non sans profit. Ceste liqueur est rendue capable de purger toutes humeurs, moyennant la maceration qui est faiëte des medicamens propres en icelle. Et pour ce que souuentefois il arriue, que l'on rencontre des complexions auxquelles les medicamens surnommez, ou autres de mesme genre, ne font point

point ou bien peu d'operation, alors il faudra augmenter leur aigreur, par l'addition de quelque autre des plus vehemens: comme de l'ellébore blanc, le cocombre sauvage, le petit centaure, & autres que nous deduirons en son lieu.

Pour la pituite nous auons l'agarc femelle, qui à cause de sa bonté, est appellé par Democrite medecine de famille: j'ay bien osé le mettre au nombre des nostres, pour les raisons que i'ameney en son lieu. La Tapfia aussi croit chez nous, laquelle (comme sera monsté) n'est autre chose que le turbith.

Pour la melancholie, nous auons le polypode, la fumeterre encores, la brionia, le pithime, & le thym mesme, & autres, qui se peuuent aussi accommoder, pour la purgation de la pituite. S'il aduenoit (comme dit est) que ceux ci ne fussent suffisans, comme souuentefois aux plebees & ruraux, ne causent autre chose que l'emotion: nous augmenterons leur dose, ou plustost accroistrions leur vehemence par l'addition de conuenable quantité de ceux qui les surmontent en force & vigueur: ayant premierement receu les preparations & corrections telles, que nous monstrerons en son lieu: car i'estime, & la verité est telle, qu'il n'est moins facile de les accommoder à nostre vsage, que de faire les trochisques alahandal de la colocynthe, & le diagredium de l'escammonee.

Depuis donc que les medicamens nous sont si familiers & domestiques, qu'en tous lieux & en toutes saisons nous en pouuons recouurer

avec peu & quelquefois sans point de despence: quelle necessité y a il d'aller mandier entre les barbares infideles, l'escammonee, le turbith, l'aloës, le rheubarbe, les tamarins, la casse, & autres qui ne sont pas meilleurs, ny voire si bons que les nostres, & sont de despence à plusieurs intollerable, principalement le rheubarbe, l'amertume duquel, les Barbares nous font trouver si douce, que quelquefois, & le plus souvent, les Apothicaires n'en peuvent recouurer qu'avec grande peine & cherté. Tellement que s'ils veulent faire les separations requises, vne liure leur renient quelquefois à plus de cinquante escuz, de laquelle cherté, (pour dire vray) nous autres Medecins sommes cause. Car nous l'auons mis en telle reputation, qu'à grand peine trouueroit on dans les liures des Apothicaires vne recepte pour purger, que le rheubarbe n'y fust entremesté, comme poil en gasteau.

Les Medecins tres-anciens (entre lesquels) nostre Hippocrate est le plus renommé, pour auoir mis le premier lustre à la medecine, laquelle auparauant estoit assez rude, & obscurément sans methode traitée, Archigenes, Apollonius, Crito, & autres qui sont venus quelque temps apres Hippocrate, & mesme Galen (qui a cōduit la medecine en son entiere perfection.) Ces Medecins (dis-je) tres anciens & renommez, ont practiqué aussi legitimement, & sans comparaison avec plus grande gloire, que scauroit faire maintenant le plus renommé du monde: de sorte que nous estimons auourd'huy, celui

celuy estre le plus parfait, qui de plus pres peut atteindre leur doctrine & experience. Et toutesfoiſ, quand il a esté question de donner aux malades medecine purgative, ſe ſont contentez de l'ellobore, du peplion, de l'elaterion, & de quelques autres, qui auſſi croiſſent chez nous: toutesfoiſ à cauſe de leur vehemence, avant que les exhiber, ils les preparoyent ſi bien & duçement, qu'ils les rendoyent capables, pour estre employez à tous ſexes, & à tous aages.

On dira qu'en noſtre ſiecle les hommes ſont ſi delicats, qu'on ne leur auferoit donner tels & ſemblables medicamens; leſquels neantmoins les Medecins ſurnommez, ne craignent point d'exhiber alors, pour estre les hommes plus robuſtes & gaillards, & plus difficiles à eſmouvoir. Nous reſpondons que la pouldre de mercure, l'antimoine preparé, le retumbet (que nous appellons) la catapuce, qui ſont medecines vulgaires & communes de noſtre temps, monſtrent clairement que les hommes de maintenant, ne ſont pas moins capables de ſouſtenir la vehemence des medicamens, qu'eſtoient ceux de ce temps là: car il eſt certain, que l'antimoine & la pouldre de mercure excèdent en malignité & vehemence tous les autres, nonobſtant toutes corrections & preparations.

Et d'abondant ſi la cacochimie & abondance des humeurs, ioincte avec les forces, ſervent de quelque choſe, pour ſoubſtenir la violence des medicamens, quel aage a-il paſſé, auquel les hommes fuſſent plus farcis & pleins de toutes

sortes d'excremēts, qu'est le nostre: Et de là vient qu'au lieu que les anciens, purgeoyēt assés competemment avec vn seul simple, nous sommes quelquefois, voire le plus souuent contraincts, de mesler tous les genres des medicamens ensemble, pour faire vne deuë purgation: tant est grande la varieté & l'abondance des excremens, qui regnent aujourd'huy aux hommes. Et tout ainsi que la sobriété & temperance des hommes de ce temps là, faisoit que les maladies n'estoyēt pas si frequentes, ny tant meslees & impliquees, ainsi la dissolution & voracité des hommes de nostre temps, est cause que les maladies sont si diuerses, variables & de beaucoup de sortes. D'auantage les anciens ne furent iamais si diligens & curieux à corriger les medicamens, que sont les Medecins de nostre temps, lesquels nous manions & preparons si industrieusement, que sans crainte ils peuuent estre donnez presque à tous & en tous estats des maladies, eu toutesfois esgard aux circonstances: quoy que les anciens n'exhibassent les leurs que bien rarement. Et pour retourner au rheubarbe, drogue tant en estime, nous ne le trouuons point si frequent aux receptes des Grecs, ny presque iamais, voire despuis le temps de Galen en ça, comme ont esté Paul Aeginete, Aëce, Actuere, &c. ausquels il a esté cogneu non moins que de nostre temps: ny les Arabes mesmes, de la main desquels nous le receuons, ne l'ont pas en si grand estime, que de le donner comme vne chose si exquisite, comme nous faisons.

Reste

Reste donc que nous nous cõtentions de nos remedes, laissant aux estrangers les leurs: & tout ainsi que les Medecins, tant Grecs, que Arabes, ont tousiours faict la Medecine des drogues de leurs païs, aussi seroit-il chose tresconuenable & necessaire, que nous fissions le mesme, chascun en sa prouince.

*Que nous pouuons faire la medecine
sans le sucre.*

CHAPITRE IIII.



Ombien que les anciens ayent iadis aussi eu la cognoissance du sucre, cõme auourd'huy nous le cognoissons (ainsi que l'on peut veoir aux escrits de Dioscoride, tres-ancien, & tres-excellent simpliste, de Galen & des autres qui sont venus apres,) toutesfois ils ne l'ont pas tant celebré, ny l'ont eu en si grãd estime, que nous l'auons de nostre temps, principalement en ce qui concerne la medecine: car nous ne lisons point qu'ils l'ayent mis en aucune de leurs receptes: auquel ils ont tousiours preferé le miel comme beaucoup plus idoine, selon les intensions, suivant lesquelles on a de coustume de meslanger les autres medicamens avec iceluy.

*Liure 2.
chap. 72.
Li 7. simpl.
med.
Paul. l. 7.
cap. 3.*

Le sucre donc, par ordonnance des Medecins est meslé avec les medicamens, pour deux raisons principalement: l'vne qui regarde la conserua

conseruation d'iceux, l'autre le goust du malade, pour autant que le sucre par sa saueur rend les medicamens (qui autrement sont ingrats) plus agreables. Or que le miel puisse faire l'un & l'autre, autant & plus à profit, il est si notoire, que ne semble auoir besoin d'aucune preuue, car pour le regard de la conseruation, nous auons le theriaque, le mithridat, & plusieurs autres compositions formees avec le miel, en facon des opiates, qui sont de si longue duree, que la longueur du temps ne les scauroit mener à corruption, pourueu que le miel soit bien choisi, bien meslé, & bien cuit, selon les preceptes de la pharmacie. Quand au goust, l'experience tesmoigne, qu'il n'y a rien qui l'excede en douceur: toutesfois avec la saueur douce, on recognoit certaine acrimonie en iceluy, nō toutesfois excessiue, laquelle estant moderee par la meslange du miel avec l'eau de la decoction, & par la coction mesme, n'est aucunement moleste aux malades. Nous auons encores d'autres liqueurs, pour conseruer & faire treuuer agreables lesdits medicamens: comme sont le ius des panfes, des coins, des prunes, que les Arabes nomment du nom general, *Mina*, l'attribuant à chascun spece: comme quand on diét *Mina cidoniorum*, *Mina passularum*, &c. Et entre autres le vin cuit à perfection, qui n'est de peu d'efficace pour la duration & saueur des medicamens. Et pour retourner à nostre miel, non sans cause les anciens Medecins en ont fait si grand conte, pour autant qu'outre les deux commoditez susdites, il est de grand profit, pour

pour raison des deux intentions principales, là où tendent les Medecins en l'exhibition des medicamens.

Le miel donc conioint avec les medicamens, de quelque genre qu'ils soyent, purgatifs ou alteratifs, meliore beaucoup la composition: car par sa vertu abstersive, conioincte avec l'acrimonie, la puissance purgatrice est augmentee, & pour le regard des medicamens, qui ne causent autre effect en nostre corps que l'alteration, le miel aporte aussi ses vtilitez: & pour autant que les medicamens de ce genre, ne pretendent principalement que deux choses, à sçauoir l'ouverture des opilations, & l'attenuation & incision des humeurs: le miel adioute quelque chose du sien à ces deux intentions. Je sçay bien que ceste proposition sera trouuee absurde, de dire que les medicamens alteratifs, tendent seulement à ces deux fins, veu que ie laisse les autres operations qui procedent des premieres qualitez, laquelle nous confirmerons: ayant au preallable suppose, que les medicamens sont magistralement melangez, & composez pour estre reservez & gardez dans les boutiques, en temps de necessité (laissant à part les autres intentions qui suivent ceste composition, comme ne servant de rien à nostre propos.) Et d'autant qu'il n'y a auourd'huy aucune composition plus frequente, au moins de celles qu'on fait avec le sucre, que les syrops, nous nous arresterons du tout en iceux: ausquels si nous verifions nostre proposition, à peine pourra elle estre esbranlee, par les autres

autres confections sucreees.

Nous difons donc que des fyrops, qui doyuent estre conseruez dans les boutiques, les effects que nous (principalement) en deuons pretendre, sont les deux ja dits, desquels s'ensuit la verité de ceste proposition: que lesdits fyrops sont beaucoup meilleurs, si on les compose avec le miel, qu'avec le sucre: & pour confirmation de ce fait presupposer, que lors que les champs nous peuuent fournir les simples necessaires pour faire les decoctions eschaufantes, refrigerantes, humectantes, dessechantes, & autres effects procedans tant des qualitez premieres, que secondes, (ce qui est au printemps, en esté, & la plus grande partie de l'automne) nous n'auons que faire des fyrops: d'où s'ensuit qu'en hyuer seulement nous deuons vser desdits lyrops. Aussi en ce temps là abondent plus les excremens cras & glutineux, & par consequent les obstructions sont plus frequentes en hyuer, qu'en autre saison de l'annee. Pour la preparation, apertion, & deliurance desquelles dispositions, qui est celuy qui voudroit nier, que les fyrops *de duabus radicibus, de quinque radicibus, de fumoterra, de betonica, de stecade, &c.* ne fussent meilleurs, estant faits avec le miel, qu'avec le sucre?

On dira par contr'eschange, que le syrop violat, de limons, de granades, du ius d'oseilles, des raisins verds, &c. ne doiuent estre faits qu'avec le sucre, pourautant qu'on a de coustume, de les donner seulement aux febricitans, ou seuls, ou avec l'eau: tant pour esteindre la chaleur excessive,

cessive, & pour brider l'impetuosité de la bile, que pour corriger la secheresse, qui suit pas à pas les fieures, & principalement celles, qui sont continues & ardentes, & consequemment pour estancher la soif : ausquels effets, nous ne pouuons nier, que le miel n'endommageasse plus qu'il ne scauroit profiter.

A cela nous respondons, que tous lesdits soulagemens reüssiroient avec plus de contêtement aux malades, & de profit encores, par le breuuage de l'eau simple, ou cuitte avec l'orge, ou quelque vne des semences froides mondees, qu'avec lesdits syrops.

Les femmes ont inuenté vn breuuage pour les causes susdittes, le plus agreable, tant au goust qu'à la veüe, qu'o pourroit excogiter, fait de la racine rougeastre d'oseille legerement bouillie avec l'eau : tellement qu'avec iceluy elles trompent bien souuent les malades, à cause qu'il represente en couleur le vin clair.

Galen (lequel en toutes choses qu'appartiennent à la medecine, deuroit estre imité) n'a treuvé meilleur breuuage pour appaiser la soif des febricitans, que l'eau pure, & fresche: & mesmement alors, qu'il ne craint, ny inflammation, ny durté, ny tension, ny aussi imbecillité aucune de l'estomach, du foye, ny d'autre partie du ventre inferieur.

Aussi repugne elle à la fieure, de toutes ses proprietés, plus qu'aucune autre chose, moyennant qu'elle soit choisie telle, que Galen la décrit en plusieurs parts de ses œuvres : toutesfois

s'il

s'il aduient que lesdites circonstances nous empeschent de donner l'eau, la ferons bouillir (comme dict est) avec l'orge ou autres choses susdites, ou sans icelles, pour n'estre molestes aux malades, qui en breuage plus qu'en toute autre chose doiuent estre aucunement satisfaits: la plus part desquels ont les syrops en si grand desdain & horreur, qu'ils n'en veulent pas seulement ouyr parler.

*Lin. de la
diète aux
maladies
aigues.*

*Comm. 4.
lib. de viſt.
in acutis.
Part. 5.*

Quel Medecin y a-il iamais eu, plus diligent & curieux, d'inuenter les potions viles & plaisantes aux malades, qu'Hippocrate? avec lequel nostre Galen est si bien d'accord en cecy, que tous deux ensemble font vn catalogue des breuages conuenables aux malades, entre lesquels les syrops ny le sucre ne sont point mentionnez, quoy que Galen (comme a esté dict auparauant) aye aussi bien cogneu le sucre que de nostre temps. Ils n'ordonent donc autres liqueurs pour la soif des febricitans, & pour autres considerations cognues aux Medecins, que l'eau symple, la ptisane, l'oximel, l'hydromel, l'eau miellée, le vin debile & de peu de vertu, que les Grecs nomment *oligophoron*. Desquelles potions, ils donnoient tantost de l'une, maintenant de l'autre, selon la maladie, & disposition du malade: & tout ainsi que Galen, selon son Hippocrate, n'ose conceder aucune potion miellée aux fieures ardentes & aigues, pource que facilement se transmue en bile, & s'enflamme quand & quand: de mesme deuons nous craindre de donner les syrops & breuages succez; tant pour les raisons susdites,

sufdites, que pource qu'il redouble quelquefois
les obstructions. Nous deuõs auffi auoir fufpect
l'vfage de routes chofes fort douces, graffes, hui-
leufes & de trop facile tranfmuration, pour les
caufes cy deffus touchees. Tellement que les fy-
rops *de limonibus, de agrefta, de granatis*, & autres
femblables, qu'on referue aux boutiques, qui
couftumierement ne font employez, que pour
appaifer l'alteration, qui fuit les fieures, en doi-
uent eftre chaffe & bannis, comme vne chofe
non neceffaire, ou dommageable.

S'il eft donc ainfi que nous puiffions faire la
medecine fans le fucce, & fans les fyrops faiçts
auec iceluy : de mefme pourrons nous traicter
nos malades fans conferues, condits, dragees,
formules, & autres confitures faiçtes au fucce,
lefquelles tant s'en faut que feruent de quelque
chofe pour la guarifon des maladies, qu'elles
l'empeschent & retardent, & que pis eft rendent
quelquefois les maladies plus grievees, outre
qu'elles ne font agreables à pas vn de cent ma-
lades. De forte qu'il n'y a celuy de nous, qui
n'aye veu fouuent les dreffoirs es chambres de
malades, ou les rabas & corniffes des chemi-
nees, pleines & empeschces de femblables
confections.

Je ne veux pourtant reietter le fucce comme
du tout inutile à l'vfage des hommes, fachant
fort biẽ que ne pourrions trouuer aucune chofe
plus propre, pour faire confitures tant liquides,
que folides, pour le contentement des riches, en
temps de fantẽ; car (comme dict eft) en mala-

die il s'en treuve bien peu, qui à la seule veüe ne les abhorrent.

Ayant donc considéré la bonté & vtilité du miel, touchant les occasions auparauint deduites, & les proprietez qu'Hippocrate & Galen
Lib. 2. de lay attribuent, nous le prefererons au sucre, &
dicta. mesmemēt celuy de ce païs, lequel estant amassé
Lib. 2. de par les abeilles sur les herbes & plantes de suave
antidotis. odeur, (desquelles ce païs est plein) asçauoir le
 thym, le rosmarin, l'origan, &c. excède en bonté,
L. de affe- tous les autres, tellement que nous le pourrions
ctionibus. ésgaller au miel Attique d'Hippocrate.

Suffira d'auoir demonstté, que nous en faisant la medecine en ce païs, nous pouuons aussi bien passer du sucre, que des autres drogues estrangeres, tout ainsi que les anciens Medecins, & principalement nostre Galen, lequel, ny en ses ordonnances, ny en celles qu'il recite de ses ancestres, pour les causes auparauint deduittes, ne faict iamais mention que du miel.

*De la preparation des medicamens, desquels
est faicte mention cy apres.*

CHAPITRE V.



Euant que passer outre, en la description des medicamens purgatifs, que nous voulôs deuoir, & pouuoir estre employez, pour les purgations necessaires à la nation Prouençale, semble estre

fort

fort conuenable, de deſcrire les moyens, de les deſpouiller & expurger, de la malignité, de laquelle ils ſont accuſez. Car ſi les alimens, qui reſpondent beaucoup, & ont grande ſimilitude avec noſtre temperament, & naturelle complexion, ne peuuent, ſans offence de noſtre corps eſtre receus, que premierement ils n'ayent eſté bien apreſtez, par le labeur du cuiſinier, & par l'action du feu, à plus forte raiſon les medicamens qui n'ont rien de ſemblable à noſtre naturel, doiuent eſtre bien corrigez & preparez, afin que tant les ſains, pour la precaution des maladies, que les malades, pour la guarifon d'icelles, les puiſſent receuoir ſans aucun danger.

Tout au commencement nous noterons ceſte diuiſion, qui eſt à ce propos conuenable, par laquelle les medicamens purgatifs ſont diſtinguez en deux claſſes: l'une eſt de ceux qui ſont benins, leſquels ont pluſtoſt beſoin d'eſperon, qui eſueille & haſte leur laſcheté, que de bride. L'autre eſt de ceux qui ont vne malignité naturelle, ſi eſlongnee & ennemie de la complexion des hommes, que ſi l'induſtrie du pharmacien, (qui eſt ſelon Galen le cuiſinier de la medecine) ne l'en approche quelque peu, l'experience n'en peut eſtre que bien dangereuſe.

La vehemence donc des medicamens a ſon fondement ou aux qualitez premieres & manifeſtes, ou à celles que nous diſons eſtre occultes proprietez, d'où nous tirons ceſte conſequence, que les choſes deſquelles on ſe ſert, pour la correction & amendement de telles vehemens,

doquent auoir esgard, tant aux occultes, qu'aux manifestes qualitez : & pource que lesdites puissances occultes, sont si ardues & difficiles à cognoistre, qu'il n'y a ratiocination aucune, qui puisse atteindre le but de leur demonstration: nous sommes contrains de nous taire, & confesser nostre ignorance, lors que par quelque curieux, les causes de tel ou tel effect, nous sont demandees. Il est tres-certain, que s'il fusse esté necessaire aux humains d'auoir telles cognoissances, que Dieu, qui a fait toutes choses pour eux, n'eusse pas permis qu'elles fussent voilees de tât de nuees d'obscurité. Luy (dis-je) qui a voulu que l'homme penetrât iusques aux plus hauts, & intimes cabinets du ciel, qui a daigné se faire cognoistre soy-mesme, triple personne en vne essence : n'eusse iamais celé les choses qui sont moins d'importance, en ce qu'il semble approuuer la diligence & curiosité des Medecins, touchant la recherche de la propriété des medicamens, par preuues & experiences assiduelles. Et combien qu'il nous faille croire aux auteurs (en ce qu'appartient aux facultez occultes) & avec Galen receuoir la leçon de leurs escrits : si est-ce que l'experience nous est aussi libre qu'a esté iadis aux anciens. Et pour dire clairement ce que m'en semble, (combien que suis asseuré, on le croira comme vn paradoxe) ie ne trouue point qu'il soit necessaire d'enfreindre les puissances purgatrices des medicamens, sinon en diminuât leur dose: veu qu'il est difficile, de trouuer choses contraires, par lesquelles telles infractions se puissent

puissent faire: tout ainsi que (comme dict est) la cause de semblables vertus nous est incognüe, ioint aussi que seroit ridicule, de vouloir destruire la cause, par le moyen de laquelle nous espérons la iouissance de l'effect. Comme par exemple, l'Agaric par vne faculté occulte, procedate de sa forme spécifique, purge la phlegme, lequel depuis que nous employons seulement pour cest effect: à quel propos nous peinerons nous de chercher les choses qui, comme contraires se pourroyent opposer à nostre dessein?

Je sçay bien que l'on bride l'escammonée avec le coing, nous aussi enseignerons les moyens d'arrester la vehemence des medicamens du premier genre, avec les fruiçts adstringens, & quand & quand froids. Mais ce n'est pas s'opposer aux qualitez occultes, ains plustost aux manifestes, qui procedent des qualitez premieres ou secondes, & desquelles la forme spécifique se sert cōme d'instrumens: lesquelles estant enfreintes & diminuees, les effets des autres sont aussi affoiblis. Parquoy nous concluons que depuis que la vehemence des medicamens purgatifs, prouient des manifestes qualitez, la correction doit auoir esgard seulement à icelles.

Les symptomes & nuisances, qui sont causees par la prise des medicamés, desquels nous parlons maintenant, montrent assés la verité de mon dire: car elles sont effets des qualitez manifestes, non des occultes.

Le premier desquels symptomes, est le trauail & agitation de l'estomach, par lequel nous

voyons le malade , estre affligé d'un facheux vomissement. La cause de ce est rapportee à certaines acres & piquantes vapeurs , engendrees par l'action de la chaleur , aux choses humides , desquelles lesdites vapeurs apportent quand & soy les qualitez , y adioustant neantmoins le medicament , quelque mauuaise qualité de sa part. A ces symptomes preuient Mesues, quand il enferme l'escommonee dedás vn coing, ou dás vne pomme creuse, avec le fenouil, le persil, le daucus, cuisant ladite pomme ou coing, ainsi remplis, & enuelopee de pâte, dans le four, ou sur les charbons vifs.

Le second est la fièvre: car par leur acrimonie & chaleur, ils enflamment si bien les esprits, que le corps en deuient totalement eschauffé & alteré. A ceste fièvre on peut obuier, en apprestant les medicamens, avec choses qui ayent puissance de refroidir, côme sont les mucilages des prunes, des semences froides, l'eau rose, les violettes de Mars, le ius du coing, l'huile rosat, le violat, &c.

Le troisieme est le flux de ventre, quelquefois si immodéré, que le malade est en danger de sa vie, duquel symptome, non seulement la faculté attratrice du medicament doit estre accusée: mais aussi l'acrimonie & excessiue chaleur qui est coustumierement en iceluy, laquelle neantmoins de soy-mesme ne caueroit pas cela. Ce symptome sera preuenü par la meslange des choses adstringentes, comme sont plusieurs fruiets que nous auons, tant domestiques, que agrestes. La coction aussi, la maceration du medicament

en

en vinaigre, & l'assation, ont mesme efficace.

Le quatriesme est la dysenterie, les tranches de ventre, le tenesme aussi, qui est vne vaine cupidité de venir à selle, desquelles affections la cause prochaine est, l'excoriation & raclement des boyaux, laquelle l'acrimonie du medicamēt, meslee avec celle de l'humeur peccante peut auoir causee. A quoy on peut obuier, moyennant que l'on prepare lesdits medicamens, avec les choses humides, grasses, & visqueuses: comme sont l'huile des amandres douces, les roses, la chair des prunes, les mucilages desja mentionnez, le bouillon de la chair, la decoction d'orge prinse apres y remede aussi. Lesquelles choses outre que temperent l'acrimonie du medicament, sont qu'il ne seiourne pas long temps dans l'estomach, ny dans les boyaux.

Finalement on adioust que les medicamens qui purgent avec telles violences, nuisent au cœur, au foye & à l'estomach, de leur propre naturel & de toute leur substance, & non seulement par leurs qualitez manifestes. Toutes-fois, combien que ie ne vueille pas nier les antipathies & sympathies, de diuerses choses ensemble: si est-ce qu'il est vray semblable, & ie n'en fais point de doute, que l'acrimonie & excessiue chaleur, conjointe avec la vertu purgatrice, n'en soit plustost cause. Aussi n'est pas merueille si ces parties là, se ressentent de l'esbranlement, & agitation causee par ledit medicament: car outre ce qu'elles sont voisines, & bien proches l'une de l'autre, elles ont certaines accointrances & parti-

cipations ensemble : tellement que les troubles des vnes se communiquent facilement aux autres. Et non seulement icelles, mais encores la reste & toutes les parties exterieures du corps, ont leur part à semblables troubles, tant pour les raisons susdites, qu'à cause des esprits eschauffez & alterez plus que de coustume, diuagants par toutes les parties du corps, plus alors qu'en autre temps.

Je tairay pour le present, la correction, qui se faiçt par le labeur & artifice du Pharmacien: car i'espere (moyennant l'ayde de Dieu) d'en parler amplement, en la partie qui suiura bien tost ceste cy, s'il ne suruient autre empeschement.

Du cocombre sauuage.

CHAPITRE VI.



Yant (selon nostre aduis) assés amplement demonstté en general que nostre Prouence est pourueü de tout ce que scauroit estre necessaire pour faire la medecine, & principalement des medicamens qui sont necessaires pour la purgation: desquels nous auons proposé de parler seulement en ce petit traitté, esperant de parler des autres à l'aduenir. Reste que pour l'assurance de la verité de nostre proposition, nous descédions aux preuues particulieres, faisant vn catalogue des medicamens purgatifs, que nostre Prouence

ires

tres-fertile , nous produit & prepare , sans que nous y mettions grand traual , & avec legere despence.

Et d'autant que le cocombre sauvage , est vn des plus insignes , & plus familiers que nous ayons: car non seulement il croit tout proche des murailles , presque de tous les lieux de ce païs: mais aussi entre maugré nous iusques aux iardins , desquels il ne peut bonnement estre extirpé, dans l'enclos desdites murailles: nous le mettrons tout au commencement de nostre roolle, ce que toutesfois ie n'oserois faire avec tant d'asseurance, n'estoit qu'Hippocrate, Galen, Dioscoride, & encores plusieurs des Arabes, l'ont eu en singuliere estime: car leurs escrits font preuve suffisante , qu'ils l'ont mis plusieurs fois en ieu: tellement qu'à bon droit, on s'esmerueille, comme est-ce que nous preferions l'escammonee à cestuy-cy, depuis que par l'autorité desdits auteurs tres-renommez , & par les experiences infallibles , nous sommes certains que cestuy-cy a aussi puissance de purger la pituite , & la bile, tout ainsi que l'escammonee. Nous ignorons, au moins n'en sommes pas bien asseurez , quelle chose est l'escammonee, & Dieu sçait si ce qu'on nous aporte, sous ce titre , est plustost quelque autre simple : car à peine y a-il personne en ce païs , qui puisse dire au vray , auoir veu la plante d'où ceste drogue que l'on achapte est extraicte, & mesme que les herboristes recens, confessent n'en sçauoir rien. Quant à nostre cocombre sau-

Fuschia.

tient à l'histoire) ce qu'il est : & quand à ses facultez , si ne voulons croire à ce qu'en ont escrit les auteurs , il est à nostre pouuoir d'en faire l'experience , ie dis encores de tous les autres , desquels nous ne cognoissons point les proprietéz. Premièrement (ainsi ay-ie voulu faire de la plus part de ceux cy) sur quelque beste , comme sur les pourceaux , les chiens : secondement en la personne de quelque rurau , robuste , & gaillard villageois : en dernier lieu sur nous mêmes , à l'exemple de Galen , & ce pour euter les calomnies , lesquelles tant s'en faut que les Medecins mal habiles puissent euter , que les plus aduisez y tumbent quelquefois. Lesdites preuues ne doiuent iamais estre faictes , qu'au preallable les preparations & corrections necessaires ayent precedé selon l'art & la raison.

Nous vsferons donc de nostre cocombre sauvage (le vulgaire l'appelle cocomerasse) tantost des fueilles tirant le ius par expression , tantost des racines , desquelles i'auois de coustume former de pilules au temps de la peste , fort propres aussi contre la vermine des enfans. Du ius aussi desdites racines , on en peut faire vn medicamēt , qui n'a son pareil contre l'hydropisie : pareillemēt le suc qui est extraiēt du fruit de ceste plante , peut estre mis en vsage , tout ainsi que Dioscoride l'enseigne , faisant des fondrilles ou residences d'iceluy , de petites formules , qu'il appelle trochisques , desquels il baille iusques à vne dragme , pour purger l'humeur pituiteux & cholérique , tant par le fondemēt que par la bouche.

C'est

Liv. 4. ch.

349.

C'est l'elaterion qu'Hippocrate vsurpe si souvent à mesmes intentions. On dira possible que l'autorité d'Hippocrate ny des autres premiers Medecins, ne nous doit esmouuoir en cecy, pour autant que, ou ils ont ignoré les medicamens benigns, que nous auons aujourd'huy, & par consequent estoyent contrains d'vsfer de ceux cy, ou ils auoyent les malades plus difficiles à esmouuoir, par les medicamens purgatifs, ou bien qu'ils faisoient la medecine à l'hasard, à la façon des empyriques de nostre temps, qui baillent sans discretion leur antimoine, leur precipite & autres. A ces obiections nous respondons, que combien que les anciens Medecins, n'ayent pas cogneu quelques vns des medicamens, qui nous sont maintenant familiers: ce n'est pas à dire pour cela, qu'ils les ayent tous ignorez, & qu'ils ne purgeassent iamais leurs malades, qu'avec ceux desquels nous parlons maintenant, & principalement nostre Hippocrate qui (comme auons dict auparauant) a esté en estime de n'auoir rien ignoré: d'inferer aussi qu'il aye esté si hasardeux, de donner à tout propos, sans obseruation d'aucunes circonstances les medicamens: ce seroit faire tort à sa renommee, d'autant qu'il a esté si aduité & si scrupuleux, qu'il ne donne pas seulement la prisane, ny voire l'eau aux malades, sans meure deliberation. Quand à ce qu'on dict de la facilité, ou difficulté des hommes du temps passé, & de ceux de maintenant, il y a esté respondu auparauant.

Pour retourner à nostre cocombre sauuage,
pour

pour autant que les fruicts de ceste plante, excellent en chaleur & vehemence les autres parties, Dioscoride met plus de façon à leur correction qu'aux racines, ny aux fueilles : la methode qu'il tient pour faire les susdites formules est telle, Il prend le ius tressaillant, ou exprimé des petits cocombes, lequel il faict secher au soleil, iusques à l'entiere consommation de la partie aigueuse, & du residu il faict comme dict a esté.

*L. simpl.
med. purg.
cap. 9.* Mesues, Medecin Arabe, mesle les especes aromatiques orientales, pour la correctiō de cestuy-ci & des autres semblables. Mais nous qui ne pretendons point sortir hors de nos limites, pour faire la medecine, nous contenterons des nostres, qui pour ce regard ne cedent en rien aux orientales. Parquoy afin que nostre elaterion n'engēdre tortions de ventre, ou qu'il n'offence l'estomach, nous ferons vn petit sachet de menthe, d'absinthe, mentastre, de saulge, d'origan, de charuis, anis, &c. le tout estant bien puluerisé: lequel sachet trempera autant de temps dedans le ius desdits cocombes, qu'il est requis pour la perfection de l'elaterion. Et d'autant que par la tenuité de ses parties, ioincte avec certaine acrimonie, il ouure les orifices des veines (c'est pourquoy il est dict par Galen prouoquer les mois aux femmes) & par consequent excite les hemorrhagies: nous obuierons à ces inconueniens, si nous meslons nostre elaterion, préparé comme dessus, avec le ius ou chair de coings, ou d'autre fruit stiptique & astringent, ou avec les mucilages tirees de la graine des coings, du psilion, le
iaune

jaune d'œuf à demi cuict, & semblables choses conuenables pour arrester l'impetuosité & viresse de cestuy cy, & des autres.

L'elaterion & autres parties du cocombre sauage, ainsi preparees & accommodees, ne pourront causer aucuns accidens, à ceux qui les receuront avec les circonstances requises.

Il est aussi à noter, que l'elaterion ainsi prepare, ne doit estre mis en vsage, auant six mois passez apres sa preparation: tellement que selon l'opinion de Pline, le plus enuieilli est le meilleur, & si nous voulons croire à Theophraste, sa duree s'estend iusques à deux cens ans. Dioscoride (à qui ie m'arreste plus) tient que l'elaterion ne vaut rien à purger, que depuis deux ans iusques à dix.

Liure 20.
chap. 1.

De la catapuce.

CHAPITRE VII.



E ne m'arresteray pas à descrire l'histoire de la catapuce, non plus que des autres simples, desquels i'ay delibéré de parler, rât pour ce qu'ils sont cogneus presque de tous, & mesmement du vulgaire, qu'à cause que les herboristes recens, en ont suffisamment escrit. La populace qui sans discretion, pour se purger, vse tantost de l'un, tantost de l'autre, euiteroit plusieurs inconueniens où elle se precipite quelquefois, si n'estoit qu'elle

qu'elle ignore les moyens de les aprestez, & la dose où quantité qu'ils doiuent estre exhibez.

Quand à la catapuce, faut premierement noter, que les herboristes en ont remarqué de deux sortes, l'une qui est grande, qu'autrement nous appellons *ricinus*, à cause que sa graine represente vn petit animal liuide, qui s'attache aux beufs, aux cheures, & autres bestes: on l'appelle en nostre langue prouençale cascailons. Le vulgaire nomme ceste plante, *palma christ*, l'autre spece est petite, qui proprement est celle que nous appellons *catapucia*, Galen la nomme *lathiris*.

Toutes ces deux especes, ont puissance de purger la pituité, la bile, & les eaux: ie dis sans beaucoup molester le corps, pourueu qu'elles soyent bien preparees & manices, selon les deux especes de preparation, notees auparauant. Et combien que la graine du *palma christ*, soit tres-facheuse à l'estomach, toutesfois nous auons par experience (confirmée encore de l'autorité de Mathiol) que si nous la faisons rostir, & estant icelle meslee avec le fenoil, le charuis ou l'anis (qui croit chez nous depuis peu de temps) la baillôs avec bouillon de polet ou autre liqueur en breuuage: tant s'en faut, qu'elle soit moleste, comme dict est, qu'elle n'est plus vomitiue, & purge seulement par le fondement, sans grande emotion: & combien que coustumierement, on n'employe de ceste spece que la graine, si est-ce que les feuilles, les racines, & voire encores la tige ne sont pas inutile: car outre le profit qu'on en peut tirer, pour estre employees aux medicaments

mens alteratifs, elles peuuent estre aussi diuersement preparees pour les purgations, tantost d'une façon, tantost de l'autre. André Mathioli tres-curieux en l'experience des simples, fait vn medicament tres-vtile pour les hydropiques, de l'infusion des feuilles du *palma christ*, d'as la mesgue ou gaspe, ou plustost dans le laiët recentemente tiré, laquelle infusion il donne au patient.

Quand à la *catapucia minor*, (que les Prouençaux entendent seulement par le nom de caquapuce, les François la nomment espurge) combien que le vulgaire n'en vse que de la graine, si est-ce que les feuilles & les racines ne laissent pas d'estre vtiles aussi: l'admire vne chose en la greine de ceste *catapucia*, qu'estàs tous les autres medicamens de cest ordre, amers, acres, ou mordicans, odieux à l'odorat, sadite graine se treuve douce, n'ayant aucune ingratitude, ny au goust, ny à l'odeur, en quoy nous admirôs tousiours la sagacité & preuoyance de la nature, qui semble auoir eu esgard à plusieurs gens qui sont si difficiles & delicats, qu'ils mourroyent plustost que de prendre vne potion amere, & de goust extrauagant, tel que les autres medicamens ont, quoy que les Medecins rachent de couvrir & pallier (ce qui est difficile) lescites ingrattitudes, par choses douces ou aigres. De ceste graine donc, nous pourrons composer, ou breuuages, estant premierement confite avec le vinaigre rosat puluerisee, & prinse avec le vin blanc sans fieur, ou avec quelque decoction conuenable, si la fieur y est, comme de cichoree, des endiues, panfes entieres,

entieres, quelque peu de semences chaudes: ou en ferons opiates avec le miel cuit & escumé, & avec autres liqueurs: les pilules aussi pourront estre formées de ladite graine puluerisée, tant avec le vin cuit, ou rub de raisins, qu'avec la chair des coings, des prunes, &c. On preuoit aussi aux accidens que pourroyent exciter ces deux especes de *catapucia*, & principalemēt la *palma christ*, en cuisant leur semēces, incluses dans vne pomme, ou coing sous les cendres chaudes, avec le fœnouil, le charuis, la graine des pastinaques sauvages, les fruits aussi du geneure femelle sont de grand efficace pour ce faict. Faut noter, que plus exacte preparation requiert, la grande catapuce, que la petite: car la petite à cause de sa saveur douce, semble avoir son temperament non point tant esloigné du nostre, comme l'autre: aussi les accidens qu'elle excite, sont fort dissimilables à ceux de la *palma christ*, & tresfaciles à tolerer, voire mesme, si elle n'est prinse en grande quantité, n'en excite le plus souuent aucuns.

Quand aux feuilles de ceste cy, rien n'empeschera qu'elles ne puissent estre accommodees en plusieurs formes de medicamens, pourueu qu'on les puluerise diligemment, en ostant les nerfs & membranes, qui se treuvent parmi lesdites feuilles: comme aussi l'escorce des graines, tant de l'une que de l'autre, & mesmement de la grande, doiuent estre separees, lors que nous les voulons mettre en pratique, estans puluerisees: car à ceux qui craignent la foiblesse de l'estomach, il les faut exhiber toutes entieres, premierement

mièrement temperces dedâs le vin, ou vinaigre, ou le lait, ou le vin cuit: les rustiques prennent, sans faire difference aucune, de l'une ou de l'autre, iusques à douze ou quinze grains puluerisez, faisans avec le leuain recent, de pilules qu'ils prennent avec bon succès: ausquelles s'ils adioustoient (comme i'ay fait quelquefois) de lait d'amandres douces, ou de cheure, ou plustost de brebis, ou de femme, seroit vn remede plus asseuré.

Celuy qui vouldra vser de ces medicamens & des autres ne doit pas ignorer, qu'il n'y a rien plus difficile & plus incertain, en l'art de medecine, que de les ordonner en dose ou quantité conuenable, eu esgard aux circonstances. Tellement que la dose de ces deux especes de catapuce, Lin. 4. ch. 145. ne doit pas estre semblable, car Dioscoride donne de la petite, six ou sept grains, avec les figues seches, & de la grande il en baille iusques à trente: ce que s'il entend des grains dudit simple, à mon aduis, la dose seroit trop excessiue, d'autant que sa graine est beaucoup plus grosse, que celle de la petite catapuce, & encores sa vehemence. Mais si les grains sont entendus selon le pois & la balance, sans preparation, seroit aussi excessif, & avec icelle seroit raisonnable.

Du tithymale.

CHAPITRE VIII.



Ombien que le vulgaire n'a pas en si frequent vsage le tithymale que la catapuce, si est-ce qu'il n'est pas moins cogneu, ny de moindre vtilité qu'icelle. C'est la plante que les barbares appellent *esula*, les Latins *lactuca caprina*, *herba capraria*, les François l'herbe à l'aiet, & les Prouençaux, lachuscle. Les Medecins qui ont escrit des simples medicamens comme Dioscoride, Oribase, & deuant luy Galen, de nostre temps Leonard Fusch, André Mathiol, & plusieurs autres, tous d'un commun accord confessent qu'il en y a de sept especes, toutesfois Fuscus dit n'en cognoistre que trois. Ores qu'en ce pais, à mon opinion, nous ayons toutes les especes, tant aux parties maritimes, que es montagnes: nous prèdrons neantmoins celuy qui nous est plus à port, qui croit par tout, iusques aupres des murailles des villes & villages, es lieux cultiuez & incults, & n'est autre que celuy, que Mathiol & Dioscoride appelle *helioscopius*, qui est en malignité & vehemence inferieur aux autres especes.

Il n'y a en ceste plante partie aucune, qui ne puisse estre employee, pour purger la phlegme & la bile, par le fondement: & encores, selon Mathiol, l'humeur melancholique, & les eaux des hydropiques; bié est vray que toutes lesdites parties,

parties ne sont pas esgales en pouuoir, car le ius (semblable au lait) est tres-fort & surmonte les autres parties, tant en chaleur & acrimonie, qu'en amertume: la graine suit de bien pres ledit lait, & les fueilles de mesme, mais les racines, combien qu'elles participent ausdites qualitez, si est-ce que leur vehemence est moindre, & plus facile à corriger: par ainsi jaoit que le lait soit si acre & mordicant, & chaud, qu'il brule quasi comme le feu les parties, voire les exterieures: il y a toutesfois moyen de l'adoucir & temperer, par choses suaves, plaisantes & douces, c'est pourquoy Dioscoride l'incorpore avec les figues seches, ou la cire, là on le laisse seiourner long temps deuant que s'en servir: le mesme on pourroit faire, avec les choses adstreingentes & refrigerantes, comme les coings & autres semblables fruiets. Quand aux fueilles à l'exemple d'A-
Li. 5. ch. 8.
 ctuere, nous les ferons rostir dans vn vaisseau de terre, & d'icelles puluerisees, en donnerons vne dragme, plus ou moins, avec la ptisane, la polëta, qui est la farine d'orge ou d'auoine mouillee & sechee, & l'eau simple. Il y a mille autres moyens de donner lesdites fueilles ainsi rosties, ou en opiates, incorporant icelles puluerisees, avec le miel, ou le resiné, que nous appellons le rub en ce pais, ou la chair des panfes extraicte, ou bien avec quelque decoction, cōme d'un poullet, &c. ou en pillules formees avec le vin blanc, le ius d'absinthe, de la melisse, &c.

La graine semblablement du titymale, laquelle on amasse en Automne, seche & reduite en pou-

dre, peut estre receuë avec le miel, (selon l'ordonnance de Pline, avec ledict refiné & le vin cuit, en consistance de pilules, le mesme auons nous accoustumé de faire, avec la chair des prunes aigres, ou douces, des raisins secs & reservez, des figues, extraicte à la façon de la casse.

La racine de ceste plante n'est pas moins conuenable ausdites intentions, n'estant sa chaleur & acrimonie plus formidable, que des autres parties: qu'est cause que nous la façonnerons pour nostre vsage selon tous les moyens surnommez: & pour autant que toutes lesdites especes du titymale, en toutes leurs parties, offensent (comme l'on dict) l'estomach, & par consequent le cœur & le foye, nous meslerons ausdites compositions quelque chose cordiale & stomachique, de celles qu'auons dites auparauant: quant à la chaleur & acre qualité, elle sera chastiee avec les choses refrigeratiues susdites, la tenuité & subtilité de sa substance, sera arrestee avec les choses gluantes, adstringentes, & stiptiques.

Par ainsi outre les moyens susnommez, nous pourrons faire vne decoction de melisse, ou ponsirade en Prouençal, de bourraches, buglosse, des cichorees, d'oseilles, pourprier, solanum, hippociste, & du ciste mesme, de panse, de pruneaux, de consolide grãde, &c. dans laquelle decoction ferons mouiller quelque temps, les fueilles, ou l'escorce, ou bien la graine du titymale, qui nous sera en main, la quantité de deux ou trois dragmes: laquelle infusion pourrõs bailler sans scrupule aucũ, voire mesme lesdites fueilles, racines, & graine,

& graine, pourront estre accommodees en opiat-
tes, ou pillules, à nostre election. Ladite infusion
pourroit estre faicte, dans le petit lait ou mes-
guc, dans la decoction d'un seul ou de deux sim-
ples des susdits, ou plustost dans le vinaigre, dans
lequel aura bouilli, ou aumoins trempé, la chair
d'un coing ou de semblables fruiçts: il est vray
que le titymale macéré dans le vinaigre, se doit
prendre en substance, mais aux autres susdites
infusions suffit de prendre la liqueur, où ledict
simple aura trempé.

La dose du titymale est inegale, tant pour rai-
son de ses parties, que pour raison de la façon de
l'apprester: car il faut moins donner du lait que
des semences, moins d'icelles que des fueilles, &
des racines plus que de toutes, tellement que si
nous donnons demy dragme du lait, corrigé
comme dict est, sera assés de bailler vingt grains
des semences, vingt cinq des fueilles, & iusques
à trente des racines: eu tousiours esgard aux cir-
constances, remarquées par le docte & experi-
menté Medecin. Quand aux infusions, la doze
de ce simple doit estre aumoins double, à celle
qui se donne en corps & en substance.

De la thymelea & chamelea.

CHAPITRE IX.

NOus auons autant d'occasion d'vser de la *thymelea* & *chamelea*, qu'ont eu iadis les anciens Medecins, & mesmement Hippocrate qui a esté tres-aduise, n'ayant obmis aucune circonstance, qu'il n'aye diligemment espeluchee, lors mesmement, qu'il luy conuenoit donner medecine purgatiue. Dioscoride faict deux diuers chapitres de ces deux simples: quoy qu'ils ne soyent beaucoup differens, ny en figure exterieure (ayant seulement l'un les fueilles plus minces que l'autre) ny en faculté purgatrice: d'autant que tous deux purgent la bile, la phlegme, & les eaux par le fondement: & à ces mesmes fins Hippocrate les baille tres-souuent, principalement le *granum onidinum* (ainsi appelle-il la seméce de la *thymelea*).

L des maladies in-
eernes.

Ces deux plantes sont si vulgaires en ceste prouince, mesmement au pais bas, qu'il n'y a presque lieu incult, qui n'en soit peuplé, mesme que tous les chemins pres la ville d'Aix en sont borde. Et pource que l'election n'est de peu d'importance en ceste plante, nous nous prendrons garde de la choisir, selon les marques, que Mesues indique: premierement qu'elle aye les fueilles grandes, minces & verdoyantes: en second lieu qu'elle soit cueillie a part, là où plusieurs de mesme spece se treuuent, pour auant qu'on

Ch. 22. liu.
2 des sim-
ples medi-
camens.

qu'on estime celle estre pernicieuse, qui croit toute seule en vn champ.

De ces deux plantes, les anciens n'en ont vſe que de la graine: l'vne desquelles ils appellent *granum cnicidum* (comme dict est) l'autre *cneorum*: ainsi le lisons nous tant aux liures d'Hippocrate, que de Dioscoride, tres-anciens Medecins: mais nous pourrons aussi employer les fueilles & racines d'icelles, pource qu'elles sont semblables en puissance aux fruiſts, & reçoivent mesmes preparacions, comme nous dirons cy apres.

Nous remarquons avec les herboristes tant anciens que modernes, en ces deux simples, non seulement vne chaleur excessiue & acrimonie moleste, par laquelle elles alument les fieures, & causent les excoriations aux boyaux: mais aussi vne merueilleuse & vehemente faculté de purger, si dommageable au corps & aux parties nobles, que (comme escrit Mesues l'Euangeliſte) on luy a pour ceste raison impose le nom de Mesereô, qui signifie, comme il interprete, rauissant la vie, & faisant les vesues.

A telles vehemens n'est pas difficile d'obuiuer par les moyens deduits auparauant, à ſçauoir avec la meſlange des choses adstringentes, stiptiques, aigres & froides, adioustant aussi celles qui sont tenaces & gluantes: & pour dire librement ce qu'il m'en semble, ores que la correction de la vehemence purgatrice, depende pour la plus part, du chastiment de la chaleur, acrimonie, & tenuité des parties, qui coustumiere-

rement se treuuent en tels medicamens : ie suis bien d'auis, qu'en tels cas, on ne laisse iamais les parties nobles de nostre corps depourueues de leurs antidotes, desquels nous fortifierons tousiours nos meslanges, & cest pourquoy on a de coustume de bailler lesdits medicamens avec l'origā, l'absinthe, le *polion montanum* & semblables, qui ont aussi la chaleur au troisieme degre.

Les fruiets agrestes & les autres ayans certaine aspreté & stiplicité, sont si commodés pour brider les vehemens de tous les medicamens, qu'il n'y a celuy, tant viste soit-il, qui ne soit arresté tout court. On adiousté à ces fins le ius du pourpier, aux meslanges, du *solanum*, tant celuy des iardins, que des vignes, que vulgairement on appelle coquerelles: celuy aussi de la cichoree & des endiues: les mucilages aussi tirees des figes, des panes, de la graine du lin, des graines du coing, du ciste, hippociste, ne sont pas de moins d'efficace. Dās vn, deux, ou plusieurs desdits suc nous infuserons les fueilles, ou la graine, ou la racine de nostre thymelee, en conuenable dose l'espace de vingt quatre heures, plus ou moins, laquelle infusion pourra estre donnee sans danger aucun: on pourra faire la mesme infusion, dans le lait de cheure, ou d'asnesse, ou dans la mesgue. Aucuns chastient la vehemence de la *thymelea*, avec le feu, reduisant les fueilles & racines en cendre, laquelle ils baillent incorporee avec des figes, ou prunes, ou farine d'orge, &c. mais telle preparation affoiblit trop, voire en exclud du tout la faculté purgatrice.

Diosco

Dioscoride dōne la partie interieure de vingt grains de la *thymelea*, avec la *polenta*, c'est à dire, la farine d'orge ou d'avoine: la mesme incorporatiō il faict avec les raisins secs, ou avec le miel, pour faire pillules ou opiates. Le semblable il faict des fueilles, qu'il commande de cueillir long temps auparavant, & secher à ombre, les faisant battre, pour en separer les nerfs & membranes, comme dommageables. Brief la poudre tant du fruct, que des fueilles, & racines de ceste plante, peut estre accommodee en mille façons, entre lesquelles ceste cy est aussi tres-assëuree, à sçauoir les pillules formees de ladite poudre, avec le ius de coing ou de cormes, ou des cornes, ou des pommes & poires agrestes, & semblables fructs non encores meurs, lesquelles pillules ne cederont en rien aux cochees, aux arthritiques, & à vne infinité d'autres. Faut noter qu'à la poul-dre de la *thymelea* nous y deuons tousiours ad-iouster vn tiers ou au moins vne quatriesme partie de l'origan, ou de l'absinthe, ou du poliot.

Nous auions de coustume de faire vn huile au village, qui prins par la bouche purgeoit les humeurs susdites sans accidens, & appliqué sur le ventre aux hydropiques, estoit de grand proffit, lequel est faict selon l'ordonnancé de Mesue comme s'ensuit. Faut prendre des fueilles de la *thymelea* ou *chamelea* cinq onces, lesquelles faut mettre tremper dans trois liures d'eau douce l'espace de 24. heures, ayant bouilli tout ensemble iusques à la consommation de la moitié, & l'ayant colé, faut adiouster huit onces d'huile

d'amendres douces, & faire derechef bouillir le tout iusques à la consommation de l'eau: on fait aussi vn vin tres-laxatif & ytile aussi pour les hydropiques desdites fueilles avec le moust, duquel nous parlerons en son lieu.

La *thymelée* se peut donner en poudre iusques à demy dragme ou deux scrupules en decoction, pourrons passer iusques à quatre scrupules, & quelquefois à deux dragmes, avec obseruation des circonstances.

De l'ellobore.

CHAPITRE X.



N'est pas sans cause, si aujourd'huy ceux, qui entre les hommes, iugent plus exactement des choses, qui ne se meslent autrement de la medecine, s'esmerueillent avec plainte, de ce que nous auôs laissé l'vsage de l'ellobore, lequel les anciens ont tant chéri, & mesme Hippocrate qu'on ne trouue en ses œuures, aucun medicament si frequent, que l'ellobore. Les effets qu'a bon droit Hippocrate luy attribue, confirment la verité de ceste opiniõ: l'ellobore dit-il, nettoye le corps de toutes superfluites & corruption d'humeurs, purge les deux especes de la bile & la pituite, fort benignemēt & sans aucune violence: & par ce moyen il purifie la masse du sang, en quelque part que elle se trouue, voire aux parties les plus extremes du corps. Mesmes, Medecin d'estoc & race royale

entre

entre les Arabes; soutient la benignité de ce simple contre ceux qui l'accusent d'une malignité & violence excessive: Jean Costæus & Marinard commentateurs dudit Mesue confirment le mesme, par le recit de plusieurs experiences par eux observees: il est vray que Hippocrate craint grandement l'usage de l'ellebore à cause des convulsions; & autres lamentables accidens, qu'il peut occasionner au corps: mais il faut remarquer, qu'Hippocrate n'a pas proferé cela, seulement de l'ellebore, ains aussi de tous les médicamens purgatifs de semblable puissance & vigueur, ce que monstrent les paroles, qu'il adiouste, disant, l'ellebore est dommageable aux sains. Democrite n'en dit pas moins, en vne epistre qu'il escrit à Hippocrate son grand amy & Medecin, les paroles duquel sont telles: *Veratrum enim sanis datum mensi tenebras offundit, insanis autem valde prodesse consuevit.* Celsus Medecin tres-ancien apres Hippocrate dict, que du temps de ses ayeulx, on n'osoit donner l'ellebore en quelque façon que ce feut, à cause qu'ils ignoroient, non seulement le moyen de l'apprester, mais aussi le temperamēt & faculté d'iceluy: & depuis lors, on la sceu si bien corriger & preparer, que sans crainte d'aucun danger, il peut estre accommodé (cōme tres-bien tesmoigne Atyllius en Oribase) tant aux vieux, qu'aux ieunes, voire aux enfans, & iusques aux plus debiles.

L. 4. aph.
16.

Epistola
17. ab epi-
stolarum
Hippocra-
ta.
Oribas. ch.
8. l. 8.

L. 8. cha. 5.

Les herboristes depeignent deux principales sortes d'ellebore (combien que les plus modernes en ont decouvert plusieurs) le blanc & le noir,

noir: toutes les deux on treuve en ceste prouince, & principalement aux montaignes qui voysinent le Dauphiné & terre neufue, d'où elles peuuent estre transplantées en nos iardins, comme plusieurs autres plantes, afin que nous en puissions au besoin, estre plus promptement & commodement secourus: car par la culture, elles sont rendues moins vehementes, ainsi que par icelle les fruiçts agrestes sont adoucis & rendus comestibles. Melues & les Arabes par le nom d'ellebore simplement pris entendent le noir: mais les Grecs avec Galen par iceluy entendent plustost le blanc: aussi c'est celuy qu'Hippocrate craint de donner, sans diligente preparation, tant de l'ellebore mesme, que du corps, & des humeurs, qui doiuent estre purgez par le vomissement: de laquelle Hippocrate entend seulement, toutes les fois qu'il mentionne simplement & sans addition l'ellebore. Et pource que le vomissement est beaucoup plus difficile, & par iceluy la vehemence du medicament est plustost descouuerte (s'il n'aduiet de la part du malade,) l'on a pour suspect l'ellebore blanc: pource que son naturel est, de purger la phlegme & la bile rousse, par la gorge. Quand à l'ellebore noir on l'estime, de moindre vehemence, pour autant que son naturel est de purger la bile noire & l'humeur melancholique, par en bas: laquelle purgation est beaucoup moins difficile, que celle qui se fait par le vomissement: & c'est celuy qu'on mande chercher en Anticyre, pour guerir les insensez.

*Com. en
l'aph. 1. l. 5.*

Nous ne deuons craindre l'usage de l'un & de l'autre,

de l'autre, lors que la necessité le requerra, pour-
 ueu que les corrections accoustumées & neces-
 saires, precedent tousiours, quoy que Mesue aye
 preferé le noir au blanc. Parquoy d'autant que
 l'ellebore blanc est plus facheux à l'estomach,
 que le noir, il le faudra corriger avec les choses
 stomachiques, & celles qui serviront aussi pour
 abbatre sa chaleur: (car toutes les deux especes
 sont de temperament chaud, iusques au tiers de-
 gré, & plus outre.) Les premieres serót, l'oseille,
 la cichoree blanche, que nous appellons endiue,
 la cichoree sauuage, & toutes les especes, les
 prunes tant aigres que douces, & plusieurs autres
 semblables: les autres seront, l'escorce de citrón,
 le ceterac que le vulgaire nomme herbe doree,
 la menthe, les roses seches, l'absinthie, les graines
 de la myrthe, la regalisse, &c. Adiousterons en
 troisiésme lieu, les choses qui ont esgard au
 cœur, côme sont les fleurs cordiales & les fruiets
 aussi, les semences de la pimpinelle, des oseilles,
 la graine des citrons, la melisse & semblables:
 lesquelles choses seront suffisantes, pour preue-
 nir les accidens qu'on pourroit craindre apres la
 prinse de l'ellebore non preparé: qui sont ceux
 cy, le mal de cœur, le vomissemēt, la suffocation,
 la syncope, & quelquefois le flux de ventre.
 Quant aux deux premiers, facilement s'euireront,
 par les choses que dessus: la suffocation (qui est
 causée par l'abondance & emotion des humeurs,
 ne pouuans estre mis hors par les voyes, ny or-
 dinaires, ny extraordinaires) sera preuenue, tant
 par la preparation du corps, selon l'opinion &
 conseil

Li. 4. aph. conseil d'Hippocrate, que par l'attenuation & incision des humeurs cras & glutineux, que nous pretendons de purger. Le flux de ventre, ne semble pas estre causé par la prinse de l'ellebore blanc, le propre duquel est de purger par le vomissement: mais il n'est pas sans raison, que le medicament dedié pour le vomissement, purge quelquefois par le fondement, & au contraire, ie laisse les raisons de tels effets pour euitier prolixité. Quant à la syncope, le defect de la vertu, la conuulsion, la sueur froide & autres accidens, qu'on peut encourir pour auoir prins l'ellebore: à peine aduiendront-ils, pourueu qu'il soit donné avec les corrections & doses conuenables: car pour dire vray, il n'y a medicament de ceux que nous descriuons, qui puisse commodément estre donné sans les preparations desja mentionnees plusieurs fois, & non seulement ceux cy que nous pouuons appeller nostres, ains le rheubarbe que l'on vante tant amy de nature, l'agarie, le sené, en ont besoin, & d'estre tousiours dispensez & corrigez, à la discretion du sage & experimenté Medecin à l'vrgente necessité seulement.

Nous par le conseil de Mesue, prefererons l'ellebore noir au blanc, lequel accommoderons en plusieurs formes de medicamens: sçauoir est en pillules, en incorporant la poudre d'iceluy avec quelqu'un des sucz cy dessus mentionnez: en opiates, avec le miel ou le vin cuit, ou bien avec le rub des raisins: & finalement en breuuages, le faisant bouillir avec les susdits correctifs, adioustant

adioustant à la decoction conuenable, quantité de miel ou de vin cuit, pour la conseruation ou la saueur.

Ne faut pas oublier que selon la verité & le L.7.ch.27. tesmoignage d'Oribase, l'ellebore subtilement puluerisé, purge avec plus grande vehemence, que quand il est mis en poudre grosse.

Hippocrate, qui a celebré ce medicament sur tous les autres, prenoit les petites racines d'iceluy (car elles sont seulement en vsage) combien que nous ne craignons point d'employer aussi les fueilles,) lesquelles il fichtoit en mode de giroffes, dans vne raue, ou resort, par l'espace d'un iour : laquelle raue, ayant osté lesdites racines, il donnoit à son malade pour le faire vomir.

Nous qui n'auons pas le vomir tant en vsage, l'appresterons comme dit est, ou si bõ nous semble, le meslerons avec l'anis, (qui n'aguieres est cultiué en quelques iardins) la graine des pastinaques sauuages, du percil, pour en faire la forme de medicament agreable au malade, peut estre aussi vtilement incorporé avec le ius de l'origan, du calament, du poliot & de l'absinthe.

Quant à la dose de l'ellebore, combien qu'il soit difficile d'en discerner, attendu la varieté des circonstances, qui la rendent incertaine : toutes-fois, nous le baillerons suiuant la taxe qui en a esté faicte par les Medecins, tant anciens que modernes. Le n'ay peu remarquer en aucun lieu qu'Hippocrate l'aye limitee : laquelle Galen a neantmoins determinee, selon la mediocre euacuation, que nous experimètons l'ellebore faire en plu

Part. ii.
com. 1. de
ratione vi-
ctus in
morbis a-
cutis.

Cap. 134. en plusieurs. Dioscoride le baille en dose d'une dragme avec l'escammonée, Aétius prend iusques à deux dragmes des petites fibres qui pendent des racines, lesquelles fait quelque temps tremper dans l'eau, après ayant prins l'escorce & ietté les moëlle ou le cœur (que nous appellons) contenu dedās, fait secher ladite escorce à l'ombre, de laquelle puluerisée avec l'oximel & le rub des raisins ou le vin cuit, fait de pillules, ou d'opiates,

Manard, imitant Dioscoride, prend une dragme de l'elébore noir, deux grains d'escammonée (au lieu de laquelle nous prendrons nostre *elaterium*) incorpore le tout avec la chair de coings, pour faire une purgation facile & légère. Faut remarquer que lors que l'on donne l'elébore blanc ou noir (ce que doit estre aussi entendu de tous les medicamens purgatifs) la dose doit estre augmentée ou diminuée selon la façon que l'on l'appreste: car en decoction ou infusion, il en faut beaucoup plus donner, en poudre la moitié moins.

Du turbith.

CHAPITRE XI.



Ntre plusieurs raisons qui m'ont esmeu de publier ma proposition, celle que ie bastis sur le turbith est des principales: car combien qu'il croisse en affluence en ce país de Prouence, mesme que les

les coustaux & montagnes, tant du terroir de la ville d'Aix, que des lieux circonuoifins, en font toutes couuertes: si est-ce que les droguiftes & groffiers de Marceille (desquels nos Apothicaires l'acheptent bien cherement) le vont chercher à grands frais & despens, en regions estranges. Les marchands de la basse & haute Brétaigne le viennent querir au bas Languedoc vers Montpellier & Nismes, auquel país s'ils ne la trouuoient, suis asseuré, qu'ils viendroyent querir le nostre: & accuseroyent la negligence de nous autres Medecins Prouençaux. Je ſçay qu'on obieçtera, que la *thapsia*, de laquelle ie parle, n'est pas le turbith, qui est mis en œuvre aux boutiques de nos Apothicaires: mais ce m'est tout vn pourueu que par experiences infallibles, & par le tesmoignage de quelques autheurs recens, de renommee non vulgaire entre les Medecins, soit notoire & manifeste, que nostre *thapsia* a les mesmes puiffances de purger la grosse & crasse phlegme, que Mathiol attribue au tripolion, qu'il pense estre le turbith. Car que nous doit-il ſoucier si nous auons ou n'auons pas les medicamens de diuerſe ou de meſme eſpece, que les estrangers: pourueu que nous n'ayons pas faute de ceux qui nous ſont neceſſaires. Melie (auquel i'adiouſte plus de foy, qu'à tant de diſputes friuoles) nous deſcrit vn turbith, qui n'est autre que nostre *thapsia*, laquelle nous eſtant ſi familiere, qu'il n'y a celuy, tant ſoit peu exercé en la cognoiſſance des ſimples, qui ne l'aye remarquee en pluſieurs endroits de ce país: quelle

L. 2. ch. 2.

Cha. 129.
li. 4.

excuse aurons nous d'en auoir si long temps frustré nos Prouençaux, qui d'icelle deuoyent auoir l'vsufruit, & en iceux faisans la medecine, de nous estre seruis d'un simple, qui nous est totalement incogneu: car les escorces ligneuses, qu'on nous apporte des parties Orientales, quoy qu'on les die estre les racines du tripolion de Dioscoride: neantmoins Costæus recite par le rapport des marchands grossiers, qu'on les tire d'une plante qui a les fueilles semblables à la myrthe: tellement qu'il estime que ne sont autre chose que les racines du tithymale appelé *mirsinés*, duquel nous auons aussi en abondance par tout ce pais.

Nous vsurons donc de nostre turbith à mesme fin & intention, qu'auons tousiours mis l'estrâger en besongne, à sçauoir pour purger l'humeur phlegmatique, non seulement de l'estomach, & consequemment de toute la premiere region interieure du corps, mais aussi de la poitrine, & des parties les plus esloignées: estans asseurez qu'il n'y a medicament purgatif, & ainsi ledict Mesue, plus propre à la guarison des gouttes, & toutes maladies articulaires: bien est-il aucunement ennemy de l'estomach (comme sont tous autres medicamens semblables.) Ce que nous est signifié par certain mal de cœur, & subuersion d'iceluy, qu'il engendre souuent, principalement lors qu'il est prins sans preparation conuenable: lesquels accidens estans (selon mon aduis) occasionnez par vne infinité de vapeurs & flatuositez mordicantes, lesquelles excitent la
chaleur

chaleur agiffante, en vne humidité fupetflue, feront facilement preuenus, avec les corrections & moderations, tant de ladite chaleur, que de l'humidité: ioint auffi que ce fimple eft de fort tardieue operation, & de long feiour dans l'eftomach, à caufe qu'il eft de fubftance craffe & terreftre. Les Medecins apres Mefue le haftent avec le gingembre, mais nous qui (comme dit eft) ne voulons fortir de nos limites, en faifant la medecine, en ferôs autant avec la fadreye, le ferpouillet, l'hyfop fauage ou domeftique, & vne infinité d'autant d'efficace que le gingembre, & toutes les fortes du poiure. Contre le trouble de l'eftomach, nous auons auffi beaucoup de chofes ftomachiques auparauant mentionnees, entre lefquelles l'absinthe, la menthe, l'anis, la mariolaine, la menthe fauage, tiennent le premier rang. Contre la chaleur exceffive, nous pourrons prendre quelqu'une des chofes refrigeratiues, qui ne font ennemis de l'eftomach. C'eft pourquoy vn Medecin Iuif, allegué par Mefue, prenoit vne partie de la thapfia, demie partie de gingembre, lefquelles chofes il incorporoit avec le ius de coings deffeché, d'où il faisoit vne medecine tres-affeuree pour les intentions fufdites: au lieu duquel gingembre (comme auons dict) nous auons nos aromaticques tres-bons correcteurs.

J'auois de couftume, & avec heureux fuccés de l'adminiftrer au village en cefte forte: ie prenois vne dragme & demie, & quelquefois deux de noftre turbith, des fueilles de la ruë, de la

sadreye, de chascune vne dragme, d'amandres douces, & de coings confits au miel, ou au vin cuit, de chascune vne demy dragme: desquelles choses bien meslangees, ie faisois vne dose qui purgeoit sans violence, ny emotion fascheuse au patient.

Quand à la dose il est difficile de la limiter pour les raisons auparauant deduites, toutes-fois nous suiurons la mediocrité, tant que sera à nous possible: nous conformant à ce que les anciens en ont determiné, entre lesquels nous tenons Mesue vn des plus dignes auquel on adiouste foy, lequel donne de la thapsia en poudre d'une dragme iusques à deux, & en decoction de deux iusques à quatre.

De la flamme ou glaycul.

CHAPITRE XII.



Ioscoride décrit vne sorte de glaycul puant & sauuage, de laquelle nostre intention n'est pas de parler, aussi n'est-il au rāg des purgatifs, desquels seulement nous auons dressé ce petit traitté, ny aussi en auons nous aucune expérience. La flamme donc, ou iris, ou glaycul, duquel nous pretendons tirer quelque médicament pour l'vtilité de nos compatriotes, est celuy que nous voyons aux iardins: ausquels estant vne fois tant soit peu enraciné, il pullule si bien, qu'il n'a besoin de culture,

culture, pour se presenter avec leurs couteaux verdoyâs, accompagnez d'une infinité de belles fleurs, enrichies de diuerfes couleurs, d'où on luy a imposé le nô de l'arc en ciel, qui fut donné aux hommes, iadis en signe de la paix & alliance, que Dieu auoit faiçte avec eux. Je suis esbay, & confesse n'en sçauoir la cause, pourquoy Dioscoride l'a mis au premier liure, tout au premier chapitre: auquel liure il parle principalement des simples aromatiques; si ce n'est qu'il le vueille nombrer entre plusieurs simples de bonne & súaue odeur, ou plustost comme fidelle cōseruateur de toutes odeurs plaisantes, lequel les parfumeurs mettēt pour fondement & base de leurs pommes, oyseaux de Cypres & autres senteurs: autrement ie dirois qu'il doit estre logé au quatriesme liure des simples en Dioscoride, qui est totalement dedié aux medicamens de mesme genre, que ceux que nous mettons en ce cathalogue. Afin donc que nostre iris, ne semble croistre en vain dans nos iardins, nous tascherōs de l'accommoder pour la purgation de la bile & de la pituite, (ausquelles humeurs il est dedié, selon Oribase) il est aussi estimé médicament hydro- *Cap. 27.*
rique, c'est à dire purgeant les eaux, & pour cela *lib. 7.*
on le baille coustumierement aux hydropiques. Et d'autant quē sans preparation seroit difficile qu'il puisse estre supporté, & principalement le nostre qui surmonte en acrimonie & vehemen-
ce, celui de Florence: personne ne doit estre si mal aduisé, que de le prendre sans preparation. On n'a pas de coustume d'vser des fleurs & fueil-

les du glayeul, quoy qu'on le puisse aussi reduire en toutes formes de medicamens, pour la purgation des humeurs que dessus: & pource que nous n'en auons fait encores aucune preuue, nous suffira pour le present prendre la racine, de laquelle pourrons faire breuuages, opiates, ou pillules & encores de tablettes. Le premier moyen donc, sera par decoction, prenant cinq ou six dragmes & iusques à vne once, plus ou moins, selon l'exigence, la faisant premierement tremper la moitié d'un iour dans le vin blanc, ou le vinaigre, & bouillir avec conuenable quantité d'eau, adioustant aussi quelque peu de nos aromatiques: & à la fin de la mediocre ebullition, & colation meslerons quelque peu de miel rosat ou de resiné, ou bien de vin cuit à perfection. La mesme potion se pourra aussi faire en exprimant le ius de ladite racine, duquel broyérôs la quantité de deux à trois dragmes, avec la mesgue, le miel, & quelque peu de suc de coings, ou d'autre fruit stiptique.

L'opiate & les pillules s'appresteront de la mesme racine sechee à l'ombre & mise en poudre, incorporee avec moins de vin cuit, pour faire vne masse de pillules, ou avec plus grande quantité d'iceluy, pour la rendre en consistance d'opiate, de laquelle on en pourra prendre iusques à demy once, qui sont quatre dragmes, avec quelque decoction conuenable.

Les tablettes seront formées avec le miel cuit à perfection, comme on a de coustume faire en ce pais le nogat, adioustant en apres la poudre susdite

sufdite, en telle dose, qu'on faiet les tablettes
avec le sucre. La dose de ceste racine, selon Me-
sue, est de six dragmes au plus, laquelle neant-
moins doit estre limtee, selon la forme que le
medicament sera exhibé: car en poudre il en faut
beaucoup moins donner, que en decoction &
en infusion seule, sans expression, plus qu'en
routes.

Du sureau, & hieble.

CHAPITRE XIII.



L n'y a ancien ou moderne herbori-
ste, qui ne nous descriue vne infinité
de moyens, pour accommoder toutes
les especes du sureau, à la necessité
des hommes: duquel les vns en façonnent de re-
medes seulement pour alterer, comme Galen, Liu. 15.
Oribase, les autres en font de confections en
toutes formes, pour purger les eaux, la pituite
tant tenue que crasse, comme Dioscoride & avec
luy André Mathiol. Dioscoride faiet seulement L. 4. chap.
168.
deux especes de ceste plâte: l'une qu'il appelle en
sa langue Grecque *acte*, l'autre *chameacte*. La pre-
miere est celle que les François nommēt sureau,
les Latins *sambucus*, desquels nous auons retenu
le nom sambuc: de cestuy cy Mathiol faiet trois
especes, vne sauvage laquelle croit par les mon-
taignes, l'autre domestique, la tierce aquatique.
Nous vserons du domestique, à cause qu'il nous
est plus en main, quoy que toutes les trois ayent

mesme vertu. Le *chamaecte* de Dioscoride est plustost herbe que Arbrisseau, & n'est autre que celle que nous appellons en François hieble, en Latin *chulus*: le vulgaire en Prouence la nomme dooulgues, toutes ces especes sont assez familiares & cognues d'un chacun: mesme que plusieurs des rustiques, mettent l'hieble en besongne, pour leurs purgations, ignorans possible que le sureau a mesmes puissances, de purifier le corps, de la bile, de la pituite, & des eaux: de sorte qu'on ne scauroit trouuer aucun medicamēt plus vtile pour la guarison de l'hydropisie & des gouttes, que l'une & l'autre espece. Quand au sureau on met en vsage les fueilles, les fleurs, la graine & la moyenne escorce: mais de l'hyeble, nous pouuons aussi prendre les racines, desquelles avec Mathiol. exprimerons le ius, pour d'iceluy faire de trochisques, dediez aux susdites intentions. Ceux qui ont voulu experimenter tant l'un que l'autre, sans preparation, ont recogneu, qu'ils sont molestes à l'estomach: car ils prouquent le vomissement, & principalement le suc tiré de l'escorce tant de l'une que de l'autre racine: on pourroit faire par infusions des fleurs du sambuc, avec le miel, vn sirop, qui purgeroit lesdites humeurs sans vehemence. Dioscoride prend les gettons tendres de l'un & de l'autre, lesquels il fait cuire en façon des herbes potageres, laquelle decoction il donne pour euacuer lesdites humeurs. De la racine aussi de l'hyeble cuite avec le vin, il fait vn medicament, qui n'a son pareil pour la cure des hydropiques. Dauantage, la
graine

graine de toutes les deux especes, seche & mise en poudre, prinse avec le vin blâc, en dose d'une dragme ou quatre scrupules, plus ou moins, faict même operation: la même poudre peut estre reduite en forme d'opiate, avec le miel, le vin cuit, le resiné, ou en masse de pillules, avec le vin blanc, le ius d'absinthe, de menthe, de l'iuamoscata & autre à ceste intention conuenable: adioustant tousiours quelque portion des choses qui remparent l'estomach contre les offences, à quoy seruent de beaucoup les aromatiques de ce país.

De la brionia ou coluuree.

CHAPITRE, XIII.



Ombien que la *brionia*, que les Latins appellent *vinis alba*, les François la coluuree, ou feu ardant, soit vn simple tres-frequent, tant aux montaignes, que aux país bas de ceste prouince, & qu'elle croist au long des chemins, & principalement aux hayes des iardins & vignes: si n'est elle que des herboristes cogneuë, & de quelques femmes qui la recherchent curieusement, non pour la dedier à la purgation, ains plustost pour en faire vn fard, tres-accommodé pour l'embellissement de la face, & pour esfasser les taches & cicatrices des playes, à quoy elle est excellente, si au ius de la racine on melle la farine de febues, ou des pois

ciches, & en est fait vn liniment, pour l'appliquer sur le visage ou sur toute autre partie. Il est certain que de ceste plante, comme aussi de toutes celles que nous descriuons en ce traité, on en pourroit sortir plusieurs remedes, à plusieurs & diuerses intentions vtils, mais nous nous arrêtons seulement aux purgations.

*Liu. 6. des
simples.*

L. 7. cha. 3.

Quand à nostre *brionia*, si nous voulons croire Galen, lequel Oribase & Paul Aeginette imitent totalement, elle n'a besoin d'aucune correction: tant s'en faut, que selon le tesmoignage de Paul Aeginette, pour fortifier l'estomach, on mange les gettons tendres: lesquels pour estre quelque peu adstringents, & moderement chauds, sont audit estomach tres-aggreables. Sa racine aussi (laquelle nous voulons principalement mettre en ieu) n'excede en aucune qualité, selon le tesmoignage de nostre Galen, lequel luy attribue vne vertu abstersiue & desiccatiue, iointe avec mediocre chaleur. Estât ceste proposition vraye, qu'en aucun medicament, qui n'est moleste à l'estomach, ne peut auoir lieu la violence ou vehemence: nous concluons qu'en la *brionia* n'y a point de vehemence, & par consequent la correction ne luy est point necessaire.

Toutesfois Mesue, qui a mis ceste plante au rang (apres Galen) des simples laxatifs, la confesse reuestue d'une acrimonie & mordacité, fâcheuse à l'estomach, disant avec Dioscoride que la *brionia* est chaude & seche, iusques au troisieme degre, (combien que Dioscoride n'assigne aucun degre de temperament en icelle.) On

ne doit

ne doit (dit-il) vser de la vigne sauuage (car ainsi appelle-il la *brionia* pour la similitude, que ses fucilles & tendous ou capreoles, ont avec la vigne domestique) en breuuage: à cause qu'elle porte nuisance à l'estomach & au foye, si ce n'est qu'elle soit meslee avec quelque poudre aromatique, ou mastic, ou pommes de coing, ou autres choses adstringentes & confortatiues. Quand aux choses de la medecine, qui consistent plus en pratique & experience, qu'en discours philosophiques, nous deuons plus croire à nostre propre sentiment, qu'aux opinions d'autrui: voire des plus signalez, qui comme en ce fait, bien souuent au recit des autres asseurent de choses, que eux mesmes n'ont iamais experimentees.

Nous en goustant la *brionia*, (car il n'y a aucun sentiment plus fidele, pour iuger des qualitez manifestes des simples, que le goust) auons apperceu vne grâde acrimonie, coniointe avec vne amertume insigne & remarcable: d'où nous est signifié, qu'il n'y a point de mediocrité en sa chaleur. Les accidens aussi que nous auons quelquefois remarquez, par vne seule prinse de deux dragmes, en personnes rustiques, asseurent ceste opinion: car si au preallable nostre *brionia* n'est bien apprestee, & bien melangee avec ses correctifs, elle cause vne grande subuersion d'estomach, testifiée par l'excessif vomissement, elle excorie le ventricule, & les boyaux, elle rend les yeux tous esblouys, & la veüe ofusquee: lesquels symptomes (a mon aduis) ne procedent d'ailleurs que de la qualité mordicante de la *brionia*:
comme

comme les deux premiers, ou bien des fumees & vapeurs, penetrantes iusques au cerueau, qui sont excitees & multipliees dans le ventre, lesquels accidens facilement seront euitez, moyennant les corrections accoustumees.

Quant aux parties de ceste plante, nous ne treuons point que les autheurs ayent mis en besongne, pour les purgations, que la racine, de laquelle le ius qu'en peut estre copieusement exprimé, (car elle en est bien pleine) est fort propre pour purger la pituite superflue, tant du cerueau, que de l'estomach & de la poictrine, & (selon le tesmôignage de Mesue apres Dioscoride) de toutes les parties nerveuses: & de la viêr qu'elle est conuenable medicament aux epileptiques, aux asthmiques, aux arthritiques, &c.

Nous pourrôs donc donner, sans danger d'aucun symptome, le ius de la racine de nostre *brionia*, bien & duëment meslangé, avec la poudre subtile, de l'origan, de la mariolaine, de l'hysope, du fenouil tortu, (que les apothicaires appellent *seseli maciliense*) de la menthe, de chair de coings non confits, & autres fruiçts astringents & stiptiques: desquelles choses pourrons faire telle forme de medicament que bon nous semblera, soit liquide, en consistence d'opiate, en incorporant lescdites poudres & le ius avec quelque portion du miel, ou du refiné, ou solide, en prenant seulement lescdites poudres tres-subtiles avec le seul ius de la *brionia*, auquel sera aussi vtile d'adiouster quelque goutte de vin. L'auois de coustume de faire de tablettes en forme de nogat, de la
poudre

poudre faicte de ceste racine par long temps sechee a l'ombre, avec le miel, au preallable cuit à perfection, ce qui se peut aussi faire du ius.

La dose de ce medicament est plus ou moins augmentee ou diminuee, selon les parties que l'on veut donner: car du ius, Mesue ne passe pas deux dragmes, & de tout la racine il en donne iusques au poids de deux escus.

De la laureole.

CHAPITRE XV.



Avoir que Dioscoride, Pline & quelques autres herboristes anciens, mettent la laureole entre les purgatifs, si est-ce que Mesue (lequel l'imite volontiers) ne le nombre point en son catalogue des simples dediez aux purgations: aussi en laisse-il plusieurs autres, que la posterité a depuis experimentez, pensant avoir satisfait à son intention, d'en avoir descrit vne trentaine des plus signalees & familiares qui fussent de son temps en vsage: & pource que ie n'auois point aussi de preuue de sa faculté purgatrice, elle fust passée sous silence, ne fut qu'un rustique villageois de Lambes, m'en apporta vne brâche, de la laureole masle, de laquelle (comme il m'assura) luy & toute sa famille s'estoyent purgez ceste année, craignans la peste: & même qu'il m'assura, qu'il auoit esté guari de la fièvre quarte, par l'vsage

l'usage de la decoction des fueilles d'icelle. Bien est vray qu'il confessoit, que la prinse de demy once ou enuiron desdites fueilles, luy caufoit quelques accidens & symptomes tres-molestes, comme sont le vomissement, le mal de cœur, & quelquefois la syncope: lesquels, suis assuré, il eusse euitez, par la correction du medicament, & par l'observation des circonstances, que l'habile Medecin remarque en toutes ses operations.

Ce simple croit principalement aux montaignes, & par le rapport de plusieurs, s'en trouue copieusement au bois de Valbonette. Quoy qu'il en soit nostre Proouence en est pourueüe en plusieurs endroits, mesmemēt aux montaignes, d'où facilement nous la pourrions recouurer, n'estoit que nous en auons plusieurs autres de mesme vertu que celle cy.

Les racines selon Dioscoride sont inutiles, tellement qu'avec luy nous n'vserons que des fueilles & des graines ou bacees, desquelles le mesme Dioscoride, baille iusques à quinze, pour purger la pituité par le fondement. Il est certain que sa vehemence sera d'aussi facile correction, que celle des autres medicamens cy dessus mentionnez, & d'autant qu'elle est d'un temperament tres-chaud & sec, tesmoigné par son acrimonie, nous abbatrōs l'impetuosité procedante de telle qualité, par les choses refrigerantes stiptiques, qui arresteront aussi la vitesse, adioustant celles qui peuent humecter ensemble en refroidissant, pour auoir esgard à la secheresse, qui est en elle iusques au troisieme degré. Les premieres serōt
les

les fruiçts agreſtes, les pommes des coings, les prunelles de l'aubefpin, &c. Les autres, les laitues, les oſeilles, le pourprier, le nombril de vens, les graines des melons, &c.

Pour euitier la ſyncope, meſlerons quelquevn des ſimples cordiaux, comme l'eſcordium, la meliſſe, le chardon benit, la pimpinelle, &c. Pour auoir eſgard à l'eſtomach, adiouſterons la menthe, l'ablinthe, &c. Et de ces choſes bien & deuëment proportionnees & meſlees, pourrons faire decoctions avec l'eau, opiates avec le vin cuit, le reſiné, le miel, ou pillules avec le ius d'abſinthe, le vin ou autre accommodé à noſtre intention.

Quand à la doſe de ce médicament nous la diuiſerons ſelon la forme du médicament que noſtre inténion ſera de faire: car en decoction pourrons dōner iuſques a cinq ou ſix dragmes deſdites fueilles, en pillules ou opiates, ne paſſerons pas deux dragmes: combien que quelquefois ſe preſentent de circonſtances, qu'il faut augmenter ou amoindrir leſdites doſes.

Du pied de veau.

CHAPITRE XVI.



Le pied de veau, que les Apothicaires appellent *iarus*, les Latins *dracunculus*, ou *serpentaria minor*, des Prouençaux ſegueirons ou fugueirons, ie m'aſſeure, ſeroit en vſage pour la purgation de la phleg

la phlegme, tout ainsi que les femmes ont de coustume de s'en seruir pour embellir la face: mesmement de la racine tres-belle & blanche, de laquelle elles composent vn fard, qui n'est de peu d'efficace. Je sçay bien que les Grecs, comme Dioscoride, Galen, Oribase, &c. ne luy attribuēt point de faculté purgatrice, combien qu'ils la tiennent propre pour nettoyer, absterger, & ouurir les opilations, des entrailles, mais ce sont d'effaicts differens à la purgation, pour laquelle Mesue, & Pline l'estiment tres-vtile: à l'imitation desquels i'en ay voulu faire quelque preuue, & le mettre à mon catalogue. Ioint aussi qu'il est vn simple si frequent & cogneu en ce païs, qu'il n'y a personne, entre les plebees, qui ne le cognoisse fort bien: car il croit quasi par tout, tant aux forests qu'aux lieux proches des villes, aux hayes des vignes & iardins, & cōbien qu'aucuns commandent de la cueillir au Printemps, les autres à l'Automne, si est-ce qu'il se trouue tousiours tres-verdoyant & en toutes les parties de l'annee, mesmement en ce païs temperé: veu aussi qu'il se nourrit entre les buissons, & les hayes viues, desquelles il se pare & defend au froid & neges.

Quant à ce qu'on met en controverse de sa faculté purgatrice, à cause que Dioscoride ne l'a pas mis au rang des purgatifs: il en faut plus croire à l'experience, qu'à tout autre tesmoignage, laquelle nous a monstré qu'il purge la pituite tant crasse que subtile, sans aucune impetuosité, tellement qu'a peine a-il besoin de correction.

Galen

Galen estime que la racine de ce simple est comestible: mesme qu'il n'a pas hôte de dire, qu'elle se mäge comme les naueaux. Ce que combien qu'il entende de l'aron (ainsi appelle-il le pied de veau) qui croit en Cyrene, si est-ce que nous en pouuons autant dire du nostre, pourueu qu'il soit appresté, à la façon que ledit Galen l'enseigne: laquelle chose les vilageoises ont desja commencé d'experimenter aux pourceaux, lesquels elles nourrissent en partie de ceste racine bouillie, principalement au temps de l'hyuer. Et pour ce que nostre pied de veau est fort acré (comme le goust nous tesmoigne) par laquelle acrimonie il pourroit estre nuisant à ceux qui ont l'estomach & le foye imbecilles, nous ne l'exhiberons point que bien préparé, suiuant ce que Mesue nous en laisse par escrit, avec le miel, le vin cuit, le rob ou rub de raisins, ou de pruneaux, sans omettre quelqu'une des choses aromatiques, ny les stomachiques adstringentes. Par ainsi nous prendrons trois onces de ceste racine, laquelle en premier lieu lauerons avec le vin, en second lieu la battons long temps dans le mortier de marbre avec le pilon de bois, & l'ayant passée par le tamis à la mode de la casse extraicte, adiousterons à icelle trois dragmes de menthe bien puluerisée, & vne dragme & demy d'absinthe, avec quelque peu de ius de coing, ou d'autre fruct astringent: ferons vne opiate avec la quantité requise du miel ou du vin cuit, qui en la quantité de trois dragmes ou demy once, purgera fort bien lesdites humeurs, tant de l'estomach

Lin. 6. des simples.
L. 2. de la puissance des simples.
Lin. 2. ch. 24. des med. simp. purg.

& de la poitrine, que de la teste & des iointures, & de toutes les parties du corps. De la mesme racine nous pouuons faire de breuuages, la faisant bouillir en l'eau avec ses correctifs, d'icelle aussi sechee à l'ombre & bien puluerisee avec lesdits correctifs, ferons vne masse de pillules, formees avec le ius d'origan, d'abfinthe, de saulge, &c. de laquelle quatre scrupules, purgeront fort bien & sans violence aucune. Les fueilles de ce medicament n'en feroient pas moins, voire aussi les graines, quoy que les autheurs n'vsent que des racines.

De la geneſte.

CHAPITRE XVII.

L. 2. c. 152.



L est vray semblable que les geneſtes de ce païs sont differentes à celles d'Eſpagne, pource que d'icelles (ſelon Dioſcoride) ils en tirent de quoy faire chordes aux nauires, & à faire ſouliers & veſtemens aux bergers, ce que ne pourrions faire des noſtres, qu'avec grande difficulté: toutesſois elles ſont ſemblables en vertu purgatrice, car l'experience nous a ſouuent faiſt voir, que les fleurs des noſtres purgent par le vomifement, & les graines par le fondement, quoy qu'aussi excitent le vomir. I'ay bien voulu les adiouſter en ce catalogue, tant pour leur familiarité en ayant les plus ignares la cognoiſſance, que pour autant, que ce ſimple eſt vn des plus aſſeu-

rez

rez medicamens pour la purgation, que nous ayons en ce païs: tellement qu'il n'y a contree là où on ne le trouue, tant aux montagnes qu'au bas païs. Il est certain que si le vulgaire auoit cogneu la vertu purgatrice des fleurs & graines de ce simple, que tout ainsi qu'on les confit au vinaigre, comme les capres, pour faire venir les fleurs aux femmes, ils l'employeroient aussi aux purgations, plustost que plusieurs autres, qu'ils ne sauent donner sans accidens scandaleux: car les actions de cestuy-cy ne sont point ou peu molestes au corps.

Nous n'auons remarqué en ce païs que deux sortes de la geneste, l'une qui est grande, de laquelle les verges sont assés lógues, & sans fueilles, laquelle est tres-frequence en la basse Prouence, combien qu'on en despopule bien fort le terroir d'Aix, quoy que ce simple ne face iniure à personne: car il n'occupe que les lieux incults, arides & steriles, l'autre est beaucoup moindre, de laquelle les virgules, sont beaucoup moins longues, & moins rondes, vestues de quelques petites fueilles: cestuy-cy (a mon aduis) ne croit qu'aux montagnes seulement. Toutes les deux especes ont la fleur iaune & la graine enclose dans vne gosse comme les phaseoles, elles ont aussi mesme faculté de purger la phlegme, les eaux & l'humeur bilieux: outre ce qu'elles sont de grand efficace à l'ouuerture des opilations de la rate, & du foye, & à purifier & nettoyer les reins & la vessie de tous excremens, de prouoquer les euacuations menstruales aux femmes:&

les vrines à l'un & l'autre sexe : lesquels effets sont hors de nostre intention, qui n'est autre que de parler des purgations.

De ceste plante donc, nous vserons des fleurs & de la graine, qui est comme la lentille, & semblablement des virgules & gettons tendres, au mois de May, desquels exprimerons le ius, qui estant mixtionné comme nous monstrerons, fera le mesme que les fleurs & les semences, & combien qu'on estime que lesdites fleurs & semences purgent par haut & par en bas, sans fascherie ny trouble : toutesfois, l'experience nous a plusieurs fois faict voir, qu'elles sont aucunement fascheuses à l'estomach. C'est pourquoy Philagrius les bailloit avec le mastic & les roses : mais d'autant que nous ne voulons chercher aucun medicament hors de nostre province, dans laquelle le mastic ne se trouue point, (par nostre faute toutesfois, & negligence de cultiuier les lentisclcs, d'où il est tiré, ou plustost, de ne scauoir le moyen de le faire, depuis que nous auons lesdits lentisclcs autant bons que scauroyét estre ceux de l'Isle de Cyo.) A iceluy donc nous substituerons quelqu'une des choses adstringentes, corroboratiues de l'estomach, si souuent mentionnees.

Et par ainsi nostre geneste estant capable d'estre meslee & accommodee, en telle forme de medicament que bon nous semblera : en premier lieu nous ferons vn sirop laxatif, des infusions des fleurs en la decoction des rameaux tendres & summitez du lentiscle, de la mirthe, de la
menthe,

menthe, de la sauge, sadreye, &c. & de quelques prunes tant aigres que douces, lequel syrop sera plus ou moins laxatif, selon que lesdites infusions seront multipliées.

Les opiates ou pillules laxatiues, se pourront faire des poudres, tant de la graine que des fleurs de la geneste, les opiates, dis-je, avec le miel, le refiné, le vin cuit, les pillules avec le ius des poires, des coings, ou bien de quelque herbe accommodée à nostre intétion, & tres-commodement avec le vin blâc ou le cleret. La graine du genest donnée en poudre aux hydropiques en dose d'une dragme ou de deux au plus, avec le vin cleret ou blanc, ou avec quelque decoction aperitiue, purge les eaux par le fondement. Quant au ius que nous pouuons tirer des virgules du genest, en meslerons certaine quantité avec la chair des coings, des pommes agrestes ou des corneilles, ou des cormes, le tout cuit avec le miel, ou le vin cuit, pour le reseruer à la necessité.

La dose de ce medicament pourra estre, quand aux fleurs de deux dragmes iusques à cinq: & quand aux semences, de deux iusques à quatre, lesquelles doses seront augmentées ou diminuées, selon les moyens de l'administration & autres circonstances que le seul Medecin peut remarquer.

De l'Aristolochie.

CHAPITRE XVIII.



L n'y a pas vn auteur entre les Grecs , qui attribue à l'aristolochie la faculté de purger, qui est cause que quelques vns ont estimé qu'elle ne doit pas estre mise au rang des medicamens purgatifs. Toutesfois pour ne me despartir de l'autorité de Mesue (attendant d'en faire bien tost, aidant Dieu, la preuue) ie l'ay voulu renger avec les precedens : tant pour inciter quelqu'un d'en faire l'experience, que pource qu'elle croit abondamment en ce pais de Prouence. Je sçay bien que Paul Aeginette dit, que l'aristolochie clematis, c'est à dire qu'il a de petites branchettes, cōme celles des vignes, prinse avec la *mulsa*, en dose d'une dragme, purge comme la colochinte, mais en ce lieu là il ne parle point des autres especes. Le mesme auteur décrit aussi les vertus manifestes de toutes les especes d'aristolochie: mais des effets qui viennent de l'occulte puissance, n'en fait aucune mention. Aëce resmoigne aussi que deux dragmes du fruiet de l'aristolochie clematis, purge la pituite. & la bile.

Ceste espece d'aristolochie (selon le dire de Mathiol) il se treuve fort rarement, & est cognüe de bien peu de gens, tellement qu'on ne la trouue point depeinte au commentaire qu'il a fait sur les liures de Dioscoride.

Quant

Quant à l'aristolochie ronde & longue elles se trouuent assés frequentes en ce païs, celle la croit le plus aux vallees pleines de ioncs, & dans les prés qu'on n'arrouse guieres, ceste-cy dans les vignes, desquelles les vigneronns ne les en peuuent despeupler. A toutes les deux especes nous attribuons la vertu purgatrice de l'humeur pituiteux & bilieux: plus toutesfois à la ronde (de laquelle entend Hippocrate, quand il commande la donner aux pulmoniques) qu'à la longue.

Quant à ce qu'appartient à leur correction, semble n'estre point necessaire à aucune d'icelles: car tant s'en faut qu'elles endommagent aucune des parties internes, qu'elles en sont de beaucoup confortees & corroborées, & c'est ce qu'en dit Mesue, que l'aristolochie en purgeant, ne nuit point, & profite beaucoup aux parties principales, & signamment à l'estomach. *L. des simples ch. 27.*

Entre toutes les especes d'aristolochie on estime la ronde la plus vigoureuse, de laquelle on tire beaucoup de commoditez (lesquelles i'obtiens pour n'estre trop long) outre la purgation: pour le regard de laquelle, puis que la longue nous est tant à commadement, nous la mettrons en besongne, & l'appresterons en toutes les formes de medicamens, la corrigeant toutesfois, comme auons cy dessus le pied de veau préparé. Sa dose sera en decoction iusques à trois ou quatre dragmes: en poudre incorporee avec le vin cuit ou le miel suffiront deux dragmes.

De l'oignon marin.

CHAPITRE XIX.



Res que, selon la commune opinion, les oignons domestiques, soyēt aussi reueſtus de la vertu laxatiue: ce ne ſont pourtant ceux là deſquels noſtre intention eſt de parler en ce premier cathalogue, qui eſt ſeulement des medicamens qui ne ſe peuuent aucunement apreſter, pour eſtre capables de nourrir: entre leſquels l'oignon marin, que les Apothicaires appellēt ſcille, eſt de grande conſideration. Dioſcoride en faiēt de deux ſortes, qu'il diſtingue en deux diuers chapitres, l'vne eſt grande, laquelle nous entendons principalement par le nom de ſcille: l'autre petite que luy meſme appelle *pancratium*, toutes les deux ont meſme poiſſance, combien que la petite eſt de moindre vertu, elles ſont auſſi fort bien peuplées en ce païs principalement aux parties maritimes. Dioſcoride ne les a pas logées entre les purgatifs ſimples, au quatrieſme liure, quoy qu'il ne leur denie pas la vertu laxatiue: car d'vne partie de l'eſcille roſtie, & de huiēt parties du ſel auſſi roſti, en doſe d'vne à deux dragmes, il faiēt vn medicament qui purge le ventre ſans excès. Ce ſimple eſt de grand efficace, non ſeulement à preparer les humeurs cras & glutineux, & les diſpoſer à la purgation, mais auſſi à les purger & chaffer hors du corps: le premier deſquels effets
procède

procede (comme dit est) des qualitez manifestes, le second des occultes & specifiques. Il y a deux façons de la preparer & la rendre facile les plus propres, qu'on scauroit excogiter, & de moins de labeur: l'une qu'il la fait cuire l'envelopant d'as la paste, ou d'argille, & mettre rotir au four, iusques à ce que ladite paste ou argille ont acquis vne crouste tres-dure: que si pour la première fois l'escille n'est renduë molle, il la faut enfermer encores derechef: l'autre est de la mettre dans vn pot de terre bien couuert & luté, au four chaud, iusques à la parfaite assiation. Ces deux moyens de preparer l'escille sont les plus asseurez: car estant icelle administree ainsi, nous sauons qu'aucuns perilleux accidens, ne s'en peuvent ensuiure. La decoction n'est pas de moindre valeur, car soit que l'on vueille manger l'escille bouillie & bié cuite en l'eau, ou boire son bouillon, l'effet en sera tres-salutaire. Outre les susdits il y a d'autres moyens d'accommoder l'escille, & la rendre moins nuisible & moleste au corps, en la despouillant de son excessiue chaleur & acrimonie: car quoy que Galen la face chaude du second degré seulement, si est-ce que ses effets demontrent, qu'elle passe plus outre, que du commencement du troisieme. De ce sont tesmoins les excoriations, qu'autres fois nous auons veu estre faites par icelle: outre ladite chaleur elle est aussi reuestue d'une tenuité & subtilité de substance, toutesfois plus superficielle, que profonde.

L. 8. simp. med.

La chaleur sera corrigee par les choses refrai-

gerantes : celles qui avec la froideur ont l'astringtion coniointe, arresteront aussi la vitesse : parquoy en quelque forme qu'on la vueille bailler, soit en decoction, en pillules, ou en opiates, les preparations & corrections sont tousiours necessaires: de sorte que les correctifs tant ceux qui sont dediez pour l'acrimonie, & tenuité des parties, que les autres qui doiuent repugner à la superflue humidité de ce simple, doiuent estre mis en plus grande dose, lors que l'escille est administree sans coction, que quand nous la faisons premierement cuire, deuant que la mesler avec iceux.

L'escille donc mise en roelles & sechee selon l'art, pourra estre fort bien meslee & batue dans le mortier avec la sadreye, l'origan, le serpouller, &c. de laquelle melange nous ioinurons avec le ius ou la chair des coings, des poires ou de quelque fruiet agreste, pour faire de pillules, ou bien avec le miel escumé ou rosat pour faire vne opiate.

La dose de ce medicament sera aussi diuersifiee, selon le moyen que l'on l'administrera : car en decoction, en donnerons iusques à demy once: en pillules n'excederons deux dragmes: en opiate, quelque peu dauantage que deux dragmes: mais de celle qui sera rostie, comme auons dit cy dessus en baillerons iusques à six dragmes ou plus.

Du chou marin.

CHAPITRE XX.



Ostre intention n'est pas de parler en ce lieu de toutes les especes des chous, quoy que toutes ayent puissance de purger: mais seulement de celuy qui se trouue au bord de la mer, ayant les fueilles semblables à celles de l'aristolochie ronde. Ceste espece n'est pas tant vulgaire que les autres simples desquels nous auons fait aupara-
uant mētion, à cause qu'elle ne croit qu'aux parties maritimes, meslee parmi le sablon de la mer. Dioscoride luy attribue vne insigne faculté pur-
gatrice, mais il ne luy assigne point de propre & peculiere humeur. On fait à Montpellier vne composition, intitulée *electuarium de soldanella incerti authoris*: duquel le chou marin, qui n'est au-
tre chose que la *soldanella*, est la base & principal ingredient. Cest electuaire est dédié à plusieurs maladies, & principalement à l'hidropisie: qu'est
cause que nous attribuons à nostre *brassica marina* la puissance de purger par en bas les eaux: com-
bien qu'elle euacue aussi les mucositez & la pi-
tuite, laquelle abonde plus aux gens maritimes, qu'aux autres hommes: qui nous doit de tāt plus
faire admirer la prouidence de Dieu, lequel a donné la varieté des remedes, accommodez à la
diuersité des maladies, qui coustumierement ad-
uiennēt, selon la varieté des lieux. Je suis esmer-
ueillé,

ueillé que Mesue ne l'aye mis entre les purgatifs au liure des simples : possible qu'il ne l'auoit pas expérimenté, combien qu'il deuoit adiouster foy, à ce qu'Hippocrate en a escrit au second liure de *dieta*, disant que le chou est chaud & purgatif de l'humeur bilieux. Autant en dict au liure des maladies internes, là où il commande de le cuire, & d'iceluy cuit exprimer le ius, pour en donner la quantité d'un demy verre, à mesme intention que dessus. Il est certain qu'Hippocrate entend cela du chou marin, & non du domestique, car la vertu de purger qu'a le domestique, en legere decoction, est facilement translatee en l'eau: tellement que ledict chou tant s'en faut qu'il soit laxatif apres la decoction, que mesme il est adstringent, & vtile à restreindre (selon Galen) le flux de ventre.

Ch. 44. 2.
de alim.

Quant à nostre chou marin l'experience demontre assés, qu'il n'est pas seulement purgatif en l'escorce, mais en son corps & dans ses parties les plus profondes & terrestres: tellement que la poudre d'iceluy est tres-laxatiue, tesmoin est ledict electuaire de *soldanella*, auquel elle est le principal & plus vigoureux ingredient.

Ce simple est bon à faire toutes formes de medicament, tant liquides & moyennes, que solides, & d'autant que l'experience nous a fait voir, & l'autorité de Dioscoride le confirme, qu'il est contraire à l'estomach, nous amâderons son acrimonie par la melange des chotes stomachiques, stiptiques, refrigerâtes, desquelles auôs fait plusieurs fois mention auparauant.

Hippo

Hippocrate le fait par l'ebullition, Dioscori-
de le corrige aussi par la coction avec la graisse, ^{Li. 2. de la diete.}
imitant en ce Hippocrate lequel ordonne de faire
ladite coction avec la graisse des reins: & de là
est venu que les Prouençaux font grand cas, des
chous bouillis avec vne rougnonade, ainsi l'appel-
lent-ils.

La dose de la *soldanella* ou chou marin est di-
uerse selon la forme que nous voulons estre em-
ployee; car en decoction il en faudra donner de
demy once à vne once, & quelquefois dauanta-
ge: en poudre pour les pillules sera assés de deux
dragmes, voire aux plus difficiles, pour les opia-
tes iusques à demy once.

Me semble d'auoir assés prouué ma propositiō
en ce premier genre de medicamēs, laquelle tēd
à cela que pour faire la medecine, il n'est ja de
besoin que nous employōns les drogues estran-
geres, en ayant amené vne quinzaine pour tes-
moins, la fidelité desquels a esté plusieurs fois
appreuvé. Je ne doute point que si nous faisons
vne enqueste, avec les diligences requises par
tous les carrefours de ce païs, nous n'en trouui-
siōs beaucoup plus qu'il ne nous en faut. De sor-
te qu'en lieu que nous fussions contrainsts d'aller
mandier les estrangers, que plustost nous auriōs
de quoy fournir aux Medecins moins curieux es
autres prouinces. Car outre les susdits nous auōs
encores, le lait & les cimes des figuiers, l'herbe
ditte *staphisagria*, qui est l'herbe des poux, l'escor-
ce des capres, le chou sauuage, la lie du vin, les
escailles d'arain, la graine du rhamne, & vne in-
finité

finité d'autres que suis asseuré nous trouuerions en ce païs, lesquels sans aucune difficulté pourroyent estre aprestees pour nos purgations necessaires. Reste maintenant de cōfirmer la verité de ceste opinion, par l'experience des medicaments, lesquels tant s'en faut qu'ils ayent en eux aucune vehemence, d'où nous soyons contrainsts leur adioindre autres remedes pour les tenir bridez: que mesme, sans quelque chose qui esueille leurs facultez, ne font aucune operatiō qui vaille: & ce faisant, mōstrerons tousiours que la medecine pourra fort bien estre exercee en Prouence, sans l'aloës, sans la casse, sans les tamarins, sans le sebesthe, sans le rheubarbe, sans les myrobolans, & encores sans le sené: laquelle toutefois ie mettrois volontiers en ce catalogue, tant pource qu'elle est vn medicament si asseuré, qu'à peine est elle iamais exhibee sans effet & grand profit, pourueu que les occasions & circonstances soyent bien gardees, qu'à cause qu'elle est tousiours à bon marché: n'estoit que ie ne pretēs point sortir hors des limites que i'ay auparauant plantees. Je ne fais point de doute, q̄ si nous prenions peine de la transplanter & cultiuer dās nos iardins, elle ne cederoit en rien à l'orientale, de ce que (comme m'a esté referé par gēs dignes de foy) on a des-jà veu l'experience, par vne plante, qui est nourrie dans vn iardin, au terroir de la ville d'Aix. Toutesfois on ne s'en doit pas beaucoup pener: d'autant que nous luy succedons la ptarmica des-jà bien experimentee & de mesme vertu.

Fin du premier Liure.



DES MEDICAMENS QVI

PVRGENT SANS FAIRE

aucune violence ou biēn
peu au corps
humain.

LIVRE SECOND.

*De la diuision des medicamens en quelques
especes & differences.*

CHAPITRE I.



ARISTOTE & toute l'eschole des ^{Prob. 43.} Grecs, estiment toutes les choses ^{sect. 1.} estre medicamens, lesquelles ou par exēs de quelqu'vne des qualitez manifestes, comme de chaleur, froidure, &c. ou par quelque inimitié naturelle, procedante de la forme specifique, sont plustost faictes pour surmonter & vaincre nostre chaleur naturelle que pour estre vaincues: tellemēt qu'ils attribuent le nom de pharmach, à tout ce que ne peut estre changé en nourrissement & en la substance du nourri, soit qu'il puisse profiter au corps, comme sont les medicamens, ou domma-ger, comme les venins, qui sont totalement ennemis de l'humaine nature.

La

Ch. 2. 1. 3.
de tempe-
ram.

Cap. 15. 16.
li. 3 simpl.

La diuision de Galen , quand à ce propos , est remarquable , & digne d'estre preferee à toutes autres , par laquelle il fait quatre differences de medicamens. La premiere est de ceux qui tant s'en faut qu'ils reçoient aucune mutation dans nostre corps, qu'ils retiennent tousiours leur naturel, l'alterent & le changent , tout ainsi que les alimens sont en iceluy alterez & changez. Tels sont ceux là que luy mesme appelle en sa langue *deleteria*, c'est à dire venimeux , seulemēt par leur quantité , & non de toute leur substance. De ce genre est l'euphorbe , l'opium, la cigue, la mandragore, le hiosciame , & la plus grand part des medicamens auparauant mentionnez : laquelle faculté deletere, pource qu'elle procede des qualitez manifestes , est facile à corriger , tout ainsi que nous auons demonstté asseés amplement. La seconde est de ceux qui ayāt prins quelque commencement de mutation en nostre corps, se corrompent & alterent eux mesmes , laquelle corruption en fin est cōmuniquée au corps, de sorte qu'il en reçoit de grands & insignes dommages. A ceux cy est aussi attribué le nom de deletere ou venin , mais autrement qu'aux premiers : car ceux là en quantité excessiue seulement sont tels, ceux cy de toute leur nature & en la moindre portion sont ennemis de la vie humaine, comme sont l'acoriēt , les cantarides , &c. De ce genre sont aussi les venins qui procedēt des scorpions, des serpens, des chiens enragez & de semblables animaux venimeux , comme aussi le venin de la peste. La troisieme espeece est de ceux qui reçoient

uent

uent premierement l'action de nostre chaleur naturelle:& en apres agissent icelle, sans toutes-
fois l'endômager en quelque chose: tel est l'ab-
sinthe, le melilot, la chamomille, l'origan, &c.
En la quatriesme, sont colloquez ceux la, des-
quels les actions sont telles en nostre corps, &
d'iceluy en eux mesmes, qu'en fin ne peuvent re-
sister à nostre chaleur naturelle, sont contraints
luy ceder & prendre tel parti que bon luy sem-
ble, c'est à dire se changer totalement en la sub-
stance de celuy qui l'elabore:& ce sont ceux que
nous appellons partie medicamens, & partie ali-
mens, comme sont les laictues, les prunes, pom-
mes, &c.

De ces medicamens les vns alterent seulemēt
& ne purgent point, les autres outre l'alteration,
ont aussi la puissance de purger: & de ceux cy
seulement nostre intention a esté de parler, &
affin que selon leur vehemence ou imbecillité
de purger, ils soyent plus methodiquement dis-
tinguez, nous noterōs que le mot de purgation
est commun à tous les medicamens, qui peuvent
causer l'expulsion des superfluitez hors du corps
en quelque partie qu'ils soyent cachez & dete-
nus: & de là vient, que les vns sont appelez ce-
phaliques, qui purgent le cerneau de la pituite
par les narines: les autres bechiques ou purga-
tifs des choses contenues dans la poictrine: au-
cuns diuretiques, excitans les vrines: plusieurs
sudorifiques, qui purgēt la partie sereuse & sub-
tile du sang, par les meats de la peau. Ledit mot
de purgation est attribué plus particulièrement

& par antonomasie, aux medicamens qui purgés vniuersellemēt tout le corps, ou partie d'iceluy, par le fondement, ou par la bouche, lesquels les Medecins ont distinguez en trois ordres. Le premier est de ceux qui ont en eux quelque vertu & puissance estrange, & totalement aliene de nostre naturel, laquelle estant assistee par quelques excessiues qualitez manifestes, peut estre corrigee, tout ainsi que telles qualitez se peuuent amender: & de ceux cy nous auons assés ample- ment parlé au premier liure. Le second cōprend ceux qui sont beaucoup inferieurs en vehemen- ce, aux premiers, comme est l'agaric, la fumeter- re la mercuriale, les centaures, &c. Le troisiē- me est de ceux, qui ne sont guieres differens des alimens, desquels est la manue les prunes, la mes- gue, le ius du coq bouilli & semblables. Et tout ainsi qu'au premier nous auons nombré ceux qui sans exacte correction ne peuuent ny doy- uent estre employez, ainsi auons deliberé dedier ce second liure à discourir des medicamens du second ordre.

De la frangula.

CHAPITRE II.



Ntre les circonstances qui empes- chent l'vsage des medicamens des- crits auparauant (pour estre iceux estimez d'une vehemēce intolérable) les

les plus remarquables & principales sont, les forces, l'age, la fièvre continue & ardante, l'inflammation de quelque partie interieure, &c. l'obstruction aussi, &c. Au lieu desquels alors nous mettrés en besongne ceux qui seront nombrés cy apres, pour tousiours confirmer & admirer la providence de nature, laquelle a si bien eu esgard à la santé & conualeſcence des hômes, que pour faute de remedes il ne peut ny doit iamaïs estre delatllé sans secours, & mesmement en ceste tres-seconde prouince, qui a esté decorée & enrichie, de tant de diuersité de remedes, qu'il n'y a circonstance aucune, qui puisse empêcher le cours de la medecine, & principalement aux purgations, lesquelles les Medecins peuuent moderer en tous degrez, aussi commodemēt, & voire beaucoup plus en ce païs, qu'en aucun autre. Car s'il est besoin de faire vne purgation abondante & copieuse ou mediocre, soit pour purger legerement & avec toute facilité: ceste terre est par tout pleine des choses à ce requises & necessaires. Et pour commencer ce second catalogue, par les medicamens qui purgēt avec mediocrité, qui ne sont tant eslongnez de nostre naturel, que ceux du premier, ie mettray en teste la *frangula*, qui est vn arbre de mediocre grandeur, ayant les fueilles semblables à celles du cornouillier, ou acuernier en Prouençal, ses fleurs blanches, son fruiēt petit, de la grosseur d'vn pois. Ce simple a le bois fort imbecille, & frelle, facile à rompre, de laquelle facilité elle porte le nom de *frangula*. Ie l'ay voulu ranger

tout premier, pour la parangonner, & encores la preferer au rheubarbe, duquel, depuis le temps que les Medecins ont commencé de faire la medecine à la mode Arabesque, on a fait si grand conte, que ses loüanges sont maintenant espar- ses par toute l'Europe.

Le rheubarbe donc est tant estimé, tant pour- ce qu'il est des medicamens mediocres, purgeant sans violence, & avec confort & consolation des parties internes, que pource qu'il est amy du foye, de l'estomach, de la rate, & des autres par- ties naturelles, ausquelles il ne permet qu'aucu- ne opilation aye lieu: brief on le repute vn medi- cament conuenable à toutes maladies.

Nostre *frangula* n'a pas moins de pouuoir: car outre le tesmoignage de Mathiol, l'experience est certaine, qu'elle purge de la mesme façon que le rheubarbe, corroborât par vne moderee astri- ction, les parties interieures de nostre corps: & en outre elle les deliure & defend des opilations & obstructions, ausquelles sont le plus souuent subiettes.

Sa faculté naturelle est de purger la cholere & la pituite, laquelle puissance nous recognoi- sons au rheubarbe, & Mesue la luy attribue aussi, & encores d'espuiser les eaux des Hidropiques, chose que le rheubarbe n'a iamais fait. La *fran- gula* a ce pouuoir principalement en l'escorce, de laquelle la partie exterieure est adstringente, & l'interieure laxatiue: ceste plante se treuve aux montagnes de l'haute Prouence en plusieurs en- droits: n'y a pas long temps qu'elle y a esté reco- gnuë,

gnuë, ie suis asseuré qu'on la trouueroit à la sainte Baume, & qu'elle pourroit estre cultiuee & nourrie par tout ce país mesme dans les iardins: tout ainsi que plusieurs autres tant arbres, que herbes, sont en iceux transplantez & bien entretenus.

Ie m'esmerueille, que depuis (comme dit est) le temps qu'il y a que le rheubarbe a esté en si grand pris entre nous, qu'on n'aye taché, d'en prouuoir ce país, qti est vne region temperee, tout ainsi qu'on y cultiue maintenant les cannes à succe, les pistaches, les palmes, & plusieurs autres plantes estrangeres. Mais en cela nous auôs deux empeschemens principaux: l'vn est la nonchalance & negligence nostre, qui a faict que nous ne voulons ou n'osons adiouter rien à ce que nos predecesseurs ont inuenté: l'autre est l'impieté & meschanceré des barbares, lesquels trouuent si bon que nous n'employons presque autres drogues que les leurs, qu'ils ne nous mandent rien, qui ne soit adultere & corrompu. Il est certain que le rheubarbe en leur país est vne drogue de grand efficace, & à toutes les facultez desquelles Mesue l'a orné par ses escrits: mais celui qu'ils nous enuoyent est de fort peu de valeur, & la plus part, sert mieux à l'embellissement des cheueux des femmes, que pour autres medecines.

De ceste escorce donc prinse de nostre *frangula*, nous pouuons faire vne decoction avec l'agrimonie, l'absinthe pontique, la cuscuta, les obelons, le romarin, le fenouil, le percil, les

racines d'endiue, de laquelle donnerons cinq ou six onces, pour guerir la iaunisse, ouurir les opilations, l'hydropisie & pour la bonne habitude à ceux qui sont pleins de mauuaises humeurs & cacochimes. Ladite escorce pourra aussi estre tres-commodement employee pour composer pillules avec vin blanc, le ius d'absinthe, de chicoree, &c. ou opiates avec le miel, le vin cuit, le resiné, la chair des prunes, &c. ou tablettes, en adioustant la poudre au miel cuit à perfection, à la façon qu'on fait le nogat. Sa dose en decoctio sera de six dragmes à vne once, en pillules iusques à deux dragmes, en opiates plus de trois.

Des roses.

CHAPITRE III.



L n'y a lieu de s'esmerveiller, si aux choses qui consistent en l'experience, touchât nostre medecine, les anciens & ceux mesmes qui ont inuenté les sciéces ont ignoré des effets & operations, que les modernes ont, ou par cas fortui, ou bien par deliberee recherche, decouuertes & pratiquées. Car quand à ce que concerne la generalité, personne de ceux qui font profession de nostre medecine, & qui sont dignes du tiltre de Medecin, ne doit ignorer, les propositions & documens, qui sont comme regles generales & infallibles: mais touchant aux choses qui consistent en experiences, qui ne s'estendent plus auant que de l'indiuidu

l'individu & particulier: est impossible qu'en cette vie si briefue, & en vne faculté si longue & si pleine de difficultez, vn mesme homme puisse auoir tout expérimenté. Cecy est confirmé & verifié en plusieurs medicamens, la vertu purgatrice desquels, a esté descouuerte n'y a pas long temps, & ce descouure tous les iours, entre lesquels les roses sont des plus insignes, & tiennent en bonté & fidelité le premier rang. Leur puissance de purger, quoy que les anciens Grecs l'ayent ignoree, est maintenant si vulgaire, qu'il y a peu de gens, qui n'en ayent de nostre temps faict la preuue: & mesme que la plus grand part des personnes qui ont accoustumé de se purger au printemps, font vne decoction de cinquante & iusques à cent roses, avec autât pesant de sucre (comme si les roses ne purgeoyét aussi bien, & voire mieux, sans le sucre, qu'avec iceluy) de laquelle decoction ils vsent, les vns avec contentement & bon succès, les autres au contraire.

La commune opinion des Medecins est, que les roses, comme aussi plusieurs autres fleurs, ont leur faculté purgatrice, seulement en la surface ou escorce: tellement qu'ils tiennent que les roses seches (à cause que leur humidité superficielle est exhalée) ne purgét aucunement. A laquelle opinion i'ay esté aussi auparauant lié: mais estant moy acertené par experiences tres-certaines & asseurees, faictes tant sur ma personne, qu'en plusieurs autres, que la longue decoction desdites roses, faict beaucoup meilleure operation, que la seule infusion, expression, ou briefue bul-

lition, & mesme que les incarnates seches & arides, en quantité conuenable bouillies long téps, purgent avec très-grand contentement. Ayant donc moy-mesme expérimenté, veu & ouy dire à personnes dignes de foy, tels & semblables effets des roses, suis esté comme contraint, me despartir de ceste opinion commune, & de confesser, que les roses ont leur puissance purgatrice, non seulement en la surface, mais aussi en leur corps & en toute leur substance. Les roses Muscades, qu'on appelle de damas (combien que Mesue n'en aye rien dict, possible qu'il ne les auoit pas experimentees) ne sont elles pas tres-laxatiues, voire en leur substance? car nous auons plusieurs fois expérimenté, que leur poudre en dose d'une dragme, ou de deux au plus, prise avec le vin blanc, ou le bouillon de pollet, purge merueilleusement bien. Le sirop rosat, qui est tant célébré & tant vulgaire en ce pais, qu'à peine faict-on vne medecine, là où il ne soit meslé, sera fidele tesmoin de mon opinion: car pour le rendre suffisamment purgatif, faut qu'il soit fait de plusieurs infusions d'une infinité de roses, de sorte que si on calculoit par le menu, sans doute on trouueroit, que six onces du sirop rosat (car il en faut bien autant pour faire vne purgation mediocre) ont l'infusion de plus de trois cens roses: & toutesfois la decoction assez longue, de cinquante ou de cent au plus, voire en ceux qui sont plus robustes & plus difficiles aux purgations, fera vne medecine autant laxatiue qu'on scauroit desirer.

Pour

Pour discourir donc de nos roses plus methodiquement, nous noterons qu'il y en a de plusieurs sortes, & pour la premiere diuisiō, les vnes sont agrestes, qu'autrement on appelle camines, les autres domestiques. De ceste cy nous en trouuons en ce pais de quatre ou cinq especes, lesquelles toutes ont la puissāce de purger, les vnes toutesfois plus, les autres moins: car (comme auons dit cy dessus) l'experience nous a fait voir plusieurs fois, que celles de damas purgent avec plus de vigueur que les autres: les incarnates en cela surmontent les blanches, & les rouges sont inferieures à toutes.

Quand aux blanches ie sçay bien qu'elles ne sont pas estimees purgatiues, par la commune opinion: toutesfois nous auons par effets euidentz recogneu en elles vne faculté laxatiue assés gaillarde, ioint aussi que Mesue, encores qu'il ne leur accorde point telle force, si est-ce que tacitement il ne semble la leur refuser lors qu'il dit, que qui osteroit l'amertume des roses, elles ne seroyent plus laxatiues: d'où semble s'ensuiure, que telle puissance aux roses, est indissolublemēt coniointe avec l'amertume, laquelle depuis que se trouue aussi aux blanches, la vertu purgatrice aura aussi lieu en icelles, combien que la plus cōmune & plus saine opinion contenue aux reigles vniuerselles de Mesue, est que les effets de la purgation, procedent de la forme specifique, & non point de telles secōdes qualitez. Quoy qu'il en soit, combien qu'on n'estime pas beaucoup les roses blanches, si est-ce qu'elles ne cedent en

rien aux autres, touchant les perfections: car outre leur pouuoir de purger assés notable, ioint à vne humidité nō ingrate, il est notoire, que l'eau & l'huile rosat qu'on peut faire d'icelles, comme respondans mieux aux intentions requises, surmontent en bonté & vertu, ceux qu'on fait avec les incarnates: & soit pour corroborer, ou pour appaiser les douleurs, ou pour rafraeschir, lesdits huile & eau rose faits des roses blanches, excellent grandemēt. On dira que les roses blanches ne sont pas d'odeur si suauē que les incarnates: mais telles odeurs ne seruent pas de beaucoup à ces intentions susdites.

Les roses donc sont toutes purgatiues de l'humour bilieux principalement, & des serofitez aussi, non toutes fois esgalement, mais les vnes plus, les autres moins, comme il a esté dict cy dessus. Le sirop rosat laxatif, que les Apothicaires reseruent dans leurs boutiques, est tesmoin de telle puissance, lequel ie serois d'auis, faire plus tost des decoctions de roses (esmeu par les raisons susdites) que des infusions seulement, & encores de la composer avec le miel, plus propre & commode, tant pour la cōseruation, que pour autres vtilitez, que n'est le succe, qui empesche plus la faculté purgatrice des roses, que ne scauroit porter de profit: tellement que s'il n'estoit, qu'en nos receptes, nous l'accompagnons tousiours de quelque autre medicament plus vigoureux, (horsimis aux grandes foibleesses) son operation seroit le plus souuent nulle & inualable, non moins que celle du rheubarbe & des mi-
robo-
lans

robolans simplement donnez.

Les roses tant incarnates, que les blanches, & celles de damas se pourront apprester pour la purgation en telle forme que l'on verra à faire: car en pillules, tablettes, ou opiates laxatiues vsurons de leur poudres, les pillules seront incorporees avec l'eau, ou le ius de l'absinthe, de l'armoïse, de la mercuriale, de la fumeterre, ou avec le vin blanc. Les opiates doiuent tousiours estre faictes avec le miel, ou le resiné, ou le vin cuit, ou la chair des prunes & des raisins sechez, ioint quelque peu de liqueur.

Quant aux decoctions, ie sçay bien qu'on n'a pas accoustumé de faire medecines laxatiues du ius des roses seches boullies, mesme que plusieurs sont d'accord avec Galen & Oribase apres luy, que les roses seches sont adstringentes, & non laxatiues: mais ils me pardonneront s'il leur plait, j'ayme mieux croire aux experiences iournalieres, qu'a leurs autoritez, & n'ay point d'honte d'affirmer, comme chose veritable; que la poudre des roses incarnates, purge en apportant quelque confort à l'estomach, par son adstriction, laquelle nous leur accordons aussi, tout ainsi que le rheubarbe a de coustume de faire.

Et pour retourner au sirop rosat laxatif, ie louë grandement la coustume de quelques vns, de le faire plustost du ius des roses bien batues, que des infusions, laquelle seroit encores plus louïable, s'ils le faisoient avec le miel plustost qu'avec le sucre, tant pour les commoditez desja dites auparauant, que pour le pouuoir laisser à meilleur

meilleur pris, afin que tant les pauvres que les riches en puissent estre soulagez: car estant iceluy fait legitimement avec le succe, ou cassonade, les Apothicaires ne le peuuent laisser à moins que de cinq ou six sous l'once, & quelquefois suiuant la cherté du succe, sont contrains de le vendre plus de dix sols: tellement que les medicamens, ou pour la diuerse façon de la meslange, ou pour estre portez à nous des loingtains & estranges prouinces, sont tûbez en telle cherté, que les pauvres ne s'osent approcher des boutiques pharmaciènes, des-ja de long temps dressées à l'Arabesque, meurent le plus souuent sans secours. Les Apothicaires ne doyuent pas prendre ce que ie dis à mauuaise part, d'autant qu'ils n'y sont aucunement interessez: car il est tres-certain, que si on leur eusse donné vn autre auteur que Nicolas Mirepsicus, ou Prepositus, ou que le Mesue, ou bien que les Medecins vîssent d'ordonner autres medicamens, eussent dressé leurs boutiques à l'imitation de tels & semblables exemplaires: tout ainsi qu'ils ont fait à la mode des Arabes.

Semblable sirop laxatif peut estre fait des infusions ou sucz de plusieurs autres fleurs, comme des pesches, d'arbricots, des violettes de Mars, de la geneste, du sambuc, de l'hieble, & de mille autres tant herbes qu'arbres.

La doze de toutes les roses ne doit pas estre vne mesme: car depuis que les vnes surmontent les autres en vertu purgatrice, les plus vigoureuses doyuent estre baillées en moindre dose, & les

& les autres en plus grande. Mesue qui n'vse que des incarnates, donne du suc d'icelles iusques à deux onces, & du sirop rosat solutif faict avec ledit ius en donne iusques à cinq onces.

Quant à celles de Damas, ie n'oserois donner de leur ius plus de demy once, & de la poudre i'en ay autresfois bien purgé quelques vns d'une dragme & demy. La poudre des incarnates se peut donner iusques à trois dragmes ou environ. La mesme dose doit estre des blanches ou peu plus grande.

Des violettes de Mars.

CHAPITRE IIII.

Personne ne doit trouver mauvais, si nous disons avec plusieurs des recens herboristes, que Galen ny personne des anciens, n'ont cogneu les violettes de Mars estre purgatiues: car aux choses, qui (comme auons desja dit) consistent en la seule preuue, laquelle souuentefois les Medecins receoyuent des plebees, nous ne faisons point de tort aux anciens de dire que nous auons auourd'huy l'vsage de plusieurs medicamēs purgatifs, la puissance desquels leur a esté incogneuē: c'est pourquoy on dit vulgairement, que nous sommes comme enfans sur les espauls du Geant, d'oū nous voyons tout ce qu'il void & encores plus outre.

Entre

Entre donc plusieurs especes de violettes, la puissance de purger est seulement attribuee à celles qui gettent leurs fleurs au mois de Mars, d'où elles ont eu le nom de violettes de Mars: & sont allés cognues & vulgaires par tout.

Nos Apothicaires ne mettent en besongne pour la Medecine aux purgations, que les fleurs, desquelles & de leur infusion multipliee, font vn syrop laxatif, propre pour purger la bile iauue, qui est l'humeur que Mesue luy attribue: mais nous trouuons par experiences, que les fueilles n'ont pas moins d'efficace pour cest effet que les fleurs: & mesme qu'a semblables intétions nous les ordonnons aux clisteres, & quelquefois aux potages, tellement que du ius de ces fueilles cy nous pouuons faire vn sirop avec le miel, qui sera autant laxatif, que celuy des fleurs. Pareillement les infusions souuent reiterees desdites fueilles, feront vn semblable sirop, & voire de plus d'efficace, que celuy qui est fait des fleurs infuses.

Quelques vns s'esmerueillent, de ce qu'on accorde la puissance purgatrice aux violettes, tant seches que recentes, disant que les recentes purgent, en remollissant ou lubrifiant les excremens, & aussi les voyes par ou la purgation se doit faire, & les seches en attirant les excremens bilieux, seiournans plus loing qu'à la premiere region: desquels effets Mesue attribue le premier à certaine humidité superflue qui est aux violettes recentes, l'autre à l'acrimonie qui est signifiée par vne amertume qu'on apperçoit aux seches, laquelle

quelle amertume est sans doute assoupie, aux recentes par la presence de l'humidité, Auicennas, comme il est vray semblable, n'eusse iamais avancé ceste opinion, ne fust qu'il auoit veu tels effets par experience. Quant à moy combien que ie n'en ay pas autremét fait la preuue, toutesfois, n'estime point impertinent d'affirmer, que tout ainsi que la decoction assés longue, des roses seches est laxatiue, voire mesme que la poudre des incarnates purge en restreignant & fortifiant les parties, qu'ainsi nous pouuons conclure des violettes, auxquelles Auicennas & Mesue auteurs dignes de foy, ont remarqué la vertu laxatiue tant en leur surface, qu'aux parties plus profondes & terrestres.

La correction ne semble pas estre trop necessaire aux violettes de Mars: car quant aux feuilles, elles n'ont rien qui offense l'estomach, si n'est que leur mollesse & humidité le puisse rendre lache: à quoy lon pourra remedier en adioustant quelque chose corroboratiue, comme sont presque tous nos aromatiques qui sont amis d'iceluy. Bien est vray que si nous voulons accommoder lesdites feuilles, ou en forme d'opiate, ou de pilules, leurs effet ne sera pas fort remarquable, horsmis aux plus delicats, sans la meslange de quelque potion, de l'elatre ou autre de ceux qu'aüös descrit au premier liure. Les fleurs pour estre aucunement ameres & acres, avec certaine humidité superficielle, qui les accompagne lors qu'elles sont recentes, eu esgard aussi qu'elles sont aucunement aromatiques: tant s'en faut que
l'estomach

l'estomach en soit offensé, qu'il en est recree & soulagé grandement. On ne peut beaucoup excéder en la dose des violettes, combien que de leur decoction, il en faille beaucoup plus donner, que de la poudre & du ius.

De l'epithyme ou goutte du thym.

CHAPITRE V.

*Chap. 173.
Liu. 4.*



Athiol en ses commentaires sur le Dioscoride, assure que l'epithyme ne croit point au dessus du thym qui a les fueilles menues, ains seulement sur celuy, de qui les fueilles sont semblables à celles de la sarriette. Toutesfois l'experience (à laquelle en ce fait on se doit plustost arrester) monstre le contraire, au moins en ce païs: car il n'y a herboriste qui n'aye en plusieurs endroits veu & recogneu l'epithyme, (qui est vn simple, de soy sans aucune racine) qu'immediatement prenne nourriture de la terre, ains croit par dessus le thym, qu'il enuéluppe en forme de cheueux rogeastres. D'iceluy nous auons aussi peu d'indigence que du thym son nourrisier: auons aussi abondammēt la cassuta ou cuscuta, laquelle peut le mesme pour la purgation, que le pithyme: car toutes deux purgent les humeurs attractibaires, adustes & melancholiques, & selon aucuns, les cholériques aussi. Laquelle faculté a esté recognüe en l'epithyme principalement, de

toute

toute ancienneté:mesme du temps d'Hipocrate, qui a precedé Galen de plus de cinq cens ans: car en plusieurs endrois de ses escrits, principalement en ceux la qui sont de la therapeutique (comme est le liure de *internis affectionibus*) nous trouuons lepithyme estre ordonné pour la purgation desdites humeurs. Je sçay bien que l'vsage de l'epithyme est vulgaire entre les Medecins: mais de cela ie m'esbahy & en suis marri que nous preferions celuy de Pamphilie & de Capadoce, au nostre, depuis que selô la description de Dioscoride, & de tous les herboristes, il n'est en rien different aux surnommez. A faute de l'epithyme nous pouuôs vser de la cassuta, laquelle apprestérons ainsi que l'epithyme, en toutes les formes de medicamens: & premierement pour breuuage ferons bouillir legerement l'vn ou l'autre (car ils ne peuuent supporter vne longue decoction) avec les prunes de Brignole, les raisins de panse purgez de leurs semences, la fumaria, la mercuriale, l'anis, ou le fœnouil, &c. Ledit breuuage se peut aussi faire par la seule infusion de l'epithyme, dans ladite decoction bien chaude, ou autre semblable, ou bien dans la mesgue ou eau de laiët. En la forme pillulaire prendrons la poudre de l'vn ou de l'autre des surnommez, laquelle accôpaignee de quelque portion d'anis ou de fœnouil, ou de charuis, & semblables semences chaudes, incorporerons avec le ius de la mercuriale, ou celuy de la fumeterre ou le vin: la mesme meslange ferôs desdites poudres avec le miel, le vin cuit, pour les opiates. Et pourautât

que ces deux simples, n'ont presque aucune vehemence, tellement qu'à grand peine ont ils besoin de correction, nous augmenterons leur vigueur selon la necessité, en adioustant quelque portion de ceux qui sont descripts auparauant.

Quant à la dose de l'epithime elle est controuersée entre les bons auteurs: car Dioscoride en donne demi once avec le miel, le sel, & le vinaigre. Paul Aeginette baille la poudre avec le lait en dose de cinq dragmes. Serapium ne passe pas quatre dragmes en decoction, & en poudre se contente de deux au plus. Mesme a beaucoup surpassé ces doses cy: car en infusion ou legere decoction, il ne craint point d'en donner iusques à deux onces & demy, & en poudre en baille de quatre à sept dragmes. Nous tiendrons la mediocrité, & accommoderons la dose tant de ce simple, que des autres, selon la complexion des personnes, laquelle (si faire se pouuoit) deuroit estre de prime arriuee cognüe au Medecin, n'oublions point, que la vertu laxative de quelque medicament que soit, est grandement affoiblie & diminuee selon la forme & le moyen que l'on l'appreste.

De l'absinthe.

CHAPITRE VI.



L n'y a herbe plus commune, & plus cognüe en ce païs, que l'absinthe, & toutesfois le vulgaire n'a encores prins garde à sa faculté laxative, laquelle Dioscoride, Paul Æginette ont cognüe. Nos practiciens n'en vsent point que pour l'alteration & pour le soubstien de l'estomach, & aussi pour l'ouverture des opilations du foye & de la rate, desquelles parties il est grand amy, comme aussi contre la vermine à laquelle il est ennemy capital: tesmoin est la greine qu'on appelle barbotine qu'on donne aux petits enfans à ceste intention, qui n'est autre que celle de l'absinthe.

Des especes d'absinthe que les herboristes ont cogneu & remarqué, nous n'en auons en ce païs que deux: l'une qui a les fueilles minces, petites & blanchastres, qu'on nomme absinthe romain ou pontique, duquel on en treuve seulemēt dans les iardins des Apothicaires quelques plantes: l'autre a les fueilles plus grosses & deschiquetees, lequel est tres-frequent, tant aux iardins de la basse Prouence, qu'aux lieux incults & pierreux des montagnes. Et de cestuy-cy ie veux que nos Prouençaux vsent, tant pource qu'il est tres-propre pour purger l'humeur bilieux & la phlegme tenue ou subtile, & mesme que nous esperōs

Chap. II. de l'accommoder pour la purgation de la crasse & grosse pituite: qu'à cause que sans grand pourchas, & travail on le peut recouurer en plusieurs lieux de ce pais. Sa vertu de purger semble aucunement estre en controuuerse, car Galen en sa methode, ne l'ose pas donner à ceux qui sont abondans en mauuaises humeurs: lesquels toutesfois ont besoin de purgation insigne: en autre lieu il baille la decoction faicte avec l'eau & le miel, qu'il appelle *mulsa*, pour purger les humeurs tenus & liquides qui seiournent dans le ventre. Il est vray-semblable qu'il ne l'ose pas donner aux premiers qui ont besoin de grâde & insigne euacuation ausquels l'absinthe, en faisant esmotion, & ne purgeant pas assés, endomageroit plus qu'il ne scauroit profiter,

Quoy qu'il en soit, nous auons l'autorité des plus rares Medecins herboristes anciens & modernes, confirmee par particulieres experiences, que nostre absinthe est purgatif, sans faire aucune violence, qui puisse offencer le corps: & tant s'en faut qu'il aye besoin de correction, qu'il est luy mesme trespropre pour corriger les autres medicamens. Il est vray qu'à cause de son amertume, il est aucunement ingrat à l'estomach, laquelle neantmoins porte avec soy sa correction: car on remarque en l'absinthe, vn' odeur assés suauue & plaisante, accompagnee d'une qualité adstringente, lesquelles deux complexions sont assés suffisantes, de chastier, & corriger le mal que l'estomach scauroit endurer par l'amertume. Parquoy nous ne craindrons point d'exhiber nostre

nostre absinthie vulgaire, en telle forme qu'il nous semblera estre expedient, augmentant ou diminuant sa dose selõ icelle:& pour estre mieux assurez de sa correction,adiousterons tousiours le miel, principalement aux decoctions & opiates,ou bien le vin cuit.

Quant aux pillules, elles seront formees des feuilles (lesquelles pour la purgation sont seulement en vsage) concassees & batues, & en apres traduites par le tamis, ou biẽ de la poudre faicte selon l'art:lesquelles pillules,comme aussi les opiates auront besoin d'estre vigorees, par l'addition de quelqu'un des plus violens corrigez: autrement faudroit donner vne trop grande dose, qui seroit moleste & fascheuse à prendre. La doze de ce medicament selon Mesue est de cinq à huit dragmes en infusiõ ou legere decoction, en poudre de deux iusques à trois, & du ius de trois à quatre dragmes:lesquelles doses faudra augmenter ou diminuer selon les medicamens que nous adiousterons & selon l'indigence.

De la fumeterre.

CHAPITRE VII.



A fumeterre (ainsi appellee pource que si on met son suc sur les yeux pour les esclarcir,à quoy elle a grand efficace,excite les larmes, tout ainsi que la fumee) doit beaucoup plus aux Arabes,

comme à Serapion, Mesue, Auicenne, qui ont diuulgüé ses vertus, qu'à nous : pour lesquels neantmoins elle croit en grande affluence, aux vignes, aux iardins, & par tous les champs : de sorte quelle est cognüe d'un chacun. A ceste cy nous en preferons d'autres estrangeres, lesquelles ne sont pas meilleures, ny si bonnes, outre ce qu'elles coustent beaucoup. Quant à sa faculté purgatrice, Galen ne luy attribue nommement aucune humeur, ny Paul Æginette aussi, qui ne laisse iamais d'un pas nostre Galen, lequel Oribase imité aussi pour la grand part. Bien est vray que Galen tesmoigne auoir aprins d'un villageois, que la fumeterre est laxatiue, lequel ysoit d'icelle pour laxer le ventre, & pour conforter l'estomach, l'apprestant toutesfois diuersement : car de la poudre, qu'il gardoit tousiours en son promptuaire, en prenoit pour esmouuoir les excrements du ventre dissoluë au melicrat, & lors qu'il vouloit fortifier son estomach, prenoit ladite poudre avec le vain trépé. Mesue qui a esté tres-curieux en la recherche des medicamens purgatifs, & (côme il est vray semblable) a fait la preüue, aumoins de la plus part de ceux qu'il met en son catalogue, certifie que la fumeterre, purge benignement l'humeur bilieux, brulle & aduste, & par conséquent, est vtile aux maladies qui sont les effects de telles causes, comme sont principalement plusieurs sortes de gales, le prurit & demangeison, & autres maladies qu'aduennent tant à la peau, qu'aux autres parties : de ce que les plebees semblent s'estre prins garde :
d'autant

*Li. 7. simp.
med.*

d'autant que plusieurs purifient & temperent leur sang au printemps, avec l'infusion de la fumeterre dans l'eau du lait de cheure. Je n'ignore pas que nous ne nombrions la fumeterre aux apozemes & decoctions ordinaires tant aperitives, que laxatives: mais cela est sous condition de medicament alteratif, & agissant par manifestes puissances, & non autrement.

Ce simple se peut donner seul sans aucun correctif, d'autant qu'il est composé de diuerses complexions, & presque contraires: car nous auons plusieurs fois experimenté qu'il participe, d'une saueur acerbe, semblable à celle des fruits long temps deuant leur maturité: laquelle acerbité est coniointe à une amertume & acrimonie, assez insigne. Desquelles vertus la premiere est un effet de la froidure, les deux autres procedent de la chaleur. Les Medecins sont d'accord en cela qu'un mesme simple peut estre reuestu de diuerses & contraires qualitez, permanētes en diuerses parties d'iceluy.

Nous pouons vser de la fumeterre en plusieurs manieres, prenant la poudre, ou la decoction, ou le ius, toutesfois en diuerse dose, à l'exemple de Mesue, lequel donne le ius, qu'il adoucit avec le miel, iusques à deux onces. De la poudre il n'ose passer demy once, & à grand peine vient-il iusques à cinq ou six dragmes: & toutesfois, en decoction il en baille iusques à une liure marchande, de quinze à seize onces. Et d'autant que la fumeterre est (comme nous experimentons) imbecille pour purger, nous auons de

coustume de la faire tremper dans la mesgue du lait de cheure, ou dans la decoction des penſes purgees de leurs grains, des prunes, de l'absinthe, de la mercuriale, & semblables medicamens laxatifs, ou avec icelles la faire bouillir quelque peu, & dōner son expression au patient: elle peut receuoir aussi les autres formes des medicamens moyennant les additions neceſſaires.

De la mercuriale.

CHAPITRE VIII.



IE m'esmerueille de ce que Mesues & les autres Arabes, n'ont fait aucune mention de la mercuriale entre les simples purgatifs: ie suis assure que si elle croissoit à leur pais, qu'ils ne l'eussent pas oubliee, veu qu'ils ont esté si curieux & diligens, de mettre leur region en bruit, pour raison de la droguerie, qu'ils n'ont espargné ny leur travail, ny leurs facultez: & possible aussi qu'ils ne l'ont pas experimentee, combien qu'ils l'ayent en leur terroir. Nous ne pensons point leur faire tort en disant ces choses, non plus qu'à Hippocrate auquel plusieurs medicamens ont esté incogneus, qui sont auioird'huy en vogue. Nous apres Dioscoride, Galen, Oribase, & Paul Aeginette recognoissons en la mercuriale vne puissance laxatiue tres-fidelle, de la phlegme, de l'humeur serieux & la bile, & sans aucune perturbation: tellement

tellement qu'elle est tres-vtile pour purger aux
 fieures continues & ardantes , & aussi à celles
 qu'assailent le malade par intervalle, que nous
 appellons intermittentes. D'icelle se peuvent
 aussi purger, sans aucun regret, tous ceux qui
 doyent avoir en tout temps le ventre lasche &
 libre: elle est convenable aux femmes enceintes,
 & à toutes vieilles gens, qui coustumierement
 ont le ventre chiche & constipé: les enfans en-
 cores & les plus tendrelets en peuvent recevoir,
 à l'intention susdite: le vulgaire l'estime aussi la-
 xative, car il en use coustumierement à telle fin
 aux clisteres. Quoy qu'elle puisse aussi estre ac-
 commodée pour estre receuë par la bouche, en
 toutes les formes accoustumées, car estant sa de-
 coction prinse & icelle mangée comme on fait
 les autres herbes potageres des iardins, elle est
 de grand pouvoir de purger le ventre desdites
 humeurs. Son ius est tres-vtile à recevoir les
 poudres des medicamens dediez pour les pillu-
 les: ses feuilles pilées & meslées avec le miel, ou
 le vin cuit, pourront estre reservées en forme
 d'opiate, laquelle conviendra non seulement à
 lascher le ventre: mais aussi pour delivrer & ou-
 vrir les obstructiōs des parties internes: & prin-
 cipalement pour prouoquer les menstres aux
 femmes, pour lequel fait aussi, elle peut estre
 tres-vtilement supposée en forme de pessaire:
 & pour autāt qu'elle offence quelque peu l'esto-
 mach, celuy la corrigera & augmentera sa puis-
 sance purgatrice, qui la meslera avec l'absinthe.
 Quant à la doze, en decoction on peut donner

iufques à quatre ou cinq onces, du ius, fera affés d'vne & demy, & iufques à deux, & des fueilles conquaffées, de quatre dragmes à vne once plus ou moins felon les circonftances.

Des clochettes.

CHAPITRE IX.



Aiffant à part la question, qui est esmeuë entre certains herboristes, du simple qu'on appelle volubilis; à fçauoir de qu'elle efpece Mefue entend, lors qu'il dit, que la volubilis autrement appellee clochette, nettoye & purge le fang des humeurs bilieux: ie m'arresteroy à celles que nous auons remarquees en ce païs, qui font de deux fortes, que le vulgaire appelle du nō commun corregioles: l'vne petite & croit aux champs cultiuez, & aux vignes: & de ceste cy le plebee se fert à la guarifon des playes, d'autant qu'elle a en soy quelque chose absterfiue & consolidante: & mefmes les moissonniers, lors qu'ils s'offensent & blessent avec leurs faucilles. L'autre est affés grande quand aux fueilles, laquelle se treuve embrassant les hayes des iardins, & bien fouuent les chanures, qu'elle suffoque quelquefois.

Toutes les deux efpeces ont les fleurs blanches en forme de clochettes: elles different en ce, que la petite ne iette point de lait, & est inutile pour la purgation: mais la grande, i'oserois dire qu'elle a la faculté purgatrice plus vigoreuse que

que les autres simples, desquels nous parlons maintenant. C'est pourquoy ie m'esmerueille que Mesue l'aye mise en ce rang, si ce n'est qu'il la prenne pour les obelons: ausquels toutesfois nous ne pouuons remarquer telle puissance. Je ne fais pas aussi doute que nostre voluule ou liseron, ne soit different à l'escammonce de Dioscoride, combien que leurs fueilles ont quelque similitude ensemble, & que toutes deux ont le lai&t: & s'il est vray ce que le portrait nous represente, la racine de l'escammonce surpasse en grandeur celle du cocombre sauvage. Mais laissons son escammonce aux estrangers, & raschôs d'accommoder nostre voluule ou corregeole au profit des Prouençaux, pour lesquels nous auons prins ce labour. Premièrement noterons, que ce que Oribase apres Galen dit de l'esmilax, qu'elle est vne plante pernicieuse, ne doit pas estre entendu de nos clochettes, quoy qu'on les entende aussi par le nom desmilax: car la nostre n'a pas tant de malignité, qu'on ne la puisse aisement corriger: ioint aussi que l'esmilax d'Oribase est vn arbre, que les Latins appellent *taxus*, les François yf.

L. 15.
Li. 8. simp.
mod.

Nous vsferons donc des fleurs & des fueilles de nos clochettes ou corregeoles, pour la purification des humeurs bilietux & des eaux. Les clochettes infuses en quelque decoction, ou liqueur stomachique, font vne porio qui n'est pas ingrate, & si est assés laxatiue, avec les fueilles sechees à l'ombre & puluerisees, ferons de pillules incorporees à quelque ius comme le vin ou le suc d'absin.

d'absinthe, qui ne seront de peu d'efficace. Desdites feuilles recentes, bien cōcassées & criblées, ferons vne opiate avec le miel, le vin cuit, &c. qui sera de longue duree en ses entieres facultez, & de grand profit. De ces mesmes fucilles aussi bouillies en l'eau, avec la cichoree sauuage, l'oseille, l'anis, la menthe & semblables, se peut faire vn breuuage aux fins susdits. Quant à la dose nous ne serons pas si hasardeux en ceste cy que Mesue est en la sienne: car il en donne quatre onces en decoction, & iusques à vne liure en infusion dans le mesgue, ce que me confirme encores mon opinion susdite. Quant à moy des fleurs infuses, i'en dōne de trois à quatre ou cinq dragmes au plus, des feuilles concassées selon la façon de la preparation, tantost vne dragme & demy, tantost deux, tantost trois & non plus.

Du carthame ou saffran bastard.

CHAPITRE X.



Ombien que la carthame ne nous soit herbe champestre, ie ne l'omettray pourtant en ce catalogue, veu qu'il se peut cultiuier & se peupler de soy mesme dans nos iardins: il n'est autre chose, que la plante qui produit la graine, de laquelle on nourrit les perroquets: elle est ornee d'une fleur semblable au saffran, au lieu duquel les plebees quelquefois en vsent. Le m'esmerueille de ce que

que Mesue l'a mise entre les medicamens de plus grande vehemence, veu qu'il est si familier, que Galen ne craint point de le dōner aux plus vieux avec la ptisane pour laxer le ventre. Oribase est aussi de ceste opinion, lequel en ordonne pour purger amiablement la bile & la phlegme.

Le crois que Mesue, qui n'a escrit que des remedes de son païs, a treuvé celle vehemence à son carthame, veu qu'il n'a osé rien asseurer de la faculté des medicamens à luy incogneus: nous le mettons ordinairement en besoigne en nos medicamens, tant solides que liquides pour purger lesdites humeurs, comme aux apozemes laxatives: encortes se trouue il aux tablettes, que les Apothicaires tiennēt prestes dans les boutiques, qui portent le nom du carthame, quoy qu'il soit de moindre vertu que les autres ingrediens cathartiques. Je voudrois defaire lesdites tablettes avec le miel, tout ainsi qu'on appreste le nogar, d'autant que ie n'admetts point de sucre en pharmacie. Le carthame est moleste à l'estomach, ce que Dioscoride asseure aussi, & a cela commun avec tous les autres medicamens, au moins ceux qui sont de ce rang: car l'estomach coustumierement treuve moleste tout ce de quoy il ne peut tirer quelque profit, & principalement si la chose a quelque mauuaise qualité. Nous n'vsons coustumierement que de la semence du carthame, combien que sans doubte les feuilles ont la mesme puissance de purger que la graine, à laquelle nous arresterons plus, qu'en autre partie de ce simple: & d'icelle extrairons.

*L. 5. cap. 9.
de sante.
tuenda.*

trairons la moëlle, pour en former des pillules ou plustost d'opiates, avec quelque liqueur propre. Ladite graine se peut aussi aprestier en decoction pour faire vne medecine liquide, si on la conuassé premierement que de la mettre dans l'eau, ou autre liqueur, pour estre boullie. L'ennuy qu'elle porte à l'estomach, sera adouci avec l'absinthe, la menthe, la cichoree, & semblables choses stomachiques, plusieurs fois mentionnees: & d'autant que le carthame est de tardieue operation, le faudra hastier, afin qu'il ne sejourne trop dans l'estomach, avec quelqu'un de nos aromatiques: & par ainsi la moëlle de la graine du carthame, incorporee avec le miel, accompagnée de la menthe puluerisee, de l'absinthe, de la mariolaine, de l'hyssop, fera vne opiate assés laxatiue: la vigueur de laquelle conuiendra augmenter par l'addition de quelque peu de l'elatre, ou d'autre semblable. Au lieu du miel pourrons faire ladite incorporation avec le vin blanc, ou le ius d'absinthe, de la fumeterre, de l'arthemise, &c.

La dose de ce simple est de quatre à six dragmes, iusques à vne once selon Mesue en ce qu'il monstre que ce medicament n'est pas esgal en vehemence, comme il dit, à ceux qui portent le lait, nous en donnons beaucoup dauantage,

Du polipode.

CHAPITRE XI.

NOus auons retenu le nom du polypode des Grecs, ainsi appellé, pource qu'il est vne racine qui est attachee en beaucoup d'endroits, comme par plusieurs pieds : on l'appelle aussi la petite faugere, à cause de la similitude que ses fueilles ont avec la faugere grande. Ce simple croit en nostre prouince, autant ou plus copieusement, qu'en aucune autre : & se prend coustümierement aux chaines, rochers, en lieux humides & opaques. Je confesse ne pouuoir entendre, pourquoy est-ce, que Mesue l'a descrit, entre les plus malins & vehemens simples, veu que selon le tesmoignage, tant des Grecs, que des Latins, les plus recés, il est reuestu d'une douceur, coniointe à vne stipticité, qui sont qualitez tres-aggreables à l'estomach, si ce n'est que possible le sien est d'autre complexion que le nostre : ce que, pour estre vray semblable, ie croy sans difficulté. Car tout ainsi qu'une region est differente de l'autre : aussi est-il raisonnable, que les choses engédrees & nourries en icelles, soyent differentes : ce qu'à lieu non seulement aux plantes & aux bestes, mais aussi aux hommes.

Nos Apothicaires (suiuent le conseil de Mesue) vsans en leurs compositions magistrales du polypode quercin (ainsi l'appellent-ils, à cause qu'il croit sur les chaines) ayans en soupçon
(disent

(disent-ils) celuy des rochers, à cause de certaine humidité superflue qui est en luy : mais telle humidité ne pouuant estre excessiue, d'autant que le polipode n'en peut plus tirer des rochers que des chaines (ayant tous les deux quelque portion de terre interposée, d'où ils prennent leur nourriture) facilement elle pourra estre corrigee. Parquoy nous ne craindrons point d'vser de l'un ou de l'autre, depuis que tous deux ont vne mesme puissance de purger.

Ch. 4. li. 7.

Chap. 180.

liure 4.

Il y a quelque cōtrouersé entre les Medecins, touchant les humeurs qu'ils attribuent au polypode : car les vns le mettent au rang de ceux qui purgent la bile, comme Paul Aeginette : les autres luy assignent aussi la pituite, comme font Dioscoride & Pline. Aucuns outre la pituite & la bile, disent qu'il purge aussi les eaux, comme Oribase, tellement que selon ces authoritez, le Polypode semble estre bon pour purger toutes les humeurs : toutesfois nous le mettons auourd'huy en besongne plus pour la purgation de la bile noire & de la pituite, que pour les autres superfluitez. Sa correction est si facile, qu'il semble n'en auoir aucunement besoin, attendu les qualitez que nostre goust apperçoit en iceluy : mais pour autant que celuy des rochers, duquel nous abondons plus, est accusé d'estre superfluellement humide, sa correction sera facile avec les choses seches, comme sont l'origan, le thym, le fenouil, la rue, l'anis, &c. lesquelles choses serviront aussi de discipation & empeschement aux ventositez, qui peuent estre excitez, de l'humidité

midité superflue dudit polypode: & encores luy
seruiront d'aiguillon pour haster son operation,
laquelle de soy est lache & tardive, pour estre
iceluy de substance grossiere & terrestre.

Mesue ne craint point cela de son polypode
quercin, depuis qu'il l'appreste avec la mulla, qui
est vne meſlange de l'eau ſeule avec le miel; ou
en decoction avec les panſes purgees, ce qu'il
fait auſſi avec la decoction d'un vieux coq. Nous
donc diſpenſerons le polypode, pour la purga-
tion, en toutes les formes accouſtumees: vray eſt
que pour autant qu'il n'eſt pas des plus eſueillez
entre les purgatifs, luy faudra donner eſperon,
avec quelqu'un de ceux du premier ordre, com-
me-eſt l'elaterion (qui nous doit ſervir de dia-
grede en ſemblables neceſſitez) pour le reduire
en forme d'opiate, ou de pillules purgatives: car
autrement il conuiendrait le donner en trop
grande doſe qui outre l'ennuy, ne ſeroit pas de
grand profit pour la purgation, veu meſmement
que nous faiſons vne opiate du polypode pulve-
riſé, qui ne ſert d'autre choſe, que pour les ob-
ſtructions du foye & de la rate. Quant à ſa doſe
elle eſt auſſi en diſpute: car Mesue n'en donne
que iuſques à demy once en decoction (laquelle
il ſouſtient aſſés longue,) Manard le donne iuſ-
ques à vne once, lequel nous imitons autour-
d'huy, & bien ſouuent la ſurpaſſons. La doſe du
polypode en poudre, ne doit pas excéder deux
dragmes iointe encores avec l'elaterion, toutes-
fois aux opiates on en donne davantage pour
raiſon de la purgation.

De l'agaric.

CHAPITRE XII.



N m'estimera possible auoir oublié ma promesse, de ne vouloir descrire autres simples purgatifs, en ce traité, que ceux qui se treuuent en Prouence, puis que i'y nombre l'agaric, reputé estranger, mais outre que ie le tiés nostre, mesme qu'il croit en plusieurs lieux qui de toute antiquité estoyent de la Prouence, comme sont les contrées de terre neufue, & le Gapenfois il est de grande efficace pour nostre intention, & de peu de coust: & suis asseuré, que si nous mettions diligente de le chercher, nous le treuuerions presque par tout ce païs: car tous ceux qui en ont escrit nous asseurent, qu'il prouient non seulement sur les sapins & melezes, en figure d'espouges, & de boulets: mais aussi qu'on l'a treuuvé croistre sur les vieux chaines, & houffons ou eusses, & autres arbres glandiferes, desquels nostre province est par tout ornee. Je pense aussi qu'il se trouueroit sur les vieux faux à nostre païs, vers les montaignes proches du Regeois.

De l'agaric les simplistes en font deux especes, l'une qu'ils appellent masse, l'autre femelle: le masse est le noir, selon Dioscoride, duquel on n'vse point pour les purges: combien que ie ne craindrois point de le donner, moyennant les corrections necessaires, par lesquelles nous en auons

auons familiarisé d'autres, plus esloignez & plus rebelles. Me semble qu'il ne doit pas estre nommé entre les plus violens, comme Mesue l'a mis: car tant s'en faut qu'il aye quelque malignité en soy, que la diuersité des parties qui sont en luy, tesmoignes par les differences de la saueur, demonstret qu'il n'a aucune inimitié à l'estomach, ny autre partie de nostre corps. Je sçay bien que plusieurs Medecins, mesme de nostre temps, ont suspect son vsage: mais quant à moy ie me tiens de la part de Paul Aeginette, d'Oribase, de Dioscoride, lesquels tous ensemble affirment, que l'agaric purge la pituite & la bile, sans aucune *Ca. 4. li. 7.*
Lib. 13.
Cap. 1. l. 3. faulcherie, & leurs autoritez sont fondees en raisons & en experiences infallibles. Premièrement la raison ne permet pas, qu'un medicamēt qui est de son naturel de saueur douce & stiptique (lesquelles saueurs tout le monde est d'accord estre en l'agaric) soit ennemy de l'estomach: & quoy que l'amertume soit assés insigne en l'agaric, si est-ce qu'elle est corrigeée par les deux premieres. Dauantage les experiences sont iournalieres des medicamens que nous donnons là où l'agaric est principal ingredient, qui purgent sans aucun trouble, aumoins qui soit plus grand que les medicamens de ce genre ont accoustumé d'exciter. Et combiē que l'agaric cause quelquefois le vomir, si ne faut-il pource l'accuser de vehemence: car cela luy est commun avec tous les autres de mesme genre, & principalement en ceux qui ont l'estomach delicat & sensible, mesmement en l'orifice superieur, lequel

ne se peut plaire à l'accointance d'aucun médicament.

Nostre Agaric donc purge la phlegme & les deux especes de bile, autant benigne ment que scauroit faire aucun autre: tellement qu'à bon droit plusieurs Medecins de nostre temps le rangonnent au rheubarbe, & quelques vns le preferent à iceluy: car il est aussi reuestu d'une qualité adstringente, semblable à celle qu'on dit estre au rheubarbe, gissante à la partie terrestre d'iceluy: laquelle partie est aussi le subject, de l'aspreté & stipticité, que nostre goust remarque en l'agaric. Ceste opinion est confirmee par l'experience de Dioscoride, qui le donne en poudre avec l'eau simple, pour arrester le crachement de sang & la sortie d'iceluy hors des veines, Democrite l'a estimé tres-öcuenable à toutes maladies l'appellant médicament de famille. La diuersité des parties qui (comme a esté desja dit) sont en luy, fait qu'il a sa correction tousiours avec soy mesme: & quoy qu'on l'adiouste avec le sel gembre (ce que Manard reprenue) ou avec le gingembre, ce n'est pas pour obuier aux nuisances, qu'il pourroit porter à l'estomach: mais seulement pour haster sa lascheté. Galen fait de petites formules, qu'il appelle trochiscs ou mourceaux) de la poudre de l'agaric mouillé dans le vin blanc avec le gingembre, au lieu duquel nous pourrions yser de nostre poiure, appelé par Auicenne *piper caninum*, ou plustost de quelqu'un de nos aromatiques, comme de la sarriette, du serpoillet, du thym, de la ruë, &c. Nostre Agaric s'accommode

Commode fort bien en toutes formes de medicamens, soit en decoctions ou infusions, inclus dans vn linge avec lesdits aromatiques, ou en opiates & pillules tres-conuenables à toutes obstructions des parties interieures, outre le profit qu'elles portent, en purgeât les humeurs preparez. Sa dose est de deux iusques à cinq dragmes en decoction, en poudre ne passons point deux dragmes: car en petit poids il y a grande magnitude & quantité en ce medicament à cause de sa legereté.

Du cabaret ou asaron.

CHAPITRE XIII.

Dource que le cabaret, que les Latins appellent *asarum*, comme aussi les Grecs, est abondant aux montagnes de nostre Prouence, & est vn simple de grande vtilité pour la purgation, ie le descri-ray pour la conclusion de ce second liure. Galen ny aucun de ses sectateurs Grecs, ne semblent auoir en luy expetimenté aucune puissance de purger: aussi possible que pour ce fait, ils ne l'ont iamais mis en besongne, quoy qu'ils eussent leu dans Dioscoride, que le cabaret est purgatif comme l'ellebore blanc. Peut estre aussi que celuy de leur pais n'est pas purgatif.

On demande pourquoy est-ce que Mesue ne l'a plustost rangé au catalogue des premiers

*Chap. 22.
simpl.*

medicamens, que de le mettre entre les mediocres : depuis que comme dit est il purge par le vomissement, comme l'ellebore blanc, ce que Mesue mesme confesse, disant que c'est son naturel de purger, tant par le ventre que par la bouche : ce que ne se peut faire sans grand trouble de tout le corps, notoire argument, de la vehemence du medicament. Je croy que ce qu'il en dit est plustost pour suiure Dioscoride, que pour l'auoir experimenté : car il est vray semblable, qu'il a mis les medicamens desquels luy mesme a fait l'experience, chacun en son rang : & que si quelquefois il escrit au contraire, c'est plustost pour ne se despartir de l'opinion des anciens, que pour tesmoigner ce qu'il en pourroit auoir veu. Quoy qu'il en soit l'experience est certaine, que le cabaret est purgatif non immodéré de la phlegme & de la bile, qu'on appelle vitelline, semblable au iaine d'un œuf, & de tout autre humeur cholerique, par le fondement. Et si quelquefois il aduient, qu'on vomisse par sa prise : j'attribuerois cela, plustost à la diuerse complexion des personnes, qu'au medicament : d'autant qu'il se treuve d'estomachs qui s'offensent à la moindre arriuee du medicament dans leur capacité. Le commun vsage du cabaret est des racines seulement, desquelles celles qui sont les plus crasses & espesses, sont les meilleures, pour estre plus pleines de suc : toutesfois les fleurs & les fueilles, ne seroyent pas inutiles pour les purgations, d'autant que des fleurs nous pourrions faire vne infusion, qui estant cuite selon

selon l'art avec le miel, seroit gardee pour les intentions susdites. Le ius aussi des fueilles concassees & pressées ne sont de moins de valeur, lesquelles aussi bouillies en l'eau avec la menthe, mariolaine, *polium montanum*, feroient vn breuvage bon & facile à recevoir.

Quant à la racine, pour autant qu'elle est de bonne odeur, & de saveur aucunement stiptique, resseirante & restrinctive, qui sont qualitez procedantes du froid, semble n'avoir besoin de correction: aussi Mesue ne s'en peine pas beaucoup: de sorte que la seule coction est suffisante de la corriger.

Si la necessité porte de la bailler en infusion, ferons au preallable vne decoction de prunes douces, de panfés, de roses, de menthe, & quelque peu d'absinthe, dans laquelle, non refroidie, ferons tremper nostre racine bien concassée, l'espace d'une nuit, pour bailler ladite infusion, apres l'expression faicte en breuvage: telle infusion peut estre aussi faicte au vin blanc ou autre. Ladite racine pulverisée fera d'opiates avec le miel, ou autre liqueur convenable, ou de pillules, lesquelles outre la purgation, ferôt grand service à mille autres indispositions du corps. Sa dose n'est dans Mesue, de plus que de demy once: & toutesfois Dioscoride en donne avec l'eau mielee iusques à six ou sept dragmes. Nous ne craindrons d'en donner vn once en decoction, six dragmes en infusion, & en poudre de deux à trois.

Fin du second Livre.



DES MEDICAMENS,

QVI OVTRE CE QV'ILS

purgent le corps, ont aussi
quelque pouuoir de
le nourrir.

LIVRE TROISIESME.

De la diuision des alimens.

CHAPITRE I.



Eux la peuuent seulement iuger
de la necessité de la diuision en
nostre medecine, qui sont exercez
en la doctrine de nostre coryphee
Galen, lequel en plusieurs lieux de
ses elcris atteste l'ignorance des Medecins, qui
de son temps estoÿt à Rome, ne proceder d'ail-
leurs, que de la faute de sçauoir bien & logique-
ment diuiser: qu'est cause que nous, tant pour
euiter confusion, que pour donner à nostre in-
tention quelque lustre de doctrine methodique,
auons fait trois classes des medicamens, qui peu-
uent seruir aux hommes pour les purgations.
En la premiere desquelles nous auons logé ceux
qui ont besoin d'une diligēte & artificielle pre-
paration, pour pouuoir avec assurance estre
employez

employez à telle fin: desquels medicamens nous auons parlé au premier liure. En la seconde sont contenus ceux, qui, quoy qu'ils n'ayent aucune accointance avec la complexion humaine: toutesfois pource que leur inimitié n'est pas si capitale que des premiers, ils peuuent estre receus, voire sans grand apprest, ny exacte elaboration manuelle.

Reste maintenant le troisieme membre de nostre diuision, qui est des medicamens, par lesquels, tant s'en faut que nostre corps reçoive quelque ennuy & fascherie, que le plus souuent il se delicte en iceux: tellement que si la quantité onereuse d'iceux ne l'esueille, leur prise est (touchant ce fait) inutile & frivole, & sont ceux que Galen appelle alimens medicameteux: lesquels afin que nous en discourions plus distinctement, distinguerons en deux ordres, à l'imitation de Galen. Le premier est de ceux qui sont destinez seulement pour la reparation, de ce que de moment en moment est dissipé, de la substance de nostre corps: non seulement par les veilles, traualx & exercices: mais aussi par l'assidue & indefatigable action de la chaleur naturelle à l'endroit de l'humidité radicale, principe de nostre generation.

*Chap. I. li. I.
de la faculté des
alimens.*

Ce sont les alimens, qui en leur complexion tenans la mediocrité, n'eschauffent aucunement ny refroidissent, ne restreignent le ventre ny le laschent, n'affoiblissent ny fortifient l'estomach, ne prouoquent, ny arrestent les sueurs: brief ne causent en nostre corps aucune alteration, ny

excès, en ce qui depend des premieres & secondes qualitez, ains le tiennent & conseruent au mesme estat qu'il estoit auparauant: moyennant toutesfois que tout ainsi que tels alimens sont temperez, le corps soit aussi correspôdant à leur complexion, car en vain on les administreroit à ceux qui sont esloignez de telle mediocrité, auxquels seroyent plus conuenables les alimens, qui ont quelque qualité contraire à leur intemperature, ou naturelle, ou acquise. Tels alimens sont si peu, qu'à grand peine en pouuons designer aucun, qui soit doiüé de toutes les susdites qualitez: & s'il s'en treuve point ne peut estre autre, que le pain, non tel quel, mais seulement celui, qui est pestri de la farine du froment, avec l'eau simple. lequel par antonomasie, nous entendons par le nom de pain. C'est donc ce pain, qui pour tenir la mediocrité entre le froid & le chaud, le sec & l'humide, le cras & le tenu, &c. est estimé le seul, simple & sincere aliment, qui de tout temps a esté tant louüé par les anciens, qu'ils le preféroient à toutes autres viandes, comme la chose qui contient en soy le symbole de toute nourriture. Antonius Pius, vn des Cæsars, (comme on liect dans Iulius Capitolinus) auoit de coustume en sa vieillesse d'vser du seul pain sec à son desuuer la matinee, & ce pour subuenir à ce qui pouuoit manquer au soustien de sa chaleur naturelle, durant le temps qu'il estoit detenu, pour les affaires publiques. Demetrius Cydonius, selon Athenec, vesquit plusieurs iours de la seule odeur, qui peut expirer du pain chaud recentement

ment apporté du four. Mais qu'est-il besoin de
prouver la sincerité & bonté de cest aliment,
par autre tesmoignage, que de celui de nostre
redempteur Iesus Christ, lequel pour toutes cho-
ses necessaires, à la nourriture de nostre corps,
nous admoneste de demander le seul pain ordi-
naire, comme la plus parfaite viande, pour la
refection corporelle.

Le second ordre des alimens comprend ceux
qui outre les susdites qualitez, ont ie ne sçay
quoy de propre, qui ne pouuant estre accommo-
dé à l'assimilation & nourriture des parties, elles
sont contraintes l'expulser hors du corps, com-
me chose inutile, trainant quant & soy les excre-
mens les plus esmeus & prest à la purgation. Ces
alimens donc ont leur substance meslee & com-
posée, tant des parties nourrissantes, que alteran-
tes, desquelles principalement semble auoir par-
lé Hippocrate quand il dit, qu'en vn mesme sim-
ple, l'aliment & medicament sont trouuez en-
semble. Et tout ainsi que des premiers, nous n'a-
uons (comme dit est) quasi que le pain de fro-
ment: aussi la varieté de ceux cy & multitude est
si grande, que presque tous les alimens, qui nous
sont en vsage pour la sustentation de nostre vie,
sont de ce genre. De sorte que pour pratiquer
toujours nostre methode, nous les separerons
en deux classes. L'une contiendra ceux, qui outre
la nourriture, n'apportent autre profit au corps
que de l'eschauffer ou refroidir, le dessécher ou
humecter: & en somme d'engendrer en iceluy
d'autres effets depédans des qualitez manifestes.

L'autre

*L. de locis
in homine.*

L'autre classe sera bastie de ceux, qui ausdites alterations, adioustent quelque autre remarquable & insigne profit, de purger & modifier le corps, de beaucoup d'excremens & superfluitez inutiles, desquels mon intention est de principalement parler en ce troisieme liure: le tout pour la confirmation de la proposition auancee des le commencement, sur la fertilité de nostre Pro-
 uence, touchant les medicamens dediez à la pur-
 gation.

Du pain.

CHAPITRE II.

POur le discours des alimens qui ont en soy quelque chose, qui est propre pour laxer le ventre: nous commencerons au pain, & afin que nous treu-
 uions mieux en quelle espece de pain telle puis-
 sance est contenue. Nous disons que tout ainsi, qu'entre tous les breuuages que les homes met-
 tēt en vsage, pour satisfaire à leur soif, la liqueur qu'on exprime des raisins, est principalement
 entenduē par le nom de vin: ainsi par antonomasie & excellence, nous attribuons le nom de pain
 à celuy, qui (comme auons dit cy dessus) est fait de la farine du froment, entendant par le nom
 de froment ce que vulgairement nous appellons
 annone ou bled, les Latins le nomment *frumen-*
tum: quoy que ce nom soit aussi general, à tous
 les grains qui sont propres à faire le pain.

C'est

C'est donc de ce pain , de qui nous prétendons principalement parler en ce chapitre : combien qu'en passant, nous ferons aussi mention de quelques autres, desquels plusieurs en le país se nourrissent , qui sont presque de mesme pouvoir, quant à ce que nous desirons du pain en ce lieu. Nous diuiferons nostre pain avec les bolengers, en trois especes. L'une desquelles est faite de la pure moëlle du froment totalement separee de l'escorce, par le blotœr , le plus lié , vny & serré qu'on puisse treuuer, lequel Hippocrate nomme *L. de l'an-* pur & sincere pain , tres-commode & vrile pour *ciene med.* la nourriture de l'homme , estant de facile digestion & coction , se distribuant aussi promptement , sans long seiour aux voyes du mesentere. En ce pain nous remarquons toutes les conditions requises au pur & sincere aliment , plus qu'en nul autre: & quoy qu'il semble endurcir le ventre, (pour autant que ceux qui en viuent sont coustumierement constipez) si est-ce que cela ne luy aduient pas de son naturel : ains pour-ce qu'il est des alimens, qui ont beaucoup de nourriture, & peu d'excrement, L'autre espece du pain est de celuy qui est fait de la farine de laquelle on a tiré la fleur, le plus subtil & le meilleur ; tellement que le residu est le son avec bien peu de la plus crasse farine , qui sert seulement de colle pour former le pain. De cestuy-cy vse principalement le plebee, & gens de travail : & pourautant qu'il est de peu de nourriture, abondent en excremens. De la vient que dix liures de semblable pain à chasque iour, ne sont presque suffisantes

tes

tes pour la nourriture d'un rureau : aussi vont-ils trois ou quatre fois du ventre le jour , argument suffisant de l'abondance des parties excrémentielles qui est en ce pain.

La troisième sorte du pain est celui qui est *pestri ex tota farina*, comme dit Hippocrate, c'est à dire de la pure farine , avec le son & l'escorce ensemble, lequel les Grecs appellent *sincomiston*, comme estant formé sans aucune separation des parties æterogènes de la farine du froment : & combien qu'en ce pain on ne remarque aucune vertu laxative insigne, & dédiée particulièrement à quelque humeur: si est-ce toutes-fois, que l'expérience nous fait foy, l'autorité des Medecins anciens & modernes nous tesmoigne , & la raison nous demonstre, qu'à peine ceux la sont molestés de constipation de ventre (de laquelle se plaignent presque tous ceux qui vivent du premier) qui usent de ce pain. Hippocrate donne le pain duquel nous parlons, à ceux qui ont en suspicion l'usage des medicamens cathartiques du premier & second genre, & auxquels neantmoins la liberté du ventre est tres-necessaire, comme à la tierce espece de tables , à la quatrième maladie des reins, &c. Et depuis que ce pain est plus ou moins purgatif, à cause du son principalement, lequel estant tres-sec & d'une insigne absterfue vertu , est inepte pour la nourriture des parties, auxquelles avant que l'aliment puisse estre receu, & changé en leur substance , doit estre aucunement rendu gluant & tenace: d'où aduient que ledit son estant inepte pour estre transmué en la nourriture

I. des affections intestinales.

nourriture du corps , en est mis dehors comme chose superflue & moleste à nature.

Tellement que de là s'ensuit , que le pain qui a plus du son , est moins apte à nourrir , & plus propre pour laxer le ventre , & au contraire : & cest pourquoy on recomande tant l'usage du pain rouillet , que (comme dit est) les Grecs ont nommé *syncomistos* , les Latins le disent *confusaneus panis* , auquel toute la farine & le son sont confus & meslez ensemble. Quant à moy ie louë celui qui est de la farine , de laquelle on a osté seulement les plus grosses escorces du son , par le blotter , de tissure allés large , auquel non seulement la farine , mais aussi vne bonne partie du son , aumoins les plus tenues portions , passent facilement : lequel pain est tres-propre , à ceux qui vont rarement à selle , & font de crottes presque semblables à celles des cheures , pour obuier à vne infinité de maladies , suiuant le dire d'Hippocrate , lequel louë grandement la liberté du ventre à telle intention.

On pestrit aussi en ce païs du pain de la farine du segle , qui semble auoir mesme puissance de lacher le ventre , que celui duquel nous venons de parler. Les Latins entendoient par le nom de *siligo* , non seulement la segle (de laquelle nous parlons maintenant) mais aussi la plus pure & exquise farine , separee de toute l'escorce , de laquelle on fait le pain blanc pour la table , voire des Princes : laquelle farine ne peut estre tirée d'autre grain , selon le tesmoignage de Celsus , de Plin , de Galen , de Collumella , que de celui qu'on

qu'on entend par le nom de bled ou froment.

Le pain fait de la farine du segle, quoy qu'il ne soit pas si nourrissant, ny tât laxatif, que le rouffet ou sincomiste: toutesfois il n'est pas de mauvais goust, principalement celuy qui est fait aux môtagnes, ou le segle est blanchastre, bien nourry, d'une rondeur & grosseur quasi pareille à celle du froment.

Le pain d'orge n'est pas si gluant que celuy du segle: tât s'en faut qu'il est absterfif, encores plus si l'orge n'est pas du mondé. Entre tous les pains, desquels on vſe en ce pais, le moins nutritif & plus excrémenteux, est celuy de l'espeaute, duquel en plusieurs lieux de ceste prouince, par fois les pauvres sont contrains se soubstenir, nō sans danger d'engendrer disenteries: tant est la farine absterfue, combien que nous n'ayons aucun remede plus asseuré pour la guarison des vlcères des intestins, que la farine de l'espeaute, à cause de sa vertu absterfue, laquelle neantmoins, par long & assiduel vſage (comme à ceux qui en vivent ordinairement) empescheroit la conglutination desdites vlcères.

Il laisse, pour n'estre long, vne autre sorte de grain pour faire pain bis, commun aux montagnes voisines du Piedmont, là où on le nomme besse ou suade. Pline semble l'auoir entendu par le nom de *olyra*, lors que comparant l'espeaute & la besse avec le froment & la segle, il dit *triticum & siligo ac hordeum in area exteruntur, & ea verò, cuius species est olyra, mola exteriur, & cum suis folliculis seruntur.*

Retour

Retournans à nostre pain rouffet & ordinaire, nous n'entendons point, qu'on le donne à ceux qui sont saisis de la fieure, & mesmement si elle est ardante, aufquels les alimens de peu d'excrement, sont conuenables, ny à aucune des maladies qu'on appelle aigues, hormis à celles qui retournent par periodes, aufquelles la chicheté du ventre est tres-dommageable. Dauantage de ce pain doyuent estre exclus tous ceux qui ont naturellement le ventre libre, qui ont l'estomach foible, aufquels est plus cōuenable le pain blanc fait de la pure farine. Ceux qui se treuuent offencés du pain mediocre & neantmoins se plaignēt ordinairement de la constipation de leur ventre, en doyuent seulement manger quelque peu à l'entree de table. On a par experience, que rarement arriue, que celuy ne descharge son ventre le iour mesme, qu'il aura prins long temps deuant disner certaine portion du pain mediocre.

Des lentilles.

CHAPITRE III.

N On seulement les autoritez des Medecins anciens nous asseurent, qu'en vn mesme simple se treuuent de puissances differentes & contraires: mais aussi l'experience ordinaire le demonstre à l'œil. Laquelle chose est digne de consideration, qu'un mesme simple (auquel les sentimens ne peuuent

remarquer aucune compositiō ny dissimilitude) aye neantmoins le pouuoir de nourrir, purger & elimouoir le ventre, l'ouurir s'il est trop fermé, l'arrester lors qu'il est trop desbordé. Et pour autant que cecy sont des effets procedans des qualitez secondes, faut necessairement qu'en ce mesme simple telle contrarieté & dissimilitude aye lieu à ceiles que nous disons premieres: tellemēt qu'en vn meisme medicament on treuve la force d'eschauffer & refroidir, d'humecter & dessécher, d'attenuer & incrasser, & de semblables operations. Et d'autant qu'il est impossible que d'une chose du tout sincere & simple, procede telle contrarieté & diuersité d'actions: faut necessairement conclurre, que quoy que nos sentimens ne puissent appercevoir aucune difference ny dissimilitude en tels simples medicamens, qu'ils sont toutesfois corps æterogenees, composez de plusieurs & diuerses parties. Cela est manifestement pratiqué au lait, lequel encores qu'il soit en apparence, deuant sa coagulation, tres-simple, toutesfois en iceluy se treuvent plusieurs, diuerses & repugnantes facultez, d'autant que les vnes purgent, les autres arrestent le ventre: les vnes nourrissent, les autres ne font qu'alterer: les vnes eschauffent, les autres refroidissent: les vnes humectent, les autres desséchent: les vnes incrassent, les autres attenuent. Quelle chose y a-il moins composee & plus simple à l'œil, que le vinaigre: & toutesfois on treuve en iceluy double puissance, vne qui refroidit, l'autre qui eschauffe manifestement, quoy que la froide

pure

dure excède de beaucoup la chaleur en iceluy.

Aussi la partie où gist ceste vertu eschauffante est bien peu de chose au respect de l'autre. *Gal ch. 59. li. 1. simpl. med.*

Qui est celuy, qui s'arrestât seulement au sens, diroit que les eaux des bains naturels, de mesme couleur, de mesme consistance, de mesme mouvement que les autres, qu'elles eussent autres puissances, que de refroidir & humecter, comme ont toutes les autres? cela nous deuroit raver en admiration, pour contempler tousiours la bonté & providence de Dieu, d'avoir si bien enrichi la terre uniuerselle de remedes, que d'un mesme, nous en pouuons tirer mille commoditez.

Ceste diuersité de puissances est aussi manifeste en aucuns legumes, comme aux lentilles, aux pois, aux ciches: quant aux lentilles, tous les auteurs tant Grecs que Arabes, tesmoignent que d'autant qu'elles sont composees de diuerses substances, elles ont aussi diuerses & contraires facultez. Hippocrate dit que les lentilles *Sent. 93. Sest. 4. lib. de dieta acut. Gal. in com.* prinſes avec toute leur escorce, engendrent vne fascheuse perturbation d'estomach, à cause (comme Galen l'interprete) de la diuersité de leurs substances & facultez.

Oribase recognoit aux lentilles, vne puissance laxatiue, coniointe avec l'astringente, non en la farine mais en l'escorce. Paul Aeginette est de ceste opinion, disant que le premier bouillon des lentilles, est solutif & l'autre au contraire. Isaac vn des plus rares Medecins entre les Arabes, confirme ceste opinion, disant que les lentilles sont composees de deux natures contraires, *Ch. 17. li. 1. 2. 7.*

l'une se treuve en la moëlle, l'autre en l'escorce, Quant à la moëlle, il est d'accord avec tous les autres qu'elle est stiptique & adstringente, d'où vient qu'elle restreint le flux de ventre, tellement que l'on est empesché de trouuer où gist ceste vertu laxatiue aux lentilles: laquelle vertu, néanmoins tous les Medecins, comme dit est, confessent, & l'experience ordinaire le demontre: & depuis qu'elle ne se trouue point en la farine, Pierre Espagnol commentateur d'Isaac, estant en recherche, en fin dit l'auoir trouuee en l'escorce: disant qu'en ceste escorce, on a expérimenté deux substances: l'une qui est superficielle, chaude & seche, ayant certaine acuité & acrimonie, d'où il pense que ceste vertu laxatiue prouiene: l'autre profonde & enseuelie au centre, qui a plustost vertu adstringente, que solutiue: & de là vient que le premier bouillon des lentilles est solutif de soy-mesme, & encores plus si on adiouste de l'huile & du sel. Hippocrate les appreste avec les aux & le vinaigre, non seulement pour dissouldre certaines flatuositez qu'elles pourroyent engendrer: (ce qu'elles ont de commun avec les autres legumes) mais aussi pour attenuer leur crassitude, inciser ce qui est en elles de gluant & tenace: & par ce moyen augmenter la vertu laxatiue. A quoy sert aussi de beaucoup, si à tout cela nous adioustons les blettes ou bettes, à l'exemple d'Hippocrate nous auons de coustume d'adiouster la fumeterre, ou la mercuriale: ce que nous auons dit cy dessus des lentilles, peut estre aussi accommodé aux ciches & aux poix,

*Lib. de in-
ternis af-
fectibus.*

poix, mais en diuerse consideration: car combien que le premier bouillon des ciches soit solutif, comme celuy des lentilles, si est-ce qu'il est tout autrement aux poix: car en iceux la vertu laxatiue est en la moëlle & non en l'escorce, comme aux deux premiers. Cela est verifié par la puree faicte de la farine desdits poix, laquelle pour estre assés incisive, attenuatiue & laxatiue, est vtilement coneedee à ceux qui sont trauaillez des fieures quotidiēnes, aux tierces non legitimes, aux quarts, & semblables maladies qui ont leur amorce en quelque humeur cras & gluant: & toutesfois la decoction desdits poix, tant premiere que seconde, est plustost adstringente que laxatiue, depuis que selon Galen & Oribase les poix sont du tout semblables aux febues, hormis en la puissance abstersiue, laquelle ils ne cognoissēt point aux poix: & les flatuositez, qui ne sortent tant abondamment de ceux cy comme des febues.

Donc des lentilles pour auoir leur vertu laxatiue nous prendrons la premiere decoction, laquelle vertu augmenterons, en adioustant quelqu'un des medicamens descrits au second liure. La mesme premiere decoction nous prendrons des poix ciches, laquelle est aussi plus propre pour ouurir les obstructions, prouoquer les vrines, exciter les mois aux femmes, que pour purger: mais des poix nous prendrons la moëlle separee totalement de l'escorce, de laquelle ferons vne sorbition ou humet tres-accommodé aux susdites intentions.

Du fœnugrec.

CHAPITRE IIII.



A plante du fœnugrec ou senegre, peut estre aussi bien cultiuee en ce pais, que plusieurs autres plus estrangeres: c'est la cause pourquoy ie l'ay voulu ranger en ce catalogue, estimant tout cela nostre, qui peut viure & croistre en nos parterres. Bien s'esbahyra quelqu'un, que i'en parle en ce lieu, qui a esté reserué aux simples, ayans outre la vertu laxatiue, quelque portio propre pour la nourriture: ioint aussi que Galen tesmoigne, que les lentilles, le miel, & le fœnugrec, se donnent non pour alimenter & nourrir le corps, mais seulement pour remedier à quelques indispositions du ventre.

*Com. en la
sent. 18.
sect. 1. de
victu in
siccis.*

Ce que i'ay fait à l'imitation de Galen, qui en toutes choses a esté suivi par Oribase & par Paul Æginette, quoy qu'en cestuy cy on ne lise point qu'il attribue la vertu laxatiue au fœnugrec. Donc l'autorité de ces anciens & celebres Medecins confirmee par l'experience ordinaire, demonstre qu'au fœnugrec se treuve certaine vertu laxatiue, par laquelle les intestins sont irritez & esmeus, à l'expulsion des excremens en iceux contenus: tellement qu'on ne scauroit trouuer aucune superfluité d'humeurs en iceux, qui ne puisse estre purgee par la decoction de ceste graine, iointe au miel: & quand à ce que Galen

au liure

au liure de la diete aux maladies aiguës, dit que le fœnugrec se donne seulement au lieu de médicament simple, & non point pour aliment. Galen en ce lieu parle des choses conuenables à la diete desdites maladies, de laquelle reiettant tous les légumes, pour estre iceux de crasse substance, fait comparaison de la ptisane avec toutes les sortes des fromens, légumes & graines, appartenant à Ceres: lesquelles sont toutes inferieures à ladite ptisane, à cause qu'elle contient en soy toutes les qualitez requises à la curation de la fièvre. Quant au fœnugrec il est bien vray qu'il a en soy quelque chose pour la nourriture & pour la purgation: mais pour-autant qu'il est plus chaud & acré, qu'il n'est expedient aux maladies aiguës coniointes avec la fièvre: à iuste occasion Galen le chasse de sa diete.

Or qu'au fœnugrec se treuve quelque portion, qui puisse seruir d'alimēt au corps humain, Galen s'y accorde, depuis qu'il le décrit au liure qui est seulement dedié à la faculté des alimens. Oribase est de ceste opinion, car il le met en mesme rang entre les mangeables: & d'autant qu'au fœnugrec se treuuent de parties crasses, qui pourroyent estre cause de son trop long seiour dans l'estomach & en la premiere region: ils le bail-
lent tantost meslé avec le miel, tantost avec le vinaigre & l'huile, tantost avec le garon, qui est vne saulce pour le iourd'huy encorès vſitee en Turquie, composee de la saumure des entrailles de certains poissons: car l'artifice à cela de propre, d'accómoder les choses & les rendre capa-

bles de nourriture, lesquelles autremēt estoient esloignées de la complexion humaine. Estant donc le fœnugrec des medicamens alimentaires, voire de ceux la qui ont quelque puïssance laxative, à bon droit il est rangé en ce catalogue, & pourautant que la decoction du fœnugrec est en fin rendue si gluante & mucilagineuse qu'elle pourroit estre en horreur aux plus delicats, & inepte d'estre receuë en breuuage, nous auons accourumé de faire vn opiate d'icelle avec le miel, laquelle outre le seruice qu'elle fait pour le regard de la purgation, est tres-vtile aux infirmittez de la poëtrine, qui sont exemptes de fieure, & à la toux inueterée: autant en fait (selon Isaac) la farine dudit fœnugrec, prise aussi avec le miel, ou le vin cuit & resiné, ou autres semblables liqueurs. La vertu d'iceluy pourra estre augmentee, par l'addition des autres descrits au premier & second liure.

De la manne.

CHAPITRE V.



Ve la manne soit vn espee des medicamens desquels nous traitons en ce liure troisieme, il est tesmoigné non seulement par sa douceur suauë & plaisante coniointe avec la vertu laxative: mais aussi parce que le peuple Iudaïque en a esté (selon le tesmoignage des lettres sacrees) medicamenté

camenté & nourri par plusieurs années. Mais pource que quelqu'un pourroit mettre en doute, si la manne que nous mettons en besongne pour les purgatiōs, est de mesme espece, que celle que nostre Seigneur donna au peuple d'Israël, l'espace de quarante années pour leur nourriture, il ne sera hors de propos d'expliquer ceste difficulté, les ratiocinans pour la partie negative, disant estre impossible, qu'avec un tel aliment ayant vertu laxative, ils eussent peu nourrir & entretenir leurs corps en vigueur & fermeté: veu que ceux qui par long interualle de temps vsent d'alimens si legers & de si peu de corpulence, tombent en fin en vne dissolution & foiblesse extreme. Laquelle opinion Hippocrate semble avoir fauorisée, au liure des medicamens purgatifs, disant que les viandes legeres & de peu de substance, n'engendrent point vne ferme & solide chair, & ont avec la puissance de nourrir aussi vne vertu laxative. Ceste sentence combien que semble avoir quelque apparence de verité: toutesfois voyant que la generation de la manne des Hebreux, est semblable à la production de la nostre: il est vray semblable, que toutes deux sont de mesme espece, voire & de mesme matiere, cōme il appert par le tesmoignage de Moÿse, disant que la manne *descendebat noctu in castra cum rore*, & d'abondant au liure de l'Exode *apparuit in solitudine minutum & quasi pilo tustum, in similitudinem primæ super terram*: & quant à la dissolution & foiblesse, de laquelle eux mesmes se sont plains plusieurs fois comme il appert au liure

Chap. 16.

Chap. 21.

des Nombres ; disans. *Anima nostra iam nauseat super cibo isto leuissimo* : il ne semblera impertinent de dire que ceste viande au commencement leur peut auoir serui comme de remede pour la purgation des excréments desquels ils auoyent fait auparauant grand amas , eu esgard aux alimens desquels ils s'estoyent nourris en Égypte ; comme des aulx, oignons, cocombres, melons, & semblables viandes cacochimes : mais que par le laps du temps, leurs corps estans bien purifiez, se sont si bien accoustumez à telle viande, qu'en fin elle n'a serui que de pur & simple aliment, sans aucune contrariété ny controuerse. Laquelle sentence ne doit estre trouuée estrange, depuis que la coustume est de telle efficace, qu'elle peut faire, que non seulement les medicamens, mais encores les venins, seruiron de viande, pour le soutien des hommes, voire des plus delicats.

L. 3. de la
facul. des
alim.

L. des Nō-
bres.

Reprenans donc la manne, semble de prime arriuee, que nous ne la pouuons dire nostre, pour-
autant que n'est pas tout vn d'icelle que des autres medicamens, lesquels quoy que soyent for-
ains & estrangers, nous les pouuons neantmoins
faire nostres par la culture. Mais la manne estant
engendree, selon Galen, des vapeurs sortans tant
des lieux terrestres, que aquatiques, lesquelles
vapeurs estant pareillement atteneues, cuites &
elaborees, par la vertu du soleil, sont en apres,
moyennant la froidure de la nuit amassees en
vn & cōgelées. De sorte que (comme dit Moyse)
elles tumbent de l'air comme la pruiue en forme
de coriandre : ioint aussi que nos Apothicaires la

recou-

recourent aujourdhuy des estrangers, ce que seroit absurde, s'ils la pouvoient auoir du cru de ce païs: semble par ces raisons ne se pouuoir faire, que la manne soit iustement nombree entre les nostres.

Toutesfois ie n'ay pas pour cela eu crainte de la mettre en mon catalogue, tant pource qu'elle s'engendre aux montagnes du Dauphiné, & de Piedmont, voisines de nostre Prouëce, que pour autant que les montagnes de ce païs n'en sont pas tousiours destituees, & encôtes la trouue-on assés souuēt au bas païs: car on en a veu plusieurs fois les saules chargez au terroir de Pertuis, & moy-mesmes les ay veu distiller la manne douce, laquelle la chaleur du soleil ayant liquefïee & fonduë, tumboit goutte à goutte, tellement que lon en eusse peu remplir plusieurs vases, & pouoir dire, que nous auons la manne liquide, que Serapion, & les Arabes appellent tereniabin, ne faisans autre difference entre icelles, sinon que l'une est liquide comme le miel, & l'autre est amassée en petis grains. Ne faut point douter que la manne ne s'engendre toutes les annees en plusieurs parts de ce païs, mais la coustume inueterée de nous seruir des medicamens estrangers, principalement aux purgations, fait que tant s'en faut que nous mettions peine d'en experimenter tousiours quelqu'un, pour satisfaire à nostre curiosité, que plustost nous laissons en arriere, ceux qui sont long temps y a cogneus & approuuez. Les bergers & ceux qui paissent le bestail aux champs, sous la canicule (car alors, selō Pline,

la man

la manne s'engendre le plus) tesmoignent qu'à l'aube du iour, ils ont veu plusieurs fois les arbres & herbes chargees de ceste rousée celeste: & encores affirment auoir tres-souuent apperceu leurs habillemens comme oincts & moëttes, & leurs cheueux tous prins de ceste liqueur.

Nous laisserons donc l'usage de la manne Brigantine, & de celle de Calabre, & mettrons diligence de faire cueillir la nostre, laquelle accommoderons pour la purgation de la bile (qui est l'humeur qu'on luy attribue) en la forme qu'il nous semblera estre plus necessaire, n'ayant esgard en aucune correction, veu sa benignité & douceur: tant s'en faut que coustumierement on l'accompagne avec quelque medicament, de plus de vigueur, (comme est l'elaterion, Mesue dit que Galen l'adioustoit avec l'escammonee, quoy que nous ne le lisions dans ces œuvres, ou des mediocres, comme est l'agaric, &c. Parquoy il n'y a aucune circonstance qui empesche l'exhibition de la manne: & mesme qu'elle se peut donner aux petits enfans, aux femmes enceintes, voire deuant & apres le quatriesme mois. Mesues donne la sienne en dose de six à quinze dragmes: de la nostre s'en peut donner aux petits enfans iusques à vne once, aux grandelets, iusques à douze dragmes, & aux plus auancez, la dose passera trois onces.

Le moyen de la dōner est, qu'il la faut dissoudre en quelque liqueur commode, comme pourroit estre le bouillon d'un poulet, ou de quelque vne des herbes refrigeratiues, adioustât quel-

que

que peu d'absinthe. Aux enfans qui sont encores au lait on en dissout demy once, ou six dragmes, & iusques à vne once, dans le lait de leur nourrice: & quant à la forme pillulaire, pource que ce medicament ne peut pas estre donné en petite dose, à cause de sa benignité, on n'a pas accoustumé de l'accommoder en la manne, ny en aucun autre de ce calibre: si ce n'est que l'on vult adiouster quelque portio des autres plus vigoureux. La manne est aussi accommodable en consistance d'opiate, incorporee avec le ius de la mercuriale ou des blettes, ou de l'absinthe, ou de la fumeterre, vn ou deux desdits ius, conioints avec quelque portion de miel, pour la conseruation: brief nous pouons faire prendre à nostre manne telle vigueur que bon nous semblera, & en telle forme que nous verrons estre plus convenable.

Du petit lait, autrement appelé la mesgue.

CHAPITRE VI.



Ombien que le lait soit composé de plusieurs diuerses substances, reuestues de qualitez cōtraires: elles sont neantmoins d'vn tel accord coniointes & vnies ensemble, que de leur appointement nous voyons resulter vne tres-suaue & amiable douceur, laquelle nature preuoyante a preparee aux tetins des femelles, pour le soustien & nourriture

riture des petits recentemente produits au monde. Ceste liqueur est de rât plus plaisante, & avec plus d'auidité attirée par la succion des petits animaux, d'autant qu'elle est triplement semblable à ce, de quoy ils sont esté façonnez & nourris en la premiere generation. Ceste meslange de diuersité de substances est seperee par le moyen du caillé, qu'en Prouence on nomme presure, laquelle fait, que chascue partie est reduite en son lieu naturel: d'où nous voyons qu'apres la coagulation, les parties plus terrestres occuper le fons du vase, les aëres nager en la surface: & celles qui plus participent de l'eau, tenir le milieu. La premiere est celle que nous appellons fromage, la seconde est le beurre ou eresine, & la troisieme le petit laiët, ou le mesgue, & en Prouençal gaspe ou lachade. Sont les trois parties du laiët, desquelles Galen a seulement parlé, tellement qu'il semble auoir obmis la recuite, si ce n'est qu'il la vueille dire de mesme nature que le fromage: laquelle toutesfois, est si bien liee avec la substance sereuse du laiët, qu'elle n'en peut estre disioincte, que par la violence du feu: ce que me fait dire qu'elle n'est pas du tout tant terrestre, que la partie du fromage. Reprenant donc nostre mesgue, il faut au preallable liquider, de quelle nous entédons parler: depuis qu'il y a autant de sortes de mesgue, comme d'especes du laiët. Presupposeròs que le laiët, duquel nous voulons tirer la mesgue, doit estre, tant qu'il est possible, doiié des qualitez q Galen luy attribue, toutes remarquables par les sentimés extérieurs.

Premie

*L. 7. ch. 9.
de la sâié.*

Premierement doit estre de bonne & suave odeur, plaisant au goust, par vne saveur mediocrement douce: seconquement doit avoir la couleur blanche, quoy qu'Aristote (sauf correction) apprene la liuidité, tant au lait, Ch. 21. l. 3. de l'hist. des animaux. qu'à la nourrisse: troisiemement doit tenir le milieu entre le liquide & le cras, touchant sa consistance: tellement qu'une goutte mise sur l'ongle (selon l'experience de Dioscoride, & apres luy de Paul Aeginette) s'entretienne en sa rondeur, sans couler ny çà ny là: tel est le lait des bestes, qui sont bien temperees, qui ne sont ny malades, ny vieilles, ny nourries de mauuaise pasture. Ces choses supposees reste encores d'examiner, de quelle espee de lait nous deuons choisir la mesgue: car il est certain que toutes les sortes de lait ne sont pas sereuses d'une mesme facon, d'autant que l'experience nous fait foy, q'celuy des brebis en a beaucoup moins que les autres, comme aussi celuy des vaches. Quant au lait des femmes, il est plus propre pour la nourriture que pour la purgation: aussi est-il plus temperé que les autres: & on n'a pas accoustumé d'en tirer le *serum* pour cest effet. Ch. 15. l. 3. de la faculté des aliments. Galen assigne trois ordres du lait, qui abonde plus en mesgue: au premier il met celuy des chameaux comme le plus liquide de tous: au second le lait des iumens: & au troisieme celuy des asnes. De sorte que si la faculté purgatrice du lait, procede de la partie plus liquide & sereuse, il est vray semblable que celuy qui en a le plus, est plus propre pour les purgations: il n'est pas

pas aussi tousiours vray que toutes les mesgues, de quelque lait qu'ils soyent, ayent esgale puissance laxatiue: car on sçait bien que le *serum* du lait des brebis ne purge presque point, à cause (à mon aduis) que la puissance solutiue est retenue par la recuite, laquelle est plus copieuse en ce lait, qu'en aucun autre: car lors qu'elle en est escumee, nous voyons par sa prise, les effets de la purgation si insignes, qu'on diroit que ceste liqueur est plustost du premier où second genre des medicamens, que de celui que nous auons maintenant en main. Et pourautant qu'on auroit en horreur le lait des iumens, & aussi qu'en ce país n'auons point de chameaux: nous choisirons la mesgue du lait de cheure, comme de celui qui tient la mediocrité entre les autres touchant la partie sereuse, & duquel nous vsons le plus en ce país pour ce regard.

*Cha. 7. l. 5.
de la santé.*

La cheure donc (comme dit Galen) ne doit estre ny trop ieune, ny trop vieille, mais d'un aage florissant, & bien habituee, sans aucune tache qui interesse sa santé: & pource que les cheures nourries aux champs, se paissent coustumierement de chaisne, du lentisque, d'oliuier sauuaige, du terebinthus, d'aubespain, & autres alimens astringens: de là vient que leur lait n'est pas tant laxatif. Auquel cas sera meilleur d'entretenir la cheure dás la maison, & la nourrir de malues, de blettes, de la mercuriale, des violettes, & semblables, ou à tout le moins la ferons paistre dans les prez & campagnes vuides desdits arbres: car il est tres-assuré, que le lait retient le

naturel

naturel des herbes, desquelles le bestail est nourry : tellement que de tant plus ou moins le lait est rendu laxatif, d'autant que l'animal vsera des plantes plus ou moins laxatives. Quant aux complexiõs du mesgue, ie n'ay que faire pour le present de m'arrester en la question d'Auicenne & de Galen, desquels l'un tient, qu'elle est chaude, (Mesue adioust la siccité:) l'autre affirme qu'elle est froide & humide. Me suffit d'auoir la vertu purgatrice, pour laquelle seulement ie la veux mettre en besongne : bien est vray que si elle a quelque chaleur, la faut plustost rapporter au caillé, qui est de semblable temperature à celle du leuain, qu'au propre naturel du mesgue. Les humeurs qu'elle purge sont les cholériques & les adustes, lesquelles elle euacue si doucement, que Dioscoride la donne à ceux qui ont besoin d'estre purgez, sans grand trouble, ny acrimonie : pour ceste cause on le donne coustumièrement aux melancholiques, aux galeux, & à toutes maladies du cuir. Outre la puissance de purger lesdites humeurs, le mesgue est aussi capable de tous les autres : car en luy commodemēt nous macérons les medicamens de quelque genre qu'ils soyent : de sorte que si nous voulons purger la bile avec plus de vigueur, nous tremperõs dans icelle mesgue de roses, ou recentes ou seches, de l'absinthe, de la mercuriale, &c. & si encores voulons augmenter la purgation, adiouterons en ceste infusion, l'elaterion, ou vn des cocombres sauage, ou bien vne ou deux des fueilles. Pour la pituite, macererons l'agarc, la

2. canon
chap. 17.
Liu. 4. des
facul. des
simp. med.

brionia, &c. pour la melancholie, la fumeterre, l'epithime, l'ellebore noir, &c. Quant à la dose elle est variable, pour raison de la mesgue mesme: car si on le donne sans auoir separé la recuite, ny sans aucune infusion d'autre medicament, la dose doit estre d'une à deux liures, & davan tage: mais de celle qu'on aura separee de la recuite, la dose doit estre beaucoup moindre: quant aux infusions, la quantité de la mesgue doit estre augmentee, ou diminuee, pour le regard du medicament qui est en icelle macéré.

Du ius du coq enuieilli.

CHAPITRE VII.



Insi que toutes les choses creées cy bas, en l'un & l'autre emisphère, ont leur duree plus ou moins longue, & icelle distinguee par la diuersité des aages: de mesmes nous remarquons en telle diuersité d'aages, tousiours natures diuerses, toutes neantmoins tres-profitables à celuy pour qui le tout a esté fait. Si telle varieté est manifeste en aucunes choses composees des quatre natures, que l'on appelle elements, elle l'est aux animaux, desquels aucuns en leur bas aage, ne seruent que d'aliment, & deuenus vieux, changent presque du tout leur premier naturel, & d'alimens quasi simples, deuiennent medicamens. Ceste diuersité de puissances & changement d'aages, ne pro-
cede

cede d'ailleurs, que de l'assiduele, & indefatigable action de la chaleur naturelle, à l'endroit de l'humidité radicale, principe de nostre generation: laquelle action fait, que les choses qui à leur origine estoient tres-humides, deuiennent en fin en vne extreme & irreparable secheresse. Or le terme de ceste secheresse, est plus ou moins distant de son principe, eu esgard à la qualité de la chaleur agente, & la disposition de la substance, plus ou moins dissipable de l'humidité premiere: tellement que nous voyons que les choses ont leur aages de plus d'annees, & leur fin plus distante de l'origine, aufquelles l'humidité radicale, resiste plus long temps au degast de la chaleur naturelle. D'où nous tirons ceste consequence, que les aages pourroyent estre prolongez, & le changement des temperamens réussiroit, pourueu que telle dissipation peussé estre retardée: laquelle retardation combien que puisse aucunement estre faite par le regime de viure, selon les preceptes de medecine: si est-ce qu'il n'y a (à mon aduis) aucune chose à cela plus conuenable, que la castration: car elle est de telle vertu, *Arist cha. 2. liu. 9. de l'hist. des animaux.* que non seulement elle change les aages & temperamens des animaux, mais aussi fait qu'ils acquierent vne autre forme, & laissent les mœurs pristines, pour s'orner de toutes nouvelles habitudes: comme nous le voyons manifestement estre pratiqué aux moutons, bœufs, pourceaux, cheures, & presque en tous les animaux, tant terrestres, qu'en ceux qui ont ailes, & principalement aux coqs: lesquels apres leur chastrement,

& à leur ieune aage, sont de bon suc & loüable aliment. Mais s'ils sont laissez en leur entier l'espace d'un, de deux, ou dauantage d'annees, leur naturel est si bien changé, qu'en iceux la vertu nutritiue, est surmontee par la faculté purgatrice: & si bien que celuy qui au commencement, auoit vne moderee, & loüable humidité, se trouue en fin sec, iusques au troisieme degre. Nous auons laissé l'usage du bouillon d'iceluy, quoy que les Grecs & Arabes (que tant volontiers on imite en praticant) en ayent fait grande estime: Mesme apres Dioscoride, Galen & Oribase, l'a mis en son premier catalogue des medicamens purgatifs: à l'exemple desquels, veu aussi que le cocu enuieilli est facile à recouurer: (mesmemēt là où la gendarmerie n'a passé) ie l'ay voulu inserer en ce tiers ordre des medicamens qui ont pouoir de nourrir & ensemble de purger le corps: combien que c'est bien peu de chose en luy la portion alimenteuse, principalement lors qu'il est en l'extreme vieillesse. Auquel toutesfois, tout ce qui est de vertu purgatrice, passe entiere-ment au ius d'iceluy par la longue elixation: laquelle le despoille de la nitrosité & saleure, que par longues annees il a acquise: tellement que le residu de la chair, peut aucunement seruir de nourriture, ayant neantmoins plus de siccité que d'humidité en soy: car comme tres-bien est dit par Aristote: les choses sont rendues plus seches par l'elixation. eu esgard à leur premiere humidité. Quant à la faculté laxatiue de ce ius, il est vray que Galen (selon qu'il dit) l'a experimentee: mais

*Gal. cha. 1.
l. de la
ther. à Pi-
son.*

*Ch. 3. l. 4.
meteor.*

*Lin. 9. des
simp. med.*

mais qu'il aye designé, ny l'élection, ny l'apprest du coq, nous n'en trouuons pas vn mot en toutes ses œuvres: quoy que Mesue semble le vouloir enseigner selon l'ordonnance de Galen: disant que le coq, que nous voulons employer à cest vsage, doit estre fort viel, roux, ny trop gras ny trop maigre, vitte, prompt & gaillard en tous ses mouuemens, principalement au combat, & à l'acte de la generation.

L'apparat du coq selon les anciens est tel, que premieremēt il doit estre nourri quelque temps avec le son seulement, ou bien adiouster du miel & quelque peu du sel commun: secondement l'ayant trauaillé, ou par le combat, ou autrement, iusques à l'extreme lassitude, le faut esgorger: en apres estant deplumé & esuentré, il le faut farcir du sel commun & le faire bouillir, en competente quantité d'eau, iusques à ce que les deux parries de ladite eau soyent consommées. Tous les auteurs tant Grecs, Arabes, que Latins qui en parlent, confessent la puissance laxative du coq, ainsi préparé: mais de quelle humeur, personne n'en dit mot: tellement qu'ils semblent sentir le mesme de ce ius, que nous recognoissons au petit laiët, disans que ce sont liqueurs tres-propres, pour recevoir les impressions & puissances des autres medicamens, quoy qu'en ce ius on remarque aussi certaine & notable faculté purgatrice: c'est pourquoy, nous adioustons à la decoction du coq, nostre turbith, le carthame, &c, pour la purgation de la phlegme, le polypode, l'epithyme, pour la melancholie, & pour dissoul-

dre & chasser les ventositez, les semences carminatiues.

Nous, pour les purgations legeres & faciles nous contenterons, du potage préparé comme dessus: toutesfois si l'occasion requiert d'vser des mediocres medicamés, pour purger les humeurs crues & rebelles, tant melâcholiques que phlegmatiques, l'appresterons ainsi. Premièrement l'ayant choisi aagé de 4. ans, & trauaillé, comme dit est, tué & nettoyé, le farcirons de demy once, ou de trois dragmes de sel commun, d'une once de graine du carthame, de l'un ou de l'autre polypode recent, & d'hysope. Adiousterons aussi demy once de graine d'anis, de fœnouil & de charuis, & de trois dragmes de nostre rapsia. Ledit coq ainsi farci, bouillira en douze liures d'eau iusques à la moitié, & de ceste decoction suffira en donner, de quatre à six onces, aux douleurs de ventre, aux gouttes, aux fièvres intermittentes, &c. ceste dose ne sera pas suffisante en la decoction du coq sans le farcir, comme dit est: laquelle augmenterons, non toutesfois tant que Mesue fait, qui en donne iusques à trois liures.

Des

Des prunes.

CHAPITRE VIII.



Ntre les medicamens aliméteux , qui ont aussi quelque puissance d'esuacuer le ventre , les prunes sont des plus insignes , tres-familieres , & domestiques : la dispute desquelles , combien que ie pourrois dilater par plusieurs diuisions , desquelles leur genre est capable (comme sont celles qui sont prinſes de la couleur , saueur , durté , mollesse , figure , magnitude , ou du país où elles croissent : toutesſois pour euitier prolixité , i'ay delibéré de m'arreſter à ce qu'eſt plus conuenable à nostre intention & ſcope : laiſſant donc les prunes ſauuages comme inutiles aux purgations , ayans pluſtoſt vne inſigne puissance de reſſerrer , nous mettrons en ieu les domestiques : ayant au preallable ſuppoſé , que les recentes & meures , ſont beaucoup plus laxatiues , que les vertes & ſeches. Les vnes pour n'auoir , moyennant la chaleur exterieure , coniointe avec l'interieure , aſſés elaboré leur humidité , ny icelle exactement meſlee avec les parties terreſtres : les autres , pour auoir perdu la meilleure partie de leur vertu laxatiue , qui conſiſtoit en certaine humidité ſuperflue & tres-abondante. Ceste humidité & vertu laxatiue , ſe recouure aucunement par leur maceration , & leger ebullition en l'eau : & meſme qu'Oribaſe tient , qu'elles laxent le ventre

Gb. 29. l. 3.

aussi bien & voire mieux, estant ainsi macerees, que les fresches & recentes. Ledit Oribase les mouille dans l'eau mielee, estimât par ce moyen, que la vertu lenitiue (qu'il appelle) leur soit restituée, & encores augmentee, pourueu qu'avec les prunes l'on hume aussi ladite eau quelque temps deuant le repas. Ce que j'ay voulu adiouter, pour satisfaire à plusieurs ausquels les prunes ne laschent point le ventre, quoy qu'ils en vsent ordinairement à leurs repas & à l'entree: car si on les veut rendre laxatiues, elles ne doyuent estre meslees avec autres viandes, ny mesme avec le succe: le mesme nous concluons des meures, des cerises, des pesches & arbricots, & en somme de tous les fructs de semblable humidité acqueuse. Retournans donc à nos prunes domestiques, sans auoir esgard à leur couleur, forme, pais, ny autres circonstances semblables, nous choisirons les douces, pourautant que les aigres sont plus propres pour esteindre la soif, & moderer la chaleur de la fieure, que d'appresier l'issuë à la bile, qui est la principale caule des fieures ardentes.

L'experience ordinaire nous apprend, que les prunes douces, de quelque espee qu'elles soyent sont tres-profitables, à ceux qui sont travaillez de fieures aigues, tant pour raison de leur puissance solutiue, que pource qu'elles sont doiées de qualitez totalement opposantes à la chaleur excessiue de la fieure, & à la siccité, qui la suit quant & quant: c'est donc tout vn de prendre, à ceste intention les prunes de quelque espee que soyent,

soyent, pourueu qu'elles soyent douces: toutes-fois nous celebrons grandement en ce païs, celles que Ruel nomme *periconia*, lequel nom auôs retenu. Aëce les appelle *iberica*, à cause, que (comme on dit) elles vindrent premierement en Espagne, ausquelles les imperiales ne semblent en bonté, ceder en rien: si est-ce toutesfois, qu'à cause qu'elles ont leur chair plus rude, compacte ou amassée, & plus sèche, leur vertu laxatiue est beaucoup moindre. Celles de Brignole sont en grande estime, non seulement en ce païs: mais aussi par toute la France, combien que nos pertigones, tant communes & abondantes en ce païs, ne leur cedent en rien: possible aussi que celles de Brignole ne sont autres que pertigones, mais (comme il est vray semblable) l'abondance leur a donné tel bruit. S'il aduient qu'il soit necessaire d'augmenter la vertu laxatiue aux prunes, nous auons moyen de ce faire pour la meslange de quelqu'un des medicamens laxatifs du premier ou second rang: & à ses fins nous ferons, à l'exemple de Nicolas, deux sortes de la composition appelée le *diaprunum*, l'un simple, l'autre composé: pour le simple prendrons cent (plus ou moins) des prunes douces, de quelque genre que soyent, lesquelles ferons bouillir en égale quantité d'eau, (tant que les dites prunes en soyent couuertes) iusques à la consommation de la troisieme partie de ladite eau. En apres presserons entre les mains lesdites prunes, iusques à ce qu'elles soyent totalement dissoluës en l'eau, & separees de la peau & des os: laquelle

separation se fait commodement avec le tamis: cette dissolution ainsi bien purifiée, & exactement meslée, sera de longue durée, moyennant qu'on la face cuire avec la quantité requise du miel, iusques à la consistance conuenable. Ce *diaprunum* seroit de plus d'efficace, si ladite decoction des prunes estoit faite en l'infusion des roses incarnates, celles de damas, les fleurs des pêches, des violettes de Mars, du sureau, de la mercuriale, de la fumeterre, ou bien avec la decoction du polypode & semblables: encores seroit plus laxatif, si apres la parfaite decoction d'iceluy avec le miel, l'on adioustoit conuenable quantité de la poudre artificiellement faite, d'un ou de deux des medicamens susdits. Ne faut point douter que tel *diaprunum*, ne fust tres-propre pour les purgations faciles & tollerables, voire aux plus debiles: ce *diaprunum* est appellé simple à comparaison de celuy, auquel nous adiousterons l'elaterion auparauant mentionné, au lieu que les Arabes l'ont fait avec l'escammonee preparée, que les modernes appellent *diagredium*, lequel elaterion nous mettrons en dose de demy once à chaque liure du *diap. simplex*: car il n'y a autre differencé entre le composé & le simple, que pour raison de ceste addition.

Des

Des figues.

CHAPITRE IX.



Ntre toutes les Prouinces de l'Europe, la Prouence se peut glorifier, ou plustost doit remercier Dieu, de ce qu'elle est la plus abondante & fertile en toutes les choses necessaires à la vie des hommes, & remplie de tout ce que peut seruir à la delectation & volupté: car on y admire l'abondance & beauté des oliuiers, la fertilité des vignes, l'elegance des orâgers, la bonté des pruniers, pomiers, cerisiez, amandriers, poiriers & semblables, & presque infinies especes d'arbres, desquelles les campagnes de ce païs sont naturellement pleines & verdoyâtes: & ne faut douter qu'attendu sa temperee temperature, ne nous nourrit toutes especes d'arbres & herbes, voire les plus esloignees & estrangeres, y estans les regles de la maison rustique diligemment obseruées: car si aucunes se plaisent en lieux chauds, les autres demâdent les froids, les autres les temperez: on trouue aussi de contrees accommodables aux vns & aux autres en toutes saisons.

Cela est verifié aux especes des figues, desquelles les vnes se plaisent aux montagnes & lieux froids, les autres aux regions chaudes, & aucunes aux plus temperees: de toutes lesquelles especes nous en auons pour nous & pour les estrangers. Celles de Marseille, qui surmontent
toutes

toutes les autres en bonté, (aussi ont elles tres-grand bruit aux autres païs) en quelque autre terroir qu'elles soyent transplantées, degenerent de la premiere suauité & douceur : autant en pouuons nous dire de celles de Toulon, d'Antibou, &c.

*Li. 2. de la
diète.*

Et pour disputer des figues avec plus de methode, laissant toutes autres diuisions, nous contenterons de celle de deux membres, qu'Hippocrate a suivi : l'une desquelles est fondée sur le temps de la production, l'autre sur le temps de la cuillette : disant que des figues, les vnes sont produites premieres, lesquelles nous appellons en ce païs figues fleurs, les autres suivent quelque temps apres, qui sont les figues osténques, ainsi les nomme-on : & cestes cy sont encores de deux sortes : car les vnes sont cueillies toutes fresches recentemente, les autres sont seches & reposees. De ces figues les vnes sont de meilleur suc que les autres, comme aussi les vnes plus laxatiues que les autres, d'autant que celles qui viennent premieres environ le mois de Iuin : tout ainsi qu'elles sont pleines de suc superflu, aussi sont plus laxatiues & moins nourrissantes, que les autres, ausquelles l'humidité a esté bien cuite & elaborée, tant par leur propre chaleur, que du soleil. Quant aux figues seches, ne faut point douter, que comparant les vnes aux autres en ce genre, les vieilles ne soyent plus laxatiues & de complexion plus chaude, à ce que s'accorde Hippocrate, disant, *figus arida estuosa sunt sed alio secedunt*. Cela ont de commun les figues avec

toutes

toutes choses grasses & oleieuses, de se rancir, chanfir & moilir, & au lieu de la douceur, acquerir vne acrimonie, par succession de temps. Telles differences des figues ainsi remarquées, nous disons avec Galen qu'entre tous les fruiçts automnaux, qu'il appelle fugaces, elles sont de meilleur aliment, ayant moins de suc superflu, que les autres: & neantmoins ne cedent à aucun, en la faculté purgatrice. Non que ie vueille dire, que les figues purgent les humeurs avec election & chois (ce qu'on affirme des premiers) mais qu'elles font bon ventre, pour estre de facile distribution, & reuestues de certaine vertu abstergive, ne faisant long seiour au ventre: & c'est ce qu'Hippocrate dit, que les figues esueillent la chaleur, & esmeuuent le ventre, à l'expulsion des excremens, non toutesfois esgalement, mais les vnes plus, les autres moins. Dioscoride tient que les figues recentes & fresches, laschent le ventre, mais blessent l'estomach: ce qui est cause par quelque acrimonie, que les figues recentes rapportent de leur principe. Ceste puissance de lascher le ventre est commune à toutes les figues, mais l'ennuy de l'estomach ne prouient que des recentes. Outre la vertu de laxer le ventre, on recognoit plusieurs belles & signalees commoditez que les figues portent au corps, car si elles sont receuës par celuy qui n'a le corps autrement mal disposé, sont de facile digestion, engendrent le bon & louable sang, tiennent le corps net & pur, prouoquent les vrines, purifient la poitrine, les poulmons & les reins, de tous excremens

cras

cras & terrestres. Au contraire, si celuy qui a l'estomach plein de mauuaises humeurs en mäge, elles se changent en corruption & vilenie, d'où vient que d'elles s'engendre vn sang corrompu & gaste. Pour faire donc le ventre libre, il en faut prendre la matinee deuant disner vne heure ou dauantage, vne douzeine: les melancholiques peuuent prendre avec icelles quelques fueilles d'hissop, ou du calament, ou du thym: les phlegmatiques adiousteront la moëlle du carthame, ou quelque portion d'agaric preparé: les cholériques, avec l'absinthe, ou la mercuriale: faut noter que lors qu'on prend les figues avec les choses susdites, quatre ou cinq doyuent suffire.

Des raisins.

CHAPITRE X.



Enx qui ignorent la methode artificielle de Dioscoride, aux six liures de la matiere medecinale, s'estimeruient de ce qu'il n'a plustost parlé au premier liure, de la vigne & des raisins, qui semble estre dedié aux arbres fructiers, qu'au cinquiesme avec les mineraux: laquelle admiration cessera, s'ils remarquent diligemment qu'en ceste matiere, l'ordre de Dioscoride est tres-industrieux, & sans comparaison beaucoup plus, que la methode alphabetique de Galen, ny des autres qui l'ont inné *sed de his satis.*

D'autant

D'autant que mon intention est de parler seulement des commoditez que les hommes peuvent recevoir des raisins, pour lâcher le ventre: il me suffira d'examiner, de quelles especes ceste utilité se peut prendre: car seroit vne chose superflue de descrire icy toutes les sortes des vignes desquelles nous recueillôs les raisins, viande tres-plaisante & delicieuse, d'où nous exprimons le vin, qui est vn breuvage si precieux & exquis, qu'à bon droit il est dit en plusieurs lieux de la sainte escripture, resjouir Dieu & les hommes, faire oublier toutes miseres, douleurs & afflictions: à quoy s'accorde Hippocrate, disant que ceux qui vsent liberalement du vin, oublient facilement toutes sortes de maux, & se nourrissent en l'esperance de beaucoup de bien à l'aduenir. Ces effets procedent du vin, pour-autant qu'il refait & repare les esprits vitaux, & par consequent fait que le cœur s'eschauffe, s'esleue & dilate: ce qu'aduiant au contraire aux melancholiques, lesquels à faute desdits esprits, portent tousiours vn cœur contrainct & assoupi. A bon droit donc on dit, que le vin resjouit le cœur des hommes, tout ainsi que le pain les confirme & substante: venant la iouissance du vin, & du pain la sustentation.

Retournant donc aux raisins, Galen leur attribue vne puissance solutiue, coniointe avec la vertu de nourrir tres-euidente, assés suffisammēt tesmoignée par l'habitude & corpulēce de ceux qui en mangent beaucoup en temps de vandanges: & combien que toutes les especes de raisins soyent

*Psal. 103.
Cha. 9. des
Iuges.
Præter. ch.
31.*

*L. des ali-
ments.*

soyent nourrissantes, si est-ce que toutes esgalemment ne laschent pas le ventre: car les vns nourrissent beaucoup, comme dit Galen, & laxent peu, les autres au contraire laschent beaucoup & nourrissent bien peu: & pourautant que ces degrez de nourrir & purger ainsi, procedent ou de la substance solide du raisin, ou bien du suc d'iceluy, de là vient que les raisins qui ont beaucoup de l'un, & moins de l'autre, nourrissent ou purgent plus ou moins. D'où nous colligeons necessairement, avec Isaac, que les raisins blancs pour estre plus abondans en suc, nourrissent legeremēt, sont de facile digestion, penetrent soudainement les orifices des veines, prouquent les vrines, & purgent par le ventre. Les noirs qui ont la chair crasse, grosse & amassée, la peau dure & peu de ius, nourrissent beaucoup & purgent peu. Les roux & citrins tiennent la mediocrité: c'este vertu nourrissiere & laxatiue, est aussi diuerse, & en diuers degrez, selon la diuerse constitution & estat des raisins: car depuis que de trois parties qu'il y a au raisin, les deux ne nourrissent point (car elles ne reçouyēt dans le ventre aucun changement) & toutesfois referrent le ventre: s'ensuit que les raisins qui n'ont point de grains, ou qui sont aualez sans l'escorce, purgent beaucoup & nourrissent peu, s'ils sont de substance aqueuse & liquide, ou bien purgent peu & nourrissent prou, si leur substance est solide: voila pourquoy le moust est tant laxatif, car il est separé des parties qui bridoyent ceste puissance. D'auantage les raisins recētemēt cueillis, sont

sont differens de ceux qu'on reserve pendus : car ceux cy sont bien proches de l'aliment simple, nourrissent beaucoup & ne purgent rien, principalement la panse mangée sans les grains & la peau : ceux là au contraire, ayans encores toute leur humidité superflue, d'où procede la vertu de purger. Et tout ainsi que les figues & tous les autres fructs autumnales causent diuers effects, selon la disposition du corps : ainsi les raisins, s'ils treuvent l'estomach vuide, & de viandes & de mauuaises humeurs, nourrissent beaucoup mieux & laschent le ventre avec plus de contentement : comme à l'opposite, seiournent long temps dans l'estomach, & engendrent de vens vne infinité : brief se degenerent en corruption & pourriture, lors qu'ils sont receus, le ventre estant plein tant de viandes que d'autres humeurs superflues : & principalement s'il est affligé de quelque intemperature. C'est la cause pour laquelle l'usage des raisins est tant suspect aux valerudinaires, aux cacochymes, & à ceux qui ne font que soy releuer de quelque grande maladie : & par ainsi nous les concedons facilement à tous autres, & disons estre vtils à ceux qui ont besoin d'auoir le ventre libre. Quelques vns sont curieux de sçauoir, s'il est meilleur, de manger les raisins sans pain qu'avec iceluy, lesquels doyuent entendre, que ceux qui mangent les raisins, plus pour se nourrir ou pour saulse, que pour lascher leur ventre, les doyuent mesler avec le pain, & peuuent manger tout le raisin avec sa graine & escorce : ceux dis-je qui ont le ventre naturellement libre,

mais les autres qui les mangent plustost pour faire bon ventre, que pour estre nourris (pourueu que les empeschemens cy dessus mentionnez n'y soyent) en doyuent vser simplement, sans melleange d'aucune autre viande, & tout au commencement du repas : comme aussi tous les fruiets semblables doyuent estre prins a l'entree : contre la custume ordinaire, de presenter les choses succees, & toutes sortes de fruiets : lesquelles viandes si seiournent guieres dans l'estomach, se corrompent facilement : ceux là experimentent la vertu laxatiue des raisins, qui se trouuent aux vignes la matinee, deuant que le Soleil commence à esclairer, s'ils en mangent avec toute la rosee.

Quant aux passerilles, elles ont quelque affinité avec les raisins pendus, si ce n'est qu'aux premiers moys les raisins sont plus laxatifs, pource qu'ils ont encores, vne bonne partie de leur suc aquatique : la vertu solutiue tant des raisins que des passerilles, est augmentee par l'abstraction de leurs pepins, par leur maceration seule dans l'eau, ou par leur decoction ensemble, laquelle celuy qui humera deuant toute autre viande, à peine se plaindra-il du ventre constipé : & mesmement si ladite maceration ou decoction se fait avec quelqu'une des choses plus laxatiues auparauant descrites.

Des

Des cerises & meures.

CHAPITRE XI.



Es cerises sont tesmoins, entre plusieurs autres plantes, que la culture peut rendre nostres, les arbres & herbes, quoy qu'elles soyent estrâgeres, & esloignees de nostre terroir; car la terre Provençale en est maintenant si feconde, qu'il n'y a aucune contree en tout ce païs, soit aux montaignes, valles & plaines, qui ne soit tres-fertille en toutes sortes de cerises (accommodât ce nom de cerise à plusieurs especes de ce fruct) & toutesfois nous les auons receües des estrangers: car Lucullus general de la gendarmerie Romaine, apres auoir surmonté Mithridate, les transporta de Cerasonte (d'où est venu le nom de cerise) en Italie: & de là de main en main, par le moyen des voisins plus proches, elles sont venues iusques à nostre Prouence, là où elles sont nourries & cultiuees des long temps, comme propres & naturels fructs. Toutes les especes de cerises, ne sont pas conuenables pour l'ascher le ventre, ny aussi celles qui le laschent, ne le font pas en tout réps, c'est à dire en tous leurs aages (ce qui peut estre dit aussi des autres fructs autumnales;) car celles qui sont austeres & aspres, tant s'en faut que elles portent ceste commodité que plustost elles arrestent le ventre. Aussi les cerises chacune en son espee, pour ce faire doyuent auoir leur par-

faicte maturité: & meſme que celles, qui de leur naturel ſont aigres, peuuent receuoir telle elaboration, que leur complexion approchera de la qualité douce, tellement qu'elles auſont puisſance de nourrir le corps: & encores leur ſuc aigre, & adſtringent, eſtant corrigé & cuit par la chaleur du Soleil, receura la vertu laxatiue. Cela ſe pratique à celles que les François appellent guignes, & en Prouëce agriottes, non pas en toutes eſgalement, car nous en auons de trois ſortes: l'vne eſt de celles qui nous ſont plus communes, lesquelles pour auoir leur ſubſtance molle, rare, & fort ſucculente, ſont plus laxatiues que les autres: l'autre eſt de celles qui ſont d'vne ſubſtance ſolide & plus dure, & ſurmontent les autres en groſſeur, lesquelles ont plus de quoy nourrir que les premieres, ſe corrompent plus difficilement & ſont moins chargees de ſuc: & par conſequent ſont moins laxatiues: la troiſieſme, eſt de celles, qui eſtant arriuees en maturité, ſont ſemblables en ſubſtance, & quaſi en groſſeur aux ſecondes: mais elles ſont extremement aigres, & par conſequent moins nourriſſantes, & du tout point laxatiues. Quant aux ceriſes douces, elles ſont auſſi plus ou moins laxatiues, & nourriſſantes: car nous en auons auſſi de pluſieurs eſpeces, entre lesquelles, il en y a qui ont leur chair dure ſeche & amasſee, avec vne liqueur douce, lesquelles ſont prou nourriſſantes & moins laxatiues: & outre qu'elles ne reçoquent pas facilement la corruption, l'eſtomach en eſt aucunement fortifié: & ſont proprement celles là que Pline appelle

pelle *cerasa Actia, Ceciliana*, nous les entédons par
 le nom de graphion: pource que (comme ie croy)
 ils ont esté traduits en ce pais, par le moyen de
 l'insertion & grepheure, desquels les vns sont
 rouges, & les autres noirs, & aucuns blancha-
 stres. L'autre sorte de cerises est de celles qui ont
 vne humidité superflue & corruptible, en vne
 substance rare, laxé & molle, qui cause qu'elles
 sont beaucoup plus laxatiues que nutritiues: &
 d'abondant si faciles à s'alterer & corrompre,
 qu'à peine peuuent elles faire long seiour dans
 l'estomach, sans estre changees en excremens
 deprauez & malins: & c'est pourquoy leur vsage
 est tant pernecieux & dommageable, principale-
 ment aux debiles d'estomach, aux mal habitez
 & cachochimes, & à ceux qui ont desja le ven-
 tre plein d'autres viandes.

Les meures sont aussi tres-frequentes en ce
 pais, & de plusieurs sortes: car les vnes sont agre-
 stes, les autres domestiques: ie laisse les champ-
 stres, pource qu'on n'a pas de coustume d'en vs-
 er pour ce respect: combien que suis asseuré, qu'el-
 les ne seroyent inutiles, & principalement celles
 qui croissent en vne sorte de ronce, que Diosco-
 ride appelle *rubus idaus*, laquelle est differente
 des autres, n'ayant point, ou fort peu d'espines.
 Ces meures cy, sont si plaisantes, & à la veüe,
 (car elles ont la couleur d'escarlata) au goust &
 à l'odorat, qu'elles surmontent toutes les autres
 en suauité: c'est la ronce que vulgairement on
 nomme framboisier & son fruit framboises,
 desquelles plusieurs ont commencé à embellir

leurs jardins. Retournant donc aux meures domestiques: nous en auons de deux especes, blanches & noires: quant aux blanches, elles ne nous seruent de rien en la medecine. (à faute possible de n'auoir cogneu leur pouuoir, car elles ne sont pas faictes en vain) sont assés ingrates à l'estomach, faciles à s'alterer & corrompre, voire aux plus robustes & purifiez: les noires au contraire outre la douceur accompagnée de quelque acetosité, ont vn téps est de vertu adstringente qui cause qu'elles sont plus agreables à l'estomach. Toutesfois l'opinion de Galen & Oribase (confirmée par l'experience) est que si elles deuiennent en vn estomach plein, ou de viandes, ou de mauuaises humeurs: (car alors leur seiour dans iceluy est plus long, que leur fresle & corruptible substance ne requiert) elles degenerent en vne si estrange corruption, qu'à peine se peut expliquer: & cela leur est commun. (comme auôs dit) avec beaucoup d'autres fruiçts.

Les meures donc, de quelque espece qu'elles soyent, ont diuerses & contraires qualitez, mais en diuers ages, car estant encores vertes, sont adstringētes: mesmes que Dioscoride baille leur poudre meslee avec les viandes aux celiagues & à tous flux de ventre immodéré, & mesmement aux dysenteries. Mais celles qui sont venues à leur parfaite maturité, outre la puissance laxariue, laquelle consiste en vne humidité suauē & douce, elles sont aussi aucunement corroboratiues, & restringētēs, comme il appert à leur ius, duquel on vse coustumierement aux exulcerations

tions de la bouche, & autres indispositions, qui ont besoin de mediocre adstriction. Nous vseros donc des meures domestiques noires plus ou moins venuës à leur maturité: car ceux qui ont le ventre autrement assés libre, doyuent vser de celles qui sont verdelettes: au contraire les durs de ventre, doyuent choisir les plus meures. Oribase après Galen conseille de les manger tout au commencement du repas, sans les mesler avec aucunes autres viandes, & s'en doyuent bien garder ceux qui ont l'estomach impur & plein de cacochimie, à cause que les meures iointes à telle impurité, la disposition en est d'autant empirée, que le nombre que l'on en mangera, sera excessif: ne sera toutesfois sans profit d'en vser lors que l'estomach est trauaillé de quelque chaleur & secheresse moleste, en temps d'esté, au mois de Iuillet & au commencement d'Aoust: car alors l'air estant fort eschauffé engendre vne secheresse, (quoy que par accident) au corps & mesme à l'estomach, auquel toutes les autres parties ont leur refuge, en temps de necessité: à laquelle intemperature, les meures remedieront bien à propos, tant pour estre humides, que pour auoir vne froidure assés insigne, pourueu que soyent fraichement cueillies: lesquelles commoditez seront aussi suiuiues d'une notable liberalité de ventre.

Des melons & cocombres.

CHAPITRE XII.



Ombié que Dioscoride attribue aux cocombres domestiques la vertu solutive, avec cōsolation de l'estomach, toutesfois nous experimētons le contraire aux nostres ; car il est manifeste qu'estans iceux pleins de certaine liqueur froide & gluante, & de tres-dificile digestion, qu'il se puisse faire, qu'ils ne fassent long seiour dans l'estomach. Au cōtraire est des citrouilles lesquelles passent facilement par le ventre, à cause de leur humidité aqueuse : & de là vient, que le vulgaire pour remedier à telle viciosité, trempe les cocombres, long temps auparavant, dans le vinaigre, ou quelque portion de sel a esté fondue, par lequel apprest il est rendu plus agreable à l'estomach, & plus prompt à estre distribué, sans toutesfois prouoquer le ventre d'aucune chose notable. De ces choses nous concluons que les cocombres domestiques de Dioscoride, sont d'autre naturel que les nostres : & combien que Mathiol en son commentaire sur Dioscoride en depeint deux especes, nous n'auons toutesfois que d'une sorte, laquelle s'accorde en cela avec celle de Dioscoride, que sa graine prouoque les vrines, aux ardeurs desquelles elle est de grande vtilité, & aux exulcerations de la vessie. Ce que nous disons en passant, depuis que ne trouuons rien que vaille à

nos

nos cocombes pour faire bon ventre, & encores moins pour la nourriture: & de là vient que Galen conseille de s'abstenir d'iceux & de toutes semblables viâdes: lesquelles quoy que l'estomach digere, si est-ce que par succession de tēps, elles engendrent vn amas d'humeurs froids, cras & glutineux, qui en fin ne pouuant estre changez en bon sang, facilement à la moindre occasion, se pourrissent: d'où s'ensuiuent de fieures malignes, & d'autres maladies dangereuses.

A. ce rang d'alimens ie mettrois aussi les poupons & melons, n'estoit qu'ils sont aucunement de meilleur suc, de plus facile digestion, & lachent le ventre, sans faire (selon l'experience & autorité de Galen) trop grād seiour dans l'estomach: toutesfois ces qualitez cy, ne sont pas esgales en toutes les sortes de poupons ou melons: ce que nous treuuerons veritable en examinant chacun en son espee: car en ce païs nous en auôs de trois sortes, distinguees selon leurs formes & faueurs: l'vne est de ceux qui sont fort ventreux, & de figure d'ouale, les caneleures & rayes desquels sont continuees d'vn bout à l'autre, & sont ceux qui sont entendus par le nom de poupon: l'autre est de ceux qui sont plus longs, ayans leur rayes moins eminentes, & plus petites, lesquels le vulgaire nomme au genre femenin poupones: la troisieme espee est de ceux, qui pour estre de la forme d'vn coing, sont appelez en Latin *melepepones*, portans le nom de melon & coing ensemble: ceux cy sont proprement entendus par le nom de melon, & sont differens

des premiers, en la forme & figure extérieure: car leur caneleure est beaucoup moindre. En la grandeur, estans pour la plus part fort petits en la chair, laquelle est en ceux cy dure, amassée & blanchastre, & en leur cauité, qui est en ceux cy plus petite, sans eau, & avec beaucoup de graines: lesquelles choses abondent plus aux poulpons, & finalement au goust, qui est en ceux cy beaucoup plus plaisant & agreable. Pour raison desquelles proprieté, nous concluons que les melons sont plus propres pour la nourriture, que pour la purgation, pouuât leur chair sejourner quelque temps dans l'estomach sans encourir aucune corruption: si ce n'est que l'estomach soit si mal disposé qu'il gaste aussi les autres viandes. Ce que ne peut pas estre ainsi verifié des poulpons, tant mâles que femelles, lesquels sont si abondans en humiditez superflues avec froidure & grande crudité, qu'à peine peuuent ils estre vne heure dans l'estomach, qu'il ne s'en suiue vne corruption manifeste: & mesmement s'ils tombent en ventre plein de mauuaises humeurs, ou autrement intemperé. C'est pourquoy Galen dit de luy qu'il dispose les hommes à la maladie appelée *cholera*, autrement *miserere mei*. Ce que craignans les hommes, ont prins coustume de les manger tout à l'entree de table & avec le sel, tant pour diminuer & corriger leur superflue humidité, que pour haster leur descéte dans les boyaux, & de là leur sortie hors du corps: laquelle pourroit estre retardée par les alimens premierement ingerez.

Les

Les melons donc estans mangez avec les circonstances requises, par ceux qui n'ont l'estomach impur & alteré, de quelque intemperature, chaude ou froide difficile à corriger, ne permettent iamais que le ventre soit chiche & constipé, lequel benefice est tres-necessaire pour la precaution de toutes maladies.

Des oignons domestiques.

CHAPITRE XIII.



Ntre les choses desquelles les hommes vsent pour leur nourriture, les vnes seruent seulement de confiture & fausse, n'ayant en soy aucune chose pour nourrir, comme sont toutes espices, le vinaigre, le verjus, le sel & semblables choses, desquelles on se sert plus pour corriger les viandes, & pour leur donner bonne odeur & bon goust, que pour autre intention. Les autres qui ayant autremét en soy tout ce qui est besoin pour l'aliment & refection, ont neantmoins, besoin d'estre apprestez auant leur vsage, par le ministère du cuisinier avec le feu, lequel est le principal correcteur de nos alimens: en troisieme lieu il s'en treuve beaucoup, qui estans receus sans elaboration & preparation aucune, n'engendrét autre effet dans le corps, que de l'alterer, en eschauffant, refroidissant, humectant & desechant, avec autres dependances de ces qualitez cy: &

oultre

outre ces operations, quelques vns ont ce pou-
 uoir de lacher le vêtre, aufquels toutesfois, apres
 leur diligente preparation, se treuue quelque
 portion pour la nourriture. De ce genre sont les
 pourreaux, les aulx, les raues, les naueaux, les es-
 pinars, les blettes: brief presque toutes les her-
 bes & racines potageres, & principalement les
 oignons, pour lesquels nous auons dressé ce cha-
 pitre. Car Oribase apres Galen, & encores l'ex-
 perience tesmoignent, que la preparation est de
 telle efficace en iceux, qu'au lieu qu'au parauant
 ils n'auoyent rien que pour eschauffer, attenuer,
 inciser la crassitude & viscosité des humeurs:
 apres estre industrieusement apprestez, acquie-
 rent quelque force de nourrir: & quant à la pur-
 gation, pour le regard de laquelle nous parlons
 seulement des oignons en ce lieu, elle est si ma-
 nifeste & assuree, qu'en quelque façon qu'on
 les mange, ne permettent iamais la constipation
 du ventre. Il est vray que ce pouuoir la est fort
 affoibli par la coction desdits oignons, & mes-
 mement si on les fait bouillir en deux ou trois
 eaux: car alors ils laissent totalement leur acri-
 monie, retenans tousiours quelque portion inci-
 sive, atténuiue, & encores pour faire bon ven-
 tre. Lesquelles vertus se treuuent beaucoup plus
 vigoreuses quant elles sont coniointes avec leur
 acrimonie, laquelle aide manifestement à l'atte-
 nuation & incision susdite, & encores à la puis-
 sance laxative: ce qu'est confirmé par l'authorité
 de Dioscoride, disant que toutes les especes des
 oignons, entre autres proprietiez signalees pur-
 gent

gent & font bon ventre. Ceste propriété n'est pas esgale en toutes les sortes des oignons, aussi ne sont elles pas eiegales en fortitude : car pour-
 autant que les rondes sont plus acres, que les
 longues, les seches & del-ja meures, que les re-
 centes, les rouges que les blanches, s'ensuit que
 elles ayent plus d'efficace pour la purgation.

Et combien que les oignons longs de Diosco-
 ride, surmontent en acrimonie les ronds, toutes-
 fois nous experimentons le contraire en ceux de
 nostre Prouence : car l'experience iournaliere
 nous fait voir, que les longs en figure d'ouale,
 (tels que croissent au terroir de Bouc & de Gar-
 dane) cedent en acrimonie aux ronds & aplatiss
 en forme de lentille : il s'en treuve quelque fois
 de si debiles, qu'on les mange sans appercevoir
 aucune ingratitude pour raison de l'acrimonie,
 voire tous crus, n'estans aucunement preparez.

Et combien que les oignons crus (selon le tes-
 moignage d'Isaac apres Galen) n'apportent rien
 pour la nourriture du corps, toutesfois n'est pas
 sans profit que ceux qui ont l'estomach refroidi,
 plein de pituite cruë, crasse & gluante, en man-
 gent quelquefois : & principalement au moys
 d'Auril, May, & au commencement de Iuin, car
 alors ils sont moins acres, & plus proches de
 leur premier aage : d'autant qu'avec la prepara-
 tion desdites humeurs, s'ensuit aussi leur euacua-
 tion : de sorte que nous pouvons dire sans men-
 tir, auoir veu plusieurs, auxquels par l'vsage mo-
 deré des oignons recens & tendrelets, la dou-
 leur d'estomach, causee par cruditez & humeurs
 phlegma

phlegmatiques, estre du tout appaisée. Quant à ceux qui sont de naturel chaud & bilieux, suivant le conseil de Galen, doyuent s'abstenir, non seulement des oignons, mais aussi de toutes choses picquantes, acres & mordicantes, telles que sont les aulx, les pourreaux, les oignons & semblables.

Ce que nous auons dit cy dessus des oignons, peut estre entendu des pourreaux, & des aulx, veu que Oribase & Galen ont parlé en mesme chapitre de leurs facultez, & sous vn mesme propos: ioint aussi que Dioscoride recognoît à tous vne mesme puissance de lascher le ventre: bien est vray qu'en nostre Prouence l'usage des aulx n'est pas si frequent, que celuy des oignons & pourreaux: car nous contentans des deux derniers, sommes contents de quitter la possession du premier aux Gascons.

Des bettes.

CHAPITRE XIII.



L n'y a pas vne herbe, de celles que nous appellons potageres, qui soit plus commune en ce pais, en tout temps, que les bettes, & mesmement par toute la basse Prouence, combien que les montagnes n'en sont pas destituees: car il n'y a lieu si froid, là où on ne puisse auoir ce simple
toutes

routes les parties de l'annee: c'est l'herbe que les
 François appellent la porree, aucuns Latins la
 nomment *siclam*, quoy que par ce nom de *sicla*,
 on entend principalement les bettes rouges, se-
 lon le *predium rusticum* de Charles Estienne. Et
 combien que Dioscoride ne face mention que
 de deux especes: si est-ce qu'en ce pais nous en
 auons presque par tout de trois sortes: car outre
 les blanches & noires de Dioscoride, on en trou-
 ue en plusieurs lieux de rouges, tant de racine
 (qui est quasi si grosse, que les raues longues)
 que de feuilles, lesquelles sont en icelle plus lar-
 ges qu'en aucune autre spece: & ceste cy est plus
 rare en ce pais que les autres. Or qu'en la porree
 on trouue quelque portion bonne pour nourrir,
 moyennant l'elaboration du feu, & de quoy las-
 cher le ventre, il est tres-manifeste: quant au pre-
 mier nous auons l'experience, d'autant qu'il n'y
 a herbe plus commune & aux riches, & aux pau-
 ures, pour les potages ordinaires, que les bettes:
 pour la purgation, il n'est besoin de l'autorité
 d'Hippocrate, ny d'aucun autre, depuis que l'ex-
 perience le monstre: toutesfois nous dirons, que
 Hippocrate a cogneu ceste puissance laxatiue
 aux bettes, disant que leur ius ou decoction fait
 bon ventre, & leur corps l'arreste plustost: luy
 mesme baille ledit ius à la troisieme spece de
 phtisis, pour la purgation de l'humeur bilieux,
 avec toute facilité, & sans aucune violence.

L. 2. de la
 dieta.

Martial a recogneu la mesme puissance à ce
 qu'il dit, & *pigro ventri non inuites betas*, & ne se
 faut esmerueiller, si en vn mesme simple se
 trouue

trouue dequoy faire le ventre lasche, & le retreindre, car comme auons touché auparauant, la raison ne repugne rien à cela, & l'autorité de Galen est confirmee par l'ordinaire experience.

Cha. 40. l. 2. des aliments, com. en la sent. 46. sect. 1. liure des fractures. Galen en plusieurs parts fait grand cas des bettes, & mesmement au liure 8. des simples, disant qu'elles ont vne qualité nitreuse, par le moyen de laquelle, elles sont resolutiues, absteriues, & purgatiues, tant par le nez si on reçoit leur ius, par les narines, que par le fondement: & mesme que ledit ius (ce que nous experimentons souuēt) adiousté aux clisteres, n'est de peu de valeur, pour attirer les excremens du ventre, voire lors qu'ils sont si endurcis, que les autres clisteres, qu'on appelle lenitifs, sont de nulle efficace. Quant à la portio aliméteuse elle est fort debile aux bettes, comme aussi à toutes herbes potageres, tellemēt qu'on en vse plus pour accompagner le pain, que pour aliment: & Galen mesme les a mises en ce rang là, suuant l'intention de son maistrē & le nostre Hippocras. Le vulgaire a par experience aussi, que ce simple fait bon ventre, non seulement prins en breuuage, mais aussi mis en iniection par le fondement, comme auons des-jà dit: & pource que le corps & substance de bettes, est plus adstringente quē laxatiue, (car par la coction, elles perdent leur introsité & acrimonie, qui est la principale cause de la purgation) de là vient qu'on ne les peut donner en autre forme de medicamens qu'en breuuage. Il est certain que du ius simple & depuré, on feroit avec le miel vn bon sirop laxatif: le mesme pourroit-on faire des

des infusions multipliees, tout ainsi qu'on fait
des violettes de Mars, des roses & semblables.

Des arroches & blettes.

CHAPITRE XV.

GAlen au second liure des alimens,
conioint ces deux simples ensemble,
comme estans d'une mesme puissan-
ce: car (dit-il) elles sont si fades &
destituées de saueur, qu'on les iugeroit estre de-
stituées de toutes proprietéz. Plin en escrit au-
tant des blettes, disant la blette est vne herbe
fade & sans saueur & acrimonie aucune, & de là
est venu que dans Menander, les maris voulans
outrager leurs femmes, les appellent blettes.
Plautus aussi *in truculento bliteam meretricem nomi-*
nar: les Latins aussi à l'imitation des Grecs appel-
lent *bliteos homines*, ceux qui sont sans industrie,
acroupis & feneans. L. 20. cha.
22.

Il n'est pas assés liquide qu'est ce que nous de-
uons entendre par le nom de blette, ou bliton,
car Dioscoride en depeint de trois sortes, tout
ainsi que des bettes, assavoir des noirs, des blancs
& des rouges: combien que nous n'ayons en ce
païs qu'une sorte de simple, laquelle nous en-
tendons par le nom de bliton, aussi l'appellons
nous en nostre langue blet, qui est vn simple tât
cogneu, que la populace en vse pour faire pota-
ges, à faute des espinars, bettes, & autres herbes

potageres, venāt sans culture copieusement parmi les autres ortolailles, desquels aussi les chāps cultiuez sont quelquesfois bien peuplez. Le *prædium rusticum* de Charles Estienne, pense que le bliton soit ce que le vulgaire appelle espinard; mais il y a bien grande difference, entre nos espinars & le bliton. Quoy qu'il en soit il est verifié, que ce que nous entendons par le nom de blette, ou bliton, à les mesmes facultez que Galien remarque au sien. Tous les auteurs Grecs attribuent à ce simple la vertu de lascher le ventre. On n'a pas experimenté en nostre bliton, ce que Plinè a recogneu au sien, disant qu'il est si mauuais à l'estomach, & trouble si fort le ventre, qu'il engendre la maladie appelée *cholera morbus*; on en peut vser de mesme façon, comme de la porree, cy dessus escrite, bien est vray qu'en ceste cy n'y a rien d'astringent.

*Liv. 2. des
alimens,*

Quant aux arroches, elles sont plus vſitees & plus communes, encores qu'elles ne croissent que par la culture, aussi sont elles meilleures, & recoyuent plus fidellement le goust de la saulſe qu'on leur adiouſte, que les blettes: aussi sont elles nommées en France bonnes dames. Nous en remarquons en ce païs de deux sortes: vne domestique, qui croit seulement aux iardins par la culture, tout ainsi que les autres herbes potageres: l'autre sauvage, de laquelle le vulgaire vſe aussi, comme de plusieurs autres herbes champêtres. Quant à la puissance solutiue, elle n'est pas esgale en l'une & en l'autre espece: car nous auons par experience, que les arroches sauvages (lesquelles

quelles le vulgaire en Prouence entend sous le nom de ceniffons ou cipifclons) sont beaucoup plus laxatives que les domestiques : aussi ont elles certaine amertume & amertume, que les susdites, desquelles degenerent touchant l'insipidité que les arroches ont : & c'est pourquoy aux inflammations, qui demandent la refrigeration (comme sont les erisipeles) on vse plustost des arroches domestiques que des autres: au contraire, pour lacher le ventre, les champestres sont plus conuenables. Et pource que nous traitons en ce liure des simples, qui outre le pouuoir de faire bon ventre, ont aussi quelque chose pour alimenter le corps : en ce fait nous preferons les arroches des iardins, desquelles l'une & l'autre commodité peut reüssir: quant à leur graine, elle degene des feuilles, car en elle ne se trouue rien pour nourrir: & neantmoins elle est estimee d'une puissance tres-laxative, laquelle n'a pas long temps a esté recognüe par aucuns Empiriques, en apres practiquee par plusieurs Medecins rationels: & mesme qu'aux porions vomitines, nous auons de coustume de mettre ladite graine en decoction, laquelle purge aussi par le fondement, non sans grande fâcherie & trouble de l'estomach; qui est cause qu'elle a besoin de la correction propre aux medicamens du premier catalogue: nous vsurons des feuilles comme des autres herbes potageres.

Des espinars.

CHAPITRE XVI.



Vx liures de la matiere medicinale de Dioscoride , nous ne trouuons (à mon aduis) aucun nom , sous lequel nous puissions entendre les espinars , quoy qu'ils soyent si vulgaires & familiers par tout , & mesmement en ce pais, qu'il n'y a contree en iceluy , en laquelle , voire l'hyuer (car on les defend facilement du froid) on n'en puisse recouurer. Quelques vns veulent dire, que Dioscoride a comprins sous le nom de *chrisolachanon* , tant les arroches que les espinars: mais ce nom ne conuient aucunement aux espinars, lesquels n'abandonnent iamais leur verdure, non seulement aux fueilles & à leur tige, mais aussi aux semences , & toutesfois le nom de *chrisolachanon* , signifie herbe doree , ce que me fait croire que les anciens Grecs, & mesme ceux qui sont venus apres Galen, comme Oribase , Paul Aeginette, n'ont point eu en vsage les espinars, à cause que peut estre ils ne croissoient pas pour lors aux prouinces qu'ils ont frequentees: & mesme que quelques vns sont d'opinion que ceste herbe a esté premieremēt veüe en Espagne, d'où elle semble auoir retenu le nom de *spanaceum*, ou *hispanicum olus* , combien qu'il est vray semblable, qu'on les appelle espinars, pour raison de leur semence espineuse. Donc des espinars, les
vns

vns sont agrestes, les autres domestiques : quant aux agrestes, ils se treuvent seulement aux montagnes du Dauphiné, de terre neufue, & de la haute Prouence, desquels les plebees de ces contrées là, vsent comme des herbes potageres, les appellans vulgairement *sanguaris*, ausquels recognoissent quelque pouuoir de nourrir & de laxer le ventre. Des espinars domestiques nous en auons aussi deux sortes, l'une femelle qui est sans graine, ou si en a, est sterile sans pouuoir d'engendrer son semblable: l'autre masse qui en son temps est tousiours chargé de semence espineuse & picquante, propre pour la purgation: de tous les deux on vse coustumierement aux repas ordinaires, au printemps & l'automne, & mesmement en carefme & vne bonne partie de l'hyuer: en quelque façon qu'on les appreste, ils gardent tousiours leur vertu laxatiue. Bien est vray qu'elle est de beaucoup diminuee, lors que par expression, on tire vne bonne partie de leur ius, auant que les apprester par le feu: de sorte que celuy qui vsa de espinars, plustost pour auoir bon ventre, que pour s'en nourrir, les doit manger avec tout leur ius, duquel ils sont si pleins, qu'ils peuuent estre cuits sans eau en leur propre humidité: laquelle pour estre accompagnée de certaine acrimonie, fait que les espinars sont autant, ou plus laxatifs, qu'aucune des herbes potageres: & si n'estoit que la meslange des passerilles, des figues, du sucre & autres choses, & la diuersité de les aprestier, les rend familières à nostre naturel, seroit bien peu de chose leur portion

nourrissiere, & beaucoup la vertu laxative. Par quoy les espinars (comme dit est) prins avec tout leur ius, sans meslange, ny apprest trop laborieux, sont tres-bons pour tenir le ventre lasche: toutesfois pource que leur puissance solutive; n'est pas beaucoup arrestee, par la preparation avec les figues, raisins, ou panes, prunes, & avec l'huile, joint aussi qu'autrement ils ne sont guieres amis de l'estomach, & engendrent au ventre de vapeurs & ventositez molestes: leur vsage sera plus asseuré pour les delicats, moyennant les preparations susdites, faictes toutesfois de sorte que les espinars tetiennent tousiours leur ius.

Des chous.

CHAPITRE XVII.

LEs anciens ont eu en si grande estime les chous, qu'ils ont avec toute assurance proferé, ne pouoir estre aucun malade, qui ne peut recevoir quelque soulagement, par l'administration des chous. Chrisippe Medecin tres-ancien, est dit auoir occupé vn assés insigne volume en la description des remedes, que les hommes peuuent recevoir de ce simple en toutes les maladies du corps: tellement qu'on a estimé, n'estre chose digne d'admiration, si les Roitains par l'espace de six cēs ans (quoy que soit faux que les Medecins en ayent

en ayant tant de temps esté absens) se sont contentez des chous seulement , pour medecines en toutes leurs maladies. Ce que ne peut estre vray , qu'à nostre confusion : nous dis-je à qui non seulement la terre Prouençale , mais aussi toutes les prouinces de la France , sont insuffisantes pour treuver dequoy faire la medecine au moindre malade du monde : tellement que si les pharmacopees & dispensaires des Arabes estoient perdus , ou que la nauigation & traffique en terre estrange , fust interdite , nous serions empeschez de faire la medecine. Retournans donc aux chous , tout au commencement noterons qu'il en y a de trois sortes , desquelles Dioscoride parle en trois diuers chapitres : l'une est des domestiques : l'autre des sauages : la troisieme des marins , desquels auons parlé au premier liure. Quant aux sauages , nostre intention n'est pas d'en parler en ce lieu , combien que nous ayons remarqué autresfois en iceux la faculté laxatiue : & Dioscoride recognoit aux cimes d'iceux , quelque chose bonne pour nourrir : c'est donc pour les domestiques que ce chapitre a esté commencé , desquels nous auons en ce pais de plusieurs especes : car les vns sont blâcs , les autres verds , & quelques rouges : les vns ont les fueilles larges & crasses , les autres minces & crespees : les vns les ont esparles & esgarees , les autres vnies & amassees quasi comme en vn globe , lesquels on nomme chous cabus ou capus : toutes ces especes de chous semblent auoir mesme force laxatiue. *L. 2. de la diete.*
 Car Hippocrate , Galen , Oribase , & les autres

*L. 2. ch. 43.
des ali-
mens.
Chap. 5. l. 2.*

qui parlent de la vertu de ce simple, dient sans rien spécifier, qu'aux chous se treuve dequoy faire bon ventre: toutes fois nous qui auons conféré les vns avec les autres, treuons que les rouges, & ceux qui ont la couleur verte obscure, sont beaucoup plus laxatifs que les blancs, ny que les capus: ce que faut entendre de leur ius ou du bouillon premier, pourautant que leur corps & la portion plus materielle d'iceux, est pluſtoſt adſtringente que laxatiue: car il eſt tres-clair en noſtre medecine, que les choſes ou plus materielles & crasses elles ſont, tant plus tardiuës ſe monſtrent en leur diſtribution, & par meſme moyen arreſtent le ventre: d'où eſt confirmee l'opinion de Galen, diſant que pluſieurs plantes ſont ſaiſies de contraires facultez, leſquelles ſont manifeſtees ſelon la diuerſité de leur preparation. Et c'eſt pourquoy Dioſcoride tient que les chous des iardins, legerement bouillis, ſont bon ventre, & au contraire, s'il eſt largement cuit l'arreſte, tellement qu'il eſt de tant moins laxatif, & plus adſtringent, d'autant qu'on le fait bouillir plus long temps: car par la longue coction il laiſſe certaine acrimonie qu'il a, laquelle facilement ſ'eſuanouyt: ioint auſſi que (comme dit Galen,) il eſt impoſſible que les choſes qu'on cuit gardent leur propre naturel, & principalement ſi elles ſont cuittes en quelque humidité eſtrangere, & non à la leur naturelle.

Galen enſeigne deux façons d'apreſter les chous, vne pour laſcher le ventre, l'autre pour l'arreſter. A la premiere il fait bouillir les ſucilles
des

des chous en l'eau legerement, bien tost apres il iette lesdites fueilles dans vn autre pot qu'il a preparé avec l'huile & le garum, duquel auons parlé auparauant: au lieu duquel nous pouuons aussi mettre le sel commun: en la seconde qu'il fait pour arrester le flux de ventre, il met lesdites fueilles des-ja cuittes & bouillies, derechef dans vn autre vaisseau plein d'eau chaude, en laquelle estant cuittes vne autrefois, laissent totalement l'acrimonie & introsité qu'elles auoyent auparauant, & avec elle toure leur puissance laxatiue.

Parquoy la premiere & legere decoction des chous est tres-bonne pour laxer le ventre, comme aussi le chou mesme ainsi cuit & mangé avec le sel & l'huile: lesquels cuits plus que d'une fois, sont adstringens. Le ius des chous non cuits est de plus grande vertu pour faire bon ventre: mais en iceluy ne se trouue rien pour nourrir, sinon qu'il combat en vn estomach famelique (comme en temps de cherté de viures) lequel se satisfait de tout ce qu'il rencontre: d'où vient que tels estranges alimens engendrent d'humeurs deprauées si faciles à receuoir la corruption, que souuent ils sont causes des fieures pestilentielles, & des autres maladies populaires.

Il y a vne infinité d'autres simples en ce païs, de mesme vertu & efficace, que ceux que i'ay rangez au premier, second & en ce troisieme liure, lesquels i'eusse adioustez pour la preuue de ma proposition, n'estoit que i'auois peur d'estre trop prolix, & de sembler descrire de

choses qui sont de soy assés manifestes & probables. Ioint aussi que tant de témoins inobies-
&tables que j'ay produits, doyent suffire pour la
confirmation de ceste verité, laquelle i'espere
auec l'aide de Dieu, d'establi & renforcer enco-
res mieux, tant par le denombrement des reme-
des particuliers & chirurgicaux, repellens, atti-
rans, suppuratifs, mondificatifs, aglutimatifs, &c.
& sudorifiques, pour chasser hors de nos bouti-
ques le gaïac, la sarza parille, la racine de cinna,
& autres piperies que les estrangers nous ont
faites aualler auparauant, que par vn dispensaire,

qui sera dressé, non seulement pour la nation
Prouençale: mais aussi pour toutes les autres
prouinces de ce Royaume de France.

Là où nous ferons vn paradigme &
exemplaire de tous les medica-
mens vniuersels & topiques,
qui sont necessaires pour
la curation de tous
les genres des
maladies.

*Fin de la premiere partie de la Pharmacie
Prouençale.*

16
202
218

Sas:

graf

4-4





